
LIBRARY OF CONGRESS
0000029102A

LECTEUR FRANÇAIS,

AMUSANT ET INSTRUCTIF,

PROPRE AUX JEUNES ÉTUDIANS QUI ONT DÉJA ACQUIS UNE CERTAINE CONNAISSANCE

DE LA LANGUE FRANÇAISE;

PAR A. TEXIER DE LA POMMERAYE,

Ancien chef d'Etat Major Général d'un Corps d'Armée en France,

ET MAINTENANT PROFESSEUR DE LANGUES

À

PHILADELPHIE.

....La plus noble pensée
Ne peut plaire à l'esprit, si l'oreille est blessée.
Boileau, Art Poétique.

PREMIÈRE ÉDITION.

J. F. Hurtel, *Imprimeur au coin de Dock et de la Second rue.*

1826.



Nota bene, La Grammaire générale de M. de la Pommeraye, va paraître très incesamment.

PRÉFACE.

La manie des préfaces *nous a aussi engagé à en faire une. que nous ferons assez courte pour qu'elle soit lue. Nous exposerons donc que la moindre partie du livre que nous offrons aux étudians qui ont déjà vaincu les premières difficultés de la langue française, nous appartient ; et que l'autre, qui est conséquemment la plus considérable, est le fruit de nos recherches dans les meilleurs auteurs tant anglais que français. Nous avons eu le soin d'amalgamer les morceaux dont nous avons fait choix, de manière à présenter un ensemble capable d'intéresser et d'instruire nos jeunes Lecteurs. Dans le fait, les abrégés de Cosmographie, de Géographie, &c., que nous leur mettons sous les yeux, sont des choses utiles : s'ils en ont déjà acquis la connaissance dans leur langue, tant mieux ; ce premier élément leur fournira les moyens de comprendre plus facilement ce qu'ils liront ; si c'est le contraire, tant mieux encore, parce que, tout en s'instruisant dans notre langue, ils pourront y recueillir des notions nécessaires à des études subséquentes. Du reste, nous n'avons rien négligé pour donner à ce genre nouveau de* Lecteur *français, le style et l'ordre qui nous ont paru les plus propres à fixer l'attention d'un élève, et à servir à son instruction : d'après ce sentiment, nous nous trouverons assez récompensé de nos travaux. si nous avons le bonheur de voir notre livre accueilli du public.*

DÉDICACE.

A MADAME LA PRINCESSE ZÉNAÏDE

DE MUSIGNANO.

MADAME,

J'ose prendre la liberté de vous dédier un petit ouvrage, concernant l'instruction des jeunes étrangers dans la langue française. Si je n'eusse consulté que vos Lumières, Madame, certes, mon livre serait indigne de vous être offert ;

mais ayant considéré les vertus de bonne épouse, de tendre mère, de fille affectionnée, et cette bonté d'ame envers tous, qui distinguent si éminemment Votre Altesse, j'ai pensé qu'Elle ne dédaignerait pas mon hommage.

Jai l'honneur d'être,

avec un profond respect,

de Votre Altesse,

Madame,

Le très humble et

très obéissant Serviteur.

TEXIER de la POMMERAYE.

Philadelphie, le 22 Novembre 1826.

PRELIMINAIRES.

JUSQU'A présent, les personnes qui ont écrit sur le sujet que nous traitons, n'ont aucunement parlé dans leur livre des règles principales qu'il convient de connaître pour commencer à lire purement notre langue : nous avons cru devoir suppléer à ce défaut en entrant dans les détails suivans.

De l'Accent Prosodique.

On entend par *Accent prosodique* la prononciation régulière des mots conformément à *l'accent* et à la *quantité.* Nous avons dans notre langue l'accent dans la prononciation, et l'accent imprimé qui marque le plus généralement la quantité.

L'accent dans la prononciation est, comme l'indique l'étymologie (*accinere*, chanter.), cette espèce de chant qui consiste non-seulement dans le ton plus ou moins élevé, plus ou moins aigu avec lequel nous prononçons certains mots dans une phrase, ou certaines syllabes dans un mot, mais encore par l'émission plus ou moins brève, ou plus ou moins longue des sons ou des syllabes. On nomme plus particulièrement *emphase* l'élévation de la voix sur un mot, pour le distinguer au milieu d'une phrase ; et *accent*, la modification propre à une syllabe. Dans ce sens, il n'y a pas un mot, de quelque langue que ce soit, qui n'ait son accent marqué, soit par l'augmentation ou la diminution de la voix, soit par la durée brève ou longue de chaque son. Mais les langues varient essentiellement sous ces divers rapports, et il n'en est pas une qui n'ait son caractère distinctif, ou proprement dit, son caractère *national.* Par exemple, la langue anglaise diffère de la française, en ce que dans la première son accent particulier consiste dans une certaine élévation subite de la voix sur une syllabe, qui est ordinairement la radicale du mot. Nonobstant cet idiotisme, les Anglais ont encore leurs syllabes brèves et leurs syllabes longues : leurs brèves existent lorsqu'une voyelle se trouve entre deux consonnes sans *e* final, comme dans *devious, equal ;* la voyelle au contraire est longue lorsqu'elle est suivie d'une consonne et d'un *e* ou final ou muet, comme dans *beta*ke, *exch*ange, *disg*race, &c.; au lieu que dans la nôtre, l'accent repose plus particulièrement dans la *quantité*, c'est-à dire, dans l'articulation du son, soit muet, bref ou plus aigu, ouvert ou plus long des voyelles ou des syllabes ; différences qui sont généralement marquées par des signes appelés *accens*,* dont l'*aigu*, mis sur l'*e*, est pour sortir cette voyelle de sa voix muette, et lui donner un son fermé ou bref, comme l'*e* muet de *bas*e dans *basé ;*

---

* Ces signes sont les mêmes que ceux que les Grecs avaient adoptés, pour empêcher que leur langue ne s'altérât par leur mélange avec des nations étrangères ; mais l'usage de ces accens n'avait pas le même but que le nôtre, et chez eux l'*aigu* indiquait l'élévation de la voix sur la syllabe qui en était affectée, le *grave* servait à l'abaisser, et le circonflexe était pour l'élever et l'abaisser tour à tour sur une même syllabe. C'est sous Ptolémée Evergète, et vers le troisième siècle avant Jésus-Christ, que l'on attribua l'invention de ces signes à Aristophane de Bysance, grammairien d'Alexandrie.

le *grave*, pour donner à cette même voyelle un son ouvert ou long, comme l'*e* muet pénultième de *espaces* dans *abcès;* et le *circonflexe* qui, formé de la réunion adossée des deux premiers signes, est placé indistinctement sur les voyelles, l'*y* excepté, pour leur donner un son grave ou long; telle est la différence de l'*a* bref dans a*cre*, et de l'*â* long dans â*cre*, de l'*u* bref dans *jeune*, et de l'*û* long dans *jeûne*, &c.: * ensuite la langue française a aussi, outre son accent emphatique, une élévation de voix sur de certaines syllabes, mais dont l'appui est plus doux et moins fréquent qu'en anglais. D'après tout ce que nous venons de dire, on doit voir que, quoique chacune des deux langues ait son accent prosodique, établi pour ainsi dire d'après les mêmes moyens, il n'existe entre elles aucun rapprochement, ni même aucune similitude dans la cadence des mots.

De la Prononciation.

Quoique la *prononciation* des mots soit sans contredit la base fondamentale de l'étude d'une langue vivante, c'est cependant le point le plus généralement négligé; et nous ne pouvons nous le dissimuler, une semblable négligence, qui est toujours irréparable, est aussi souvent l'ouvrage du maître que celui de l'écolier. Tous les jours on entend répéter aux Anglais que la prononciation de la langue française est extrêmement difficile, impossible même à bien saisir, et aux Français que celle anglaise l'est encore davantage. Cependant comment font les enfans qui dès le berceau commencent à parler; comment ils font? C'est qu'au lieu de leur mettre dans les mains un Gil-Blas ou un Lafontaine, on commence à leur habituer peu à peu l'oreille aux sons et aux mots les plus courts et les plus aisés, comme *papa*, *maman*, *bébé*, *nanan*, *bombon*, *joujou*, *look*, *hush*, *rise up*, *sit down*, &c.; et que quand ces petits *bambins* sont parvenus au premier âge de l'enfance, et qu'ils peuvent déjà pour ainsi dire s'exprimer, on leur donne à la place d'une Abeille française, un *A b c*, pour leur enseigner méthodiquement à prononcer, à lire, et ensuite à parler et à écrire correctement. De pareils principes élémentaires sont aussi indispensables à un jeune homme qui étudie une langue vivante et étrangère, quoique connaissant parfaitement la sienne, qu'il est nécessaire à un autre qui veut apprendre le dessin, de commencer par des traits, des bouts d'oreille et de nez, quoiqu'il sache très bien écrire. Et comment en serait-il autrement? remontons au principe. Nous avons dit à l'article *prosodie*, qu'il n'y avait aucune langue qui eût le même accent; conséquemment il doit en être de même de la prononciation des sons, pour lesquels il faut employer et mouvoir les organes qui sont propres à chaque langue: ainsi puisque la voyelle *a* doit être articulée par un français qui étudie la langue anglaise, a peu près comme *e*, et comme *aw* par un anglais qui apprend le français; le signe *e*, comme *i* par un français, et *ey* par un anglais;

---

* L'accent circonflexe remplace souvent une lettre et notamment l'*s* que nos modernes ont rétranchée de plusieurs mots, en rendant la syllabe longue, comme *bâiller* que l'on écrivait, *baailler*, *flûte*, *fluste*, &c.

i comme *aï* par le premier, et comme *ee* par l'autre ; *u* comme *iou* par celui-ci, et *uh* par celui-là, &c ; il est donc de rigueur que l'élève avant de passer outre, s'attache à bien saisir et à bien connaître toutes ces nuances : à ce sujet, une seule syllabe suffira pour en faire sentir toute l'importance ; par exemple, la finale *tion* dans *fraction*, est prononcée par les Anglais *cheune*, c'est-à-dire, articulée entre les dents et en formant une espèce de sifflement ; tandis qu'elle est nasale chez les Français, c'est à-dire que *tion* (ceehon) vient se terminer intérieurement au haut du nez : d'après cela, si un français, qui étudie l'anglais, veut toujours rendre nasale cette syllabe, il ne parlera jamais l'anglais dans son accent ; de même que l'anglais qui l'articulera entre les dents, ne prononcera jamais bien le français.*

Quand nous avons dit dans un passage de notre grammaire élémentaire, que "l'on pouvait comparer la langue française et l'anglaise à deux jolies sœurs qui, quoiqu'ayant un grand air de famille, ne se ressemblaient pas plus par la *tournure*, les *grâces* et la *vivacité*, que par leur *génie* et leur *caractère*," nous avons fait, ce nous semble, une assez juste comparaison ; car à cela près de cette foule de mots, tels que *général*, *table*, *alliance*, *sensible*, *noble*, *caprice*, *face*, *force*, *vice*, *prudent*, *concert*, *obstacle*, *habitude*, *rage*, *collège*, *acre*, *siège*, *refuge*, *file*, *mâle*, *forme*, *mine*, *attention*, *fruit*, *marque*, *sorte*, *violette*, tous ceux du grec, et tant d'autres qui sont les mêmes dans les deux langues, mais qui ne se ressemblent que matériellement, car leur prononciation, d'abord, n'est pas la même ; ensuite leur usage, leur place, leur signification et leur application dans le discours, varient extrêmement dans chacun des deux idiomes. Cependant la funeste propension de s'abandonner à cette similitude apparente de mots, fait qu'un élève ne s'attache qu'à ceux qui lui paraissent étrangers, aussi ne parvient il à bien prononcer que ceux de cette sorte, comme *écolier* (scholar), *mensonge* (lie), *maison* (house), *grasseyer* (to lisp), *tromperie* (deceit) &c., par la raison qu'ils ne ressemblent nullement à l'anglais ; mais il n'en sera pas ainsi de *charme*, *abondance*, *exil*, *borne*, *salon*, *page*, &c., qu'on ne prononce presque jamais bien, par cela même qu'ils sont français et anglais, quoiqu'ils soient en quelque façon plus aisés à articuler que les précédens. On peut, sans trop dire, attribuer cette erreur à ces maîtres qui, pour la plupart forcés par des circonstances impérieuses, se sont livrés à cette partie intéressante de l'instruction de la jeunesse, sans en avoir la vocation. Il résulte de là que les uns ne s'appliquent pas aux engagemens qu'ils ont à remplir ; que quelques autres, tout en flattant leurs élèves, ne semblent passer une heure avec eux que pour l'acquit de leur conscience, et que d'autres enfin, heureusement c'est le plus petit nombre, croient avoir bien rempli leur tâche, en donnant à leurs commençans des morceaux de français à apprendre par cœur, ou bien encore à lire des vers,

* En général les voyelles françaises sont pleines et sonores, chez les Anglais au contraire elles sont presque prononcées comme des diphthongues.

quoiqu'ils ne sachent pas encore faire la différence entre le son de l'*a* et celui de l'*e*. Mais tous ces abus ne doivent point surprendre, quand on voit de certains grammairiens commencer leur ouvrage par un large et copieux volume de dialogues farcis de rôti, de bouilli et d'œufs durs, et arriver jusqu'au galetas de leur échafaudage merveilleux, avant que d'avoir seulement songé à donner la moindre notion sur l'objet principal, celui de la prononciation, &c., &c., &c.

De la Ponctuation.

La *Ponctuation* est l'art d'indiquer dans l'écriture, par les signes reçus, la proportion des pauses que l'on doit faire en parlant. Ces différentes pauses sont donc non-seulement nécessaires pour déterminer le sens que l'on doit attacher aux mots et aux phrases, mais encore elles servent à répandre de la grâce dans le discours, et à lui donner l'énergie qui lui convient.

Les caractères usuels de la ponctuation sont la virgule (,), qui marque pour ainsi dire la moindre de toutes les pauses ; un point et une virgule (;), qui désignent une pause un peu plus grande ; les deux points (:), qui annoncent un repos un peu plus considérable, et le point (.), qui marque la plus grande de toutes les pauses. Le point d'interrogation (?) se met après tout sens interrogatif, et le point exclamatif (!) à la fin d'un sentiment qui exprime la surprise, la terreur, la pitié, &c. Nous devons observer ici qu'il existe encore un temps de repos qui n'est indiqué par aucune ponctuation ; cette pause peut être évaluée à la moitié de celle voulue par la virgule, et cela veut dire qu'elle est presque insensible : quant aux deux derniers points d'interrogation et exclamatif, la durée de leur pause est subordonnée au sens des phrases où ils se trouvent.

De la Lecture.

En général, l'art de bien lire une langue, doit consister dans quatre points principaux : 1°. dans la prononciation des mots pris chacun séparément ; 2°. dans l'intonation ; 3°. dans la cadence des pauses ou des temps de repos ; 4°. dans la liaison et l'harmonie des mots entre eux.

La prononciation des mots est pour la lecture ce que les lettres sont pour les mots, et un élève n'est pas parvenu jusqu'ici, sans avoir appris à les prononcer correctement ; l'intonation et la cadence des pauses ou des temps de repos, ne peuvent s'expliquer d'une manière satisfaisante dans un ouvrage élémentaire, et toute explication à ce sujet est du ressort d'un instituteur éclairé et attentif: pour ce qui concerne la liaison et l'harmonie des mots entre eux, nous allons entrer dans quelques détails sur ces deux points essentiels.

Règles générales sur la liaison et l'harmonie des mots entre eux.

On ne doit prendre sa respiration que dans les pauses marquées par une ponctuation.

Dans aucun cas la finale d'un mot ne peut se lier ni se faire sentir sur l'initiale de celui qui suit, si ces mots sont séparés par une ponctuation quelconque, ou bien s'ils ne sont pas unis en-

semble suivant la construction de la phrase. Mais quand deux mots peuvent se réunir selon les principes, il faut alors les prononcer comme s'ils n'en formaient qu'un ; autrement la moindre pause serait une induction qui ferait croire que le mot qui reçoit le son de la consonne précédente, commence par cette même consonne ; par exemple, il faut prononcer, *doux espoir*, comme s'il y avait *douzespoir ;* car si vous disiez *dou[zespoir*, on croirait réellement que ce dernier mot s'écrit par un *z*.

En général il faut mettre beaucoup de modification et de flexibilité dans la prononciation de la consonne résonnante, puisqu'il est vrai que cet accord n'est que pour rendre le langage plus harmonieux. Or il serait dur à l'oreille, et même équivoque pour le sens, de dire par exemple, dans *ils ont été* (ilszontété), *je suis trop heureux* (je suis tropeureux), *mais on* (maison), *il ne faut point usurper* (il ne faut pointusurper), &c.; la modulation du son des finales sur l'initiale du mot suivant, consiste donc à faire sentir rarement le son de la consonne dans son entier, mais bien aux trois quarts, à la moitié, au quart, et même quelquefois imperceptiblement, selon que les syllabes, qui se rencontrent ainsi, sont plus ou moins fermées, ou plus ou moins ouvertes, ou bien plus ou moins dures, ou plus ou moins douces, &c Il existe quelques exceptions à ce sujet, car quoique l'*s* et l'*x* prennent constamment le son modifié du *z*, il est des consonnes qui sortent de leur ton naturel pour en prendre un plus dur ; tel est le *b* qui prend presque le son du *p* dans *observer* (opservé) ; le *g* final dans *sang* qui sonne comme le *K*, *suer sang et eau* (suer sanké eau) ; le *d* terminatif de *grand*, qui résonne comme le *t*, *grand homme* (grantomme) ; nous joindrons à ces bizarreries les mots finissant par *ct*, dans lesquels ce n'est pas le *t* qui réfléchit sur la voyelle suivante, mais bien le *c* dur du *K*, comme dans *instinct animal* (instinkanimal), &c.

Les articles, les pronoms et les adjectifs se lient toujours avec leurs substantifs : *des amis* (dèzamis), *leurs actions* (leurzactions), *aimables enfans* (aimablezenfans) ; il y a de plus élision d'une syllabe quand le mot finit par l'*e* muet : *l'homme, cette assiette* (cettassiette), *vive impression* (vivimpression).

Mais si le substantif précède l'adjectif, il est très rare que cette liaison ait lieu ; ainsi l'on dira *un homme] honnête, une montagne[escarpée, des cœurs] éperdus* et non pas *des cœurzéperdus*. Il n'est pas ordinaire que la terminaison de l'adjectif réfléchisse sur l'initiale de la préposition qu'il régit ; cependant il faut excepter *à* qui reçoit un son modifié : *il est adroit à la chasse* (adroità).

Les pronoms sujets ou objets, ainsi que la négative *ne*, s'unissent au verbe : *il aime* (ilaime), *nous avons* (nouzavon), *il l'a perdu, ils* n'ont *rien dit*, &c. ; excepté *tu, lui, y*, qui sont prononcés séparément et sans former d'hiatus : *tu [as, il lui] a dit, il y] alla.*

Mais si le sujet est un substantif, toute union cesse, même quand le mot finirait par l'*e* muet : *ces gens [ont tort, cet homme] a raison ;* ainsi ce serait une faute de dire, *ces genzont tort, cet homma raison.*

La finale d'un verbe se fait généralement sentir sur la voy-

elle du verbe suivant: *nous avons été* (avonzété), *ils vous ont admiré* (il vouzontadmiré), *il faut éviter*, (tévité), *fais attendre* (fèzattendre). Cependant on ne dit pas dans, *que tu ayes été*, (que tu aiezété), *tu eusses eu* (tu eussezeu), *elles ont été* (ellezontété); il faut dans ces sortes de rencontres, extrêmement modifier sa prononciation, sans appui ni hiatus: quant aux verbes qui finissent, et ceux qui commencent par des voyelles autres que l'*e* muet, ils doivent se prononcer comme nous venons de le décrire: *il m'a fallu* [*aller*, *ils l'ont laissé*] *échapper*.

Les verbes de la première conjugaison, à l'infinitif, ne font sentir l'*r* qu'autant que la lettre suivante est une voyelle: *aimer à plaire* (aimèraplaire); autrement l'*r* est muet, et l'*e* se prononce comme s'il était accentué de l'aigu, *danser* (dansé).

Dans les verbes en *ir* et en *oir*, on fait toujours sonner l'*r*, *finir*, *sortir*, *voir*, *devoir*, (sortire, voire); mais si un verbe des conjugaisons en *er* ou en *ir*, est pris substantivement, l'*r* est généralement muet, même devant une voyelle: *le souper*, *le sortir* (soupé, sorti), *c'était un dîner exquis* (dîné [exquis); *au sortir de la maison* (sorti de la maison); il en est de même des adjectifs et des substantifs terminés en *er* ou en *ir*: *un rocher escarpé* (roché [escarpé), *un escalier en rampe* (escalié [en rampe). Il faut excepter de cette règle quelques adjectifs et substantifs en *er* et en *ir* dont on prononce l'*r*, comme *fier*, *amer*, *fer*, *mer*, *&c.*, *avenir*, *repentir*, *souvenir*; ainsi que les substantifs en *ir* qui ne sont pas dérivés du verbe, comme *loisir*, *plaisir*, *soupir*, *zéphir*: *un zéphir agréable* (zéphiragréable); quant aux finales en *oir*, soit des verbes ou des substantifs, elles sont entièrement prononcées; *avoir* (avoirr), *tiroir* (tiroirr) &c.

Le verbe s'unit encore généralement avec la voyelle suivante, quand le mot lui appartient directement: *qu'ils sont heureux! ils vont en France*; (qu'ils sonteureux ils vonten). C'est par ces raisons, et pour éviter l'hiatus, que par euphonie on ajoute dans des circonstances semblables une des consonnes *s* ou *t*, comme dans *frappe*-t-*on*? *va*-s-*y*. Mais quand le mot suivant n'est pas régi par ce même verbe, ni la lettre euphonique est nécessaire, ni le verbe résonne sur la voyelle; ainsi on dira, *va* [*y voir*, *cours*] *y donner tes soins*, et non pas *courzi*; par la raison que le pronom ou adverbe de place *y* n'appartient pas à *va*, ni à *cours*, mais bien à *voir* et à *donner*, comme on peut s'en convaincre par l'analise: *va voir* là, *cours donner tes soins* dans cet endroit.

Il faut remarquer dans cette première règle que l'*e* muet des verbes de la première conjugaison, devant *à*, doit se prononcer sans union, ou si on le fait, il faut qu'il le soit de manière à ne point faire équivoque entre le présent et le parfait défini, troisième personne du singulier; comme *il aime* à *se divertir*; *on monte* à *cheval*, *montà* serait une faute: ainsi pour sauver l'équivoque et l'hiatus, il faut que le reflet soit imperceptible, en appuyant un peu sur la finale muette; *on monte-t* à *cheval*.

Les participes se joignent assez communément aux mots suivans qui leur appartiennent, mais presque jamais en totalité: *il est fait au tour* (faitau); *cherchant à plaire* (cherchantà), &c.

PRÉLIMINAIRES.

Les terminaisons nasales des mots composés de deux ou de plusieurs syllabes, ne résonnent jamais, ainsi on dira *maison* [*à louer, garçon*] *opiniâtre*, et non pas (garçonopiniâtre); mais les monosyllabes se lient le plus communément: *son ardeur* (sonardeur), *on alla* (onalla), *en appus* (anapas), *un animal* (unanimal); cependant on dévie du principe dans les locutions suivantes; *plan* [*incliné, y trouve-t-on*] *à redire, il est bon* [*à rien*, &c. où l'*n* ne se fait pas sentir.

La finale d'un adverbe se lie assez généralement avec la voyelle qui suit: *j'ai toujours admiré* (toujourzadmiré), *très heureux* (trèzeureux); son initiale reçoit aussi souvent l'inflexion du mot précédent: *on pourrait absolument* (pouraitabsolument).

L'*s* de la négative *pas* sonne toujours avec le mot suivant, dans les cas précités: *je n'ai pas eu* (pâzu), *il n'est pas aimé* (pâzaimé); mais il n'en est pas de même du *t* dans *point*, qu'il faut beaucoup moins faire sentir, surtout avec les verbes *avoir* et *être*.

La préposition n'a point de règles fixes; les unes se lient avec leurs complémens, et d'autres non; par exemple on dira sans union *après* [*elle, envers*] *eux*, et non *enverzeux;* mais *chez eux* (chezeux), *avec elle* (avéquelle) sera correct.

En général la conjonction est prononcée séparément: *cependant* [*il faut, le bruit*] *et le fracas;* néanmoins la conjonction *et* reçoit quelquefois l'inflexion de certaines finales en *s* ou *x*, mais d'une manière presque insensible: *les jeux et les ris* (jeûzé), *je les ai vus et entendus* (vuzé); cependant si ce reflet avait déjà lieu sur un des mots précédens, il ne se répéterait plus sur *et;* comme *les heures et les demi*, *entre onze heures et onze heures et quart*, on ne dirait pas *lèzeurezé les demi, entronzeurezé onzeurezé* quar, mais bien, *lèzeures* [*et les demi, entre*] *onzeures* [*et*] *onzeures* [*et quart*. Quant au *t* du *et* il ne résonne jamais, sans pour cela former d'hiatus.

Voici à peu près les règles principales qu'il est nécessaire de connaître pour commencer à bien lire et à bien parler. Quant à ce qui regarde la manière de déclamer ou de lire des vers, elle diffère grandement de celle du langage ordinaire et de la lecture de la prose. Pour lire des vers, il faut partout où il n'y a point d'élision, articuler toutes les syllabes, et faire sonner la consonne finale du mot sur la voyelle initiale du suivant; on doit cependant excepter la syllabe finale des vers féminins qui est muette, et sur laquelle la voix expire pour ainsi dire, et qui par conséquent est faiblement sensible à l'oreille Nous n'avons point donné de poésie dans notre Lecteur, parce que nous avons pensé qu'avant de passer à une nouvelle difficulté, il était préférable de s'attacher auparavant à l'objet principal, celui de lire correctement la prose, ce qui est le plus utile pour le langage ordinaire.

Résumé

Lisez doucement et avec attention, surtout dans les commencemens, cette méthode est le plus sûr moyen de bien ar-

ticuler les mots ; arrêtez-vous convenablement aux pauses marquées par la ponctuation, autrement vous ne pourriez ni être compris, ni comprendre vous-même ce que vous lisez ; en un mot il faut que la prononciation soit *naturelle*, c'est-à-dire, sans emphase et sans affectation ; *claire*, c'est à-dire, intelligible et distincte ; *coulante* c'est-à-dire, sans contrainte et sans gêne.*

Nous terminerons ce préambule, en ajoutant que si nous avons fait quelques faux pas dans une route encore pour ainsi dire *infréquentée*,† nous osons néanmoins espérer qu'on nous saura quelque gré du résultat de nos recherches et de nos réflexions concernant cette partie intéressante du langage, qui semble avoir été presque entièrement abandonnée à l'usage vulgaire ; et que les professeurs, soit qu'ils suivent les principes que nous avons fournis, soit qu'ils ajoutent à ce que nous aurions pu oublier, soit enfin qu'ils diminuent ou qu'ils corrigent judicieusement ce que nous aurions hasardé ou dit de trop, les professeurs, nous le répétons, pourront être à même de guider leurs élèves par de convenables observations.

---

* Le *béguiement* ou la répétition d'une syllabe, comme *bé. be. bè. b*, est une faute que le maître ne doit point souffrir ; à ce sujet, il est préférable de faire une pause, et même en quelque sorte de mal prononcer le mot, plutôt que de le tâtonner ainsi : il est aisé de rectifier l'un, tandis que le béguiement, une fois passé en habitude, devient très difficile à corriger.

† Infréquentée ne se trouve point dans le Dictionnaire de l'Académie, quoique l'abbé Delille l'ait employé dans sa traduction de l'Enéide, ainsi que M. Arnaud, dans son éloge de Buffon ; et nous avons osé nous servir de cette expression, parce que dans le fait les règles de la prosodie française ne figurent, d'une manière ni succincte, ni satisfaisante, dans aucun ouvrage élémentaire.



LECTEUR FRANÇAIS.



SENTENCES ET MAXIMES.

La religion est la mère des vertus; le culte que l'on doit à Dieu doit être préféré à tout.

Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît.

Faire du bien aux autres, c'est en recevoir soi-même.

Vis comme si tu devais mourir bientôt.

Le premier des biens est la paix du cœur.

On doit réprimer avec soin les premiers élans des passions.

La folie est le germe du malheur.

Souvent nous employons la première partie de la vie à rendre l'autre misérable.

Ne nous vengeons qu'à force de bienfaits.

La meilleure manière de se venger, est de ne point ressembler à celui qui nous fait injure.

Un bon cœur aime à partager ses biens et ses plaisirs.

La discrétion est la compagne fidelle de la sagesse.

L'amour-propre est le plus grand des flatteurs.

Ce que nous appelons un mal est souvent un bien véritable.

Les plus fortes apparences sont quelquefois trompeuses.

Le désir de paraître habile, empêche souvent de le devenir.

Une personne véritablement instruite, ne cherche point à faire parade de sa science.

Jouir du bien présent est un secret très rare.

La plus forte dépense que l'on puisse faire est celle du temps.

Les premières années sont précieuses, puisqu'elles peuvent assurer le mérite des autres.

Ceux qui s'appliquent trop aux petites choses, deviennent ordinairement incapables des grandes.

Croyez n'avoir jamais assez fait, dès que vous sentez que vous pouvez mieux faire.

La libéralité consiste moins à donner beaucoup qu'à donner à propos.

Il faut recevoir les bienfaits de ses amis sans ingratitude comme sans bassesse.

On persuade beaucoup plus par les actions que par les paroles.

Il vaut mieux s'exposer à l'ingratitude, que de manquer aux misérables.

Peu de gens sont assez sages pour préférer le blâme qui leur est utile, à la louange qui les trahit.

L'orgueil est insatiable; il se promet tout; et si le moindre suffrage lui manque, il est mécontent.

Il faut distinguer la flatterie de la louange. Trajan était encouragé à la vertu par le panégyrique de Pline; Tybère était confirmé daus le vice par les flatteries des Sénateurs.

Celui-ci est riche qui reçoit plus qu'il ne dépense; et celui là, au contraire, est pauvre qui dépense plus qu'il ne reçoit.

Les mauvais musiciens et les mauvais poëtes sont insupportables à ceux qui les écoutent, quoiqu'ils soient enchantés d'eux-mêmes.

Les plaisirs du monde sont trompeurs; ils promettent plus qu'ils ne donnent; ils nous inquiètent dans leur recherche; ne nous satisfont point dans leur possession, et nous désespèrent dans leur perte.

L'argent est un bon servitenr et un mauvais maître; il n'est bon que par l'usage qu'on en sait faire.

La mauvaise fortune est le thermomètre qui indique le refroidissement de ses amis.

SENTENCES ET MAXIMES.

L'infortune ne peut rien contre le courage et la résignation.

Ne flatte point en toi la passion de la colère; c'est aiguiser un poignard pour t'en frapper toi-même, et pour en percer le sein de ton ami.

Agir dans le moment de la colère : c'est quitter le port, quand les flots sont battus par la tempête.

C'est une grande consolation que le témoignage d'une bonne conscience.

Une franchise affectée est un poignard caché.

Une réponse modérée fait sur l'homme en colère l'effet de l'eau sur le feu, dont elle éteint la chaleur.

Qui peut dire tous les soirs : j'ai fait un bon usage de ce jour-ci, est vraiment heureux.

ANECDOTES, BONS MOTS, TRAITS DE BRAVOURE, DE COURAGE, D'HUMANITÉ, DE PIÉTÉ FILIALE &c.

Un particulier qui était aussi ignorant qu'il était très riche, avait une bibliothéque. Une personne qui vint à en parler, dit : *Ce monsieur ressemble à un bossu qui porte sa bosse derrière lui et ne la regarde jamais.*

On demandait un jour à un Irlandais, pourquoi il ne faisait plus jour lorsque le soleil était couché ? *C'est,* dit-il, *parce qu'il va se cacher dans la nuit.*

Une personne étant allée pour voir M. B., demanda au domestique qui vint lui ouvrir, si son maître était chez lui ? — Non M., répondit le domestique.—Savez-vous quand il rentrera ?—*M., lorsque mon maître fait dire qu'il n'y est pas, on ne sait jamais quand il veut qu'il soit rentré.*

Un voleur, condamné à mort, en entendant lire sa sentence, répliquait à chaque crime qu'on lui rappelait : J'ai fait encore pis. A la fin le juge lui demanda ce qu'il avait fait de plus ? à quoi il répondit : *Je me suis laissé prendre.*

On demandait un jour à un philosophe, pourquoi l'on faisait plutôt l'aumône aux aveugles et aux boiteux qu'aux philosophes ? A quoi ce sage répondit : *C'est parce qu'on craint plus de devenir aveugle ou boiteux que philosophe.*

L'évêque d'un diocèse, passant un jour par un village, aperçut un curé à portion congrue, lavant son linge à un ruisseau. Ce prélat, tout en colère, le fait appeler, et lui demande d'un ton d'évêque: Quel est l'âne qui vous a fait prêtre ? — *C'est vous, Monseigneur,* répondit incontinent le bon curé.

Un certain évêque reconnu pour n'être point du tout instruit, avait fait circuler dans son diocèse un mandement pour la défense de manger des œufs pendant la semaine sainte. Le hasard voulant qu'il se trouvât, un des jours de cette semaine, chez un particulier, au moment où il allait se mettre à table, il y aperçut un plat d'œufs à l'oseille. Son éminence toute furieuse d'une pareille infraction, lui dit : M., avez-vous lu mon mandement ?—A quoi le particulier répliqua : *Et vous, Monseigneur ?*

Un paysan, passant dans la rue Saint-Honoré, et voyant, parmi tant de boutiques pleines de marchandises, une seule dans laquelle il n'y avait qu'un homme assis à une table avec une plume à la main, eut la curiosité d'entrer et de lui demander ce que l'on pouvait vendre dans sa boutique ? —Des têtes d'âne, répondit le banquier. — *Vous devez en avoir vendu considérablement,* répliqua le paysan, *car il n'y reste plus que la vôtre.*

Un tailleur était si fort accoutumé de dérober du drap à ceux qui lui donnaient des habits à faire, que, quand il s'en faisait à lui-même, il ne pouvait s'empêcher de soustraire du sien propre. Sa femme s'étant aperçue de cela, lui en demanda le motif. — *Le motif,* répondit-il, *est que je crains si fort de perdre cette louable habitude, que je ne me fais même pas de grâce à moi-même.*

ANECDOTES, BONS MOTS, &c.

François premier, voulant un jour railler une dame devenue vieille, mais qui avait été très jolie dans son temps, lui demanda depuis quand elle était revenue du pays de la beauté.—*Depuis le même jour, Sire,* répondit la dame, *que vous revîntes de Pavie;* faisant ainsi allusion à la bataille qu'il avait perdue contre Charles V, où il fut fait prisonnier et conduit en Espagne.

Un concurrent de Cicéron donnait un jour un grand repas à la première noblesse de Rome. Arrivé au dessert, il invite les convives à boire à la santé de leurs ayeux. Cicéron, qui n'avait été invité que pour lui faire sentir que sa basse extraction le rendait indigne d'une pareille assemblée, se tourne aussitôt du côté de son adversaire, puis s'adressant à tous, il leur dit: *Je bois à ma santé, ma noblesse commençant par moi, et non à la vôtre, car c'est par vous que finit celle de vos ayeux.*

Un homme qui avait l'habitude d'être ivre du matin au soir, voulut, dans un des jours de carnaval, se masquer pour aller en partie. Il consulta à cet effet sa femme pour savoir quel déguisement il prendrait, afin de n'être pas reconnu.—*Si tu ne veux pas l'être, lui dit-elle, vas-y tout bonnement sans être ivre.*

L'empereur de la Chine, s'entretenant un jour avec un Anglais, lui demandait comment on payait les médecins dans son pays; celui-ci le lui ayant expliqué, l'empereur observa que cette méthode devait être bien onéreuse, en ce qu'on était exposé à faire de longues et de graves maladies, sans savoir ensuite quand on recouvrerait véritablement la santé. "Pour moi, ajouta-t-il, ce n'est point du tout là ma méthode, et je m'en trouve fort bien: j'ai quatre médecins que je paye tant que je suis bien portant; mais dès que je me sens indisposé, je cesse de les payer, *et je vous assure que je ne suis pas long-temps malade.*"

La Municipalité de Beaune, prévenue de l'arrivée du roi, s'empressa d'envoyer au-devant de lui une députation pour lui présenter les clefs de la ville et le complimenter. Celui qui était chargé de porter la parole, commença ainsi sa harangue : "Sire ..... Le Grand Alexandre ..... Alexandre-le-Grand.....,"puis demeura court, sans pouvoir en dire davantage. Le roi s'apercevant de son embarras, lui dit : *Oui, mon ami, Alexandre-le-Grand avait dîné, et moi je suis encore à jeun.* Ayant dit cela, il continua son chemin vers l'hôtel de ville où on lui avait préparé un magnifique repas.

Continuation.

Le vin de Beaune a une reputation justement méritée celle d'être un des meilleurs de la Bourgogne. Louis XIV, dès le premier verre qu'il en but, ne put s'empêcher que de faire l'éloge de sa bonne qualité ; puis s'adressant à l'orateur du matin : "Ce vin-là est-il de votre crû ?—Oui, sire.—Il est excellent, dit le roi.—Fort bon, répliqua vivement l'interlocuteur, *mais nous en avons encore de bien meilleur.* —*J'en suis fort aise*, reprit le roi ; *je vous conseille de le garder pour une meilleure occasion.*"

Le curé d'une grande paroisse était obligé, un jour de cérémonie, de répondre à un discours latin; mais comme il n'entendait point cette langue, il s'adressa aux auditeurs et leur dit : " Mes frères, comme les apôtres parlaient plusieurs langues, et que l'on vient de me parler latin, *moi, je vais répondre en français.*"

Louis XIV, jouant un jour au trictrac, éprouva un coup douteux. Pendant qu'il contestait le coup à son adversaire, des courtisans spectateurs observaient le plus profond silence. Sur ces entrefaites, le Comte de Grammont arrive : " Jugez-nous, " lui dit le roi.—*Sire, c'est vous qui avez perdu*, lui répondit incontinent le Comte. " Hé, comment pouvez-vous décider contre moi, sans connaître la nature du coup ? "—*Ne voyez-vous pas, Sire, que pour peu que vous ayez eu le moindre droit, tous ces Messieurs n'auraient certainement pas manqué de vous donner gain de cause.*

ANECDOTES, BONS MOTS, &c.

Une servante ayant été surprise à boire le vin lorsqu'elle allait à la cave, fut renvoyée de la maison. Mais au moment où la maîtresse lui faisait son compte, elle lui demanda le motif de son renvoi.—"Cest que tu es une ivrognesse lui répliqua la dame. —Moi une ivrognesse, pouvez-vous bien dire ca! m'avez-vous vue quelquefois soule? *moi qui boirais jusqu'à vingt galons de vin que cela n'y paraîtrait pas.*"

Un paysan conduisant dans la ville un âne chargé de bois, criait souvent et de toutes ses forces, *prenez garde! gare! gare!* Un homme dédaignant ces avertissemens, fut accroché par une branche de fagot, et eut son habit déchiré. Irrité contre le paysan, il l'arrête et le conduit par devant le juge, pour qu'il eût à l'indemniser. Le magistrat après avoir entendu sa plainte, fait maintes questions au paysan qui ne répondait à aucune. Alors le juge le croyant muet, se tourne vers le plaignant, et lui dit: "Que voulez-vous que je fasse avec un muet? —*Avec un muet!* il ne l'est certainement pas, car il criait de toutes ses forces, *prenez garde! gare! gare!* S'il criait si fort, interrompit le juge, pourquoi ne vous retiriez-vous pas? si vous l'aviez fait votre habit n'eût pas été déchire."

M. l'abbé de...qui, faute de mémoire, était sujet à rester souvent court en chaire, venait de se faire peindre. Ceux qui examinaient le portrait, le trouvaient fort ressemblant: il ne lui manque que la parole disait-on.—Cela est vrai, ajouta quelqu'un; *aussi ne voyez-vous pas que M. l'abbé est représenté prêchant?*

A la fête de Saint-Etienne, un moine devait prononcer le panégyrique de ce Saint. Le prédicateur, qui ne s'était point préparé, parut interdit pour un moment; mais, montant bientôt en chaire, il dit à son auditoire: "Mes frères, il y a aujourd'hui un an que je vous prêchai le panégyrique du Saint dont on célèbre aujourd'hui la fête; comme

je n'ai pas appris qu'il ait fait quelque chose de nouveau depuis, je n'ai rien à ajouter à ce que je dis alors sur son compte ;" là-dessus, il donna la bénédiction et s'en fut.

Un paysan, ayant appris qu'un de ses débiteurs était à l'agonie, courut chez lui pour se faire payer. Le mourant, qui était insolvable, lui dit d'une voix presque éteinte, "pour l'amour de Dieu, laissez-moi mourir en paix !"—Oh ! parbleu non, reprit le paysan, *tu ne mourras pas que je ne sois payé.*

Un ministre protestant expliquant le Pentateuque à des enfans, en était un jour à l'article de Balaam. Un jeune garçon, qui l'écoutait, se mit à rire. Le ministre indigné, gronde, menace, et s'efforce de prouver qu'un âne pouvait parler, surtout quand il voyait devant lui un ange armé d'une épée ; mais tous ses efforts étaient superflus, et le petit garçon n'en riait que plus fort. le ministre poussé à bout, s'emporte et donne un grand coup de pied à l'enfant, qui s'ecrie en pleurant : *Ah ! je conviens que l'âne de Balaam parlait, mais il ne ruait pas.*

Un prédicateur de village prêchant unjour sur la vie de Salomon et de David, s'écria dans un de ces beaux momens de son sermon : *Eh, que dit David !* Comme il avait envoyé le matin chez son boucher, qui se nommait David, pour avoir un rôti, le domestique, chargé de cette commission, entre à l'église dans le moment même, et croyant que la question lui est adressée, il répond : *David a dit que vous n'auriez pas de viande que vous ne lui ayez payé celle que vous lui devez.*

Un filou surpris en flagrant délit, fut arrêté et conduit par devant le juge, qui au premier abord, et en le fixant, lui dit : "Je vois un vaurien dans votre visage."—*Je ne croyais pas,* lui repartit le filou, *que mon visage fût un miroir.*

Deux voleurs passant devant un gibet, l'un dit

à l'autre, "maudits soient les gibets! s'il n'en existait point, nous aurions bien moins à craindre, et nous pourrions faire de meilleures affaires. Tu es un sot, reprit l'autre; s'il n'y avait pas de potences pour en imposer, il y aurait tant de voleurs de grands chemins que nous serions bientôt ruinés.,,

---

On demandait un jour à un Irlandais lequel était le plus âgé de lui ou de son frère.—*C'est moi*, répondit-il, *qui suis le plus vieux; mais si mon frère vit encore trois ans, il sera aussi âgé que moi.*

Un particulier ayant été insulté par des écoliers d'un collége, fut conseillé d'en aller porter plainte au principal, ce qu'il fit en s'exprimant ainsi: "Je viens vous dire que des marauds de votre collège m'ont injurié dans la rue, et je viens vous en porter plainte *parce qu'on m'a dit que vous en étiez le principal.*"

Un curé se promenant un jour avec son domestique, accoste un berger, et lui demande: "Qui t'a donné cet habit neuf?—Le berger repliqua: La même qui vous a donné votre soutane, *la paroisse.*" Le curé, peu satisfait, continue son chemin, lorsqu'à quelques pas de là, il dit à son domestique: Va-t'en demander à cette *bête* s'il veut entrer à mon service." Celui- ci après s'être acquitté ponctuellement de sa commission, le berger lui demande *s'il quitte le curé?*—*Non*, lui répondit l'autre.—*En ce cas, vas dire à ton maître que je ne veux pas y aller, car il ne pourrait pas nourrir trois bêtes à la fois.*

La Zaïre, tragédie de Voltaire, ne fut point accueillie du public à sa première représentation, et l'auteur était fort mécontent. Comme il s'en allait tout pensif, il rencontre Piron à qui il se plaint du peu de goût et de l'injustice de ce même public; mais voulant cacher en quelque sorte tout le dépit qu'il en concevait, il ajouta: "Il est vrai que ma pièce n'a pas plu, mais du moins elle n'a pas éte sifflee."—*Comment veux-tu, mon ami, que l'on siffle quand on baille,* lui repliqua Piron.

Autre repartie du même au même.

L'œdipe, autre tragédie du même auteur, éprouva un sort encore plus rigoureux; et comme Voltaire cherchait des consolations, il fut trouver Piron pour savoir ce qu'il en pensait.—Ce que j'en pense, lui repartit-il, *que tu voudrais bien que je l'eusse faite.*

Un abbé aspirant à être reçu prêtre, se présente à son évêque pour subir ses examens. le prélat qui connaissait la stupidité du jeune ecclésiastique, lui demanda: "Sem, Cham et Japhet, fils de Noé, de qui étaient-ils fils?" L'abbé ne pouvant répondre, supplia son éminence de lui accorder quelques jours pour réfléchir à cette question: l'évêque y consentit. Il se rend aussitôt chez son père, et lui fait part de l'embarras où il s'est trouvé. Le père, qui était un bon villageois, lui dit: "Comment imbécille, tu n'as pas pu répondre à une question si simple! tu connais bien le seigneur du village; il a trois enfans, Jean, Pierre et Paul; eh bien: Jean, Pierre et Paul, fils du seigneur de notre village, de qui sont-ils fils? de notre seigneur, n'est-ce-pas? —Ah oui! je comprends maintenant, répondit le fils; oh! que je suis bête de n'avoir pas compris cela de suite." Tout imbu de l'explication que vient de lui faire son père, il accourt chez l'évêque, et lui dit d'un ton d'assurance: *Monseigneur je suis prêt à vous répondre.*—En conséquence son excellence lui récidive la question: Sem, Cham et Japhet, fils de Noé, de qui étaient-ils fils?" *De Monseigneur,* répondit incontinent l'abbé.

Un Irlandais, en inimitié avec un de ses concitoyens, à qui il cherchait toujours querelle, étant sur le point de mourir, le fit appeler pour se reconcilier avec lui. Je vous ai fait venir, lui dit-il, pour vous demander si vous me pardonnez mes procédés à votre égard?—Oui, répondit celui-ci, j'oublie de bien bon cœur toutes vos injures; mais il faut espérer que loin de mourir, vous recouvrerez au contraire bientôt la santé.—Oh, je ne l'entends pas comme ça, reprit le malade; je ne vous demande de re-

conciliation que dans le cas où je mourrai, car autrement les choses resteront comme elles étaient.

Philippe, roi de Macédoine, ayant bu plus qu'à son ordinaire, et donnant malgré cela audience à ses sujets, rendit contre une femme un jugement peu équitable. Cette femme, sans se déconcerter, lui dit : "Sire, j'en appelle à Philippe à jeun." Le roi, loin de s'irriter de cette liberté, examina l'affaire de nouveau ; et reconnaissant qu'il s'était trompé, fit donner à la femme une somme équivalente à celle qu'elle demandait, sans rien changer à son jugement.

Un maçon, travaillant à la converture d'une maison, perdit l'équilibre, et, en dégringolant du toit, vint tomber, par bonheur pour lui, sur un homme qui passait dans le moment même, et le tua sans se faire aucun mal. Le fils du malheureux mort fit arrêter le couvreur, et le fit traduire en justice. Celui-ci convint sans hésitation de l'accident qui lui était arrivé, et ajouta qu'il méritait la peine du talion. En conséquence il dit au fils de monter sur la maison, et que lui se mettrait à la place où était son père, qu'alors il se laisserait tomber et le tuerait s'il pouvait.

Parmi les courtisans qui admiraient hautement la vivacité et la gentillesse d'esprit de Pic de la Mirandole, qui pour lors avait à peine neuf ans, un lourdaud dit en sa présence : "Quand les enfans ont autant d'esprit dès leur première jeunesse, ils finissent par devenir stupides lorsqu'ils sont dans un âge plus avancé." *Si ce que vous dites est vrai,* lui repartit le jeune prince, *vous devez avoir eu bien de l'esprit quand vous étiez enfant.*

Auguste, croyant se divertir un jour aux dépens d'un poëte, qui avait fait de beaux vers à sa louange, lui dit : "Il est juste que je vous récompense de la peine que vous avez prise de me louer ;" à cet effet il lui donna à lire une épigramme qu'il avait composée en l'honneur du poëte. Celui-ci, sans se

déconcerter, tira sur-le-champ de sa poche une bourse qui contenait quelques pièces d'or, et pria l'empereur, en la lui présentant, de l'excuser, et de ne pas faire attention que ce qu'il donnait était si peu de choses en comparaison de si beaux vers, *qu'un trésor ne les payerait pas.*

Lorsque Molière fit représenter son excellente comédie, intitulée le Tartufe, le président de Paris, homme vain et hipocrite, qui crut s'y reconnaître, fut en porter plainte au roi, qui sur-le-champ fit ordonner que cette pièce ne serait plus jouée ; en sorte que Molière, forcé de l'annoncer au public, s'exprima ainsi : "Mesdames et Messieurs, vous êtes prévenus que je n'aurai pas l'honneur de vous donner jeudi prochain le Tartufe, attendu que M. le president ne veut pas qu'on *le* joue".

Une jeune dame alla un jour en confesse auprès d'un nouveau directeur. Ce ministre, après lui avoir fait plusieurs questions relatives à la confession, parut désirer de connaître celle qui se confessait, et lui demanda son nom. La dame, ne voulant pas répondre à une demande aussi déplacée, lui dit : *Mon père, mon nom n'est pas un péché.*

Un officier, ayant perdu un œil à la guerre, en portait un de verre qu'il avait le soin d'ôter avant de se coucher. Se trouvant dans une auberge, il appelle la servante, et lui donne son œil pour le poser sur la table. Comme cette servante ne bougeait pas, l'officier lui dit avec vivacité, "eh bien, qu'attends-tu là ?"—J'attends, Monsieur, lui répondit-elle, *que vous me donniez l'autre.*

Un autre officier avait une jambe de bois si bien faite, qu'on ne soupçonnait pas qu'elle fût telle. Un soir qu'il était dans une auberge sur le point de se coucher, il dit à la servante, qui était venue l'éclairer, "ôte-moi mes bottes ?"—Celle de la bonne jambe fut tirée sans inconvénient ; mais l'autre,

pendant qu'elle la tirait, l'officier déliait, sans qu'elle s'en aperçut, les cordons qui tenaient la jambe de bois attachée, et il s'écriait par gradation, *prends garde ! prends garde, tu m'arraches la jambe !* puis lâchant tout à coup les cordons, la pauvre fille, entraînée par les efforts qu'elle faisait, tombe à la renverse, plus morte que vive, en voyant que l'officier n'avait plus sa jambe, et en croyant de la lui avoir réellement arrachée.

Un pauvre homme, étant à ramasser quelques morceaux de bois dans une forêt, aperçut à une petite distance de lui un jeune homme assez bien mis qui paraissait fort agité. S'étant caché pour le considérer, il lui voit tirer un pistolet qu'il arme et qu'il s'applique sur le front pour se détruire. Mais le pistolet ayant raté, le bûcheron court aussitôt sur lui et le désarme. Le jeune homme, tout furieux, tire son épée pour en percer son libérateur, lorsque celui-ci lui dit froidement: "frappez, je crains aussi peu la mort que vous, mais j'ai plus de courage: il y a plus de vingt ans que je languis dans l'indigence et la misère, mais je laisse à Dieu le soin de mettre, fin à mes maux." Le jeune cavalier, confondu par ce discours, resta muet et immobile pendant quelques instans, puis revenant à lui, il tire sa bourse qu'il donne à ce courageux vieillard, et, en le remerciant de toute son ame, il lui jure d'abandonner pour jamais son infâme dessein.

Un capitaine Suisse faisait enterrer pêle-mêle, sur le champ de bataille, les morts et les mourans, On lui représenta que quelques uns d'entre eux respiraient encore, et qu'ils ne demandaient qu'à vivre: —*Bon,* dit-il, *si on voulait les écouter, il n'y en aurait pas un de mort.*

Un bon vieux papa enchanté de voir son fils, au retour d'un long voyage, lui faisait beaucoup de questions sur ce qu'il avait vu de plus intéressant dans ses courses. Le fils, après avoir rapporte

diverses choses assez indifférentes, dit qu'il avait vu des poissons volans.— Cela n'est pas vrai, répliqua le père, il n'y a point de poissons volans, et vous m'en imposez.—Celui-là par obéissance ne voulut point contrarier son père; mais quelques instans après il reprend la parolè en disant, j'oubliais de vous raconter que j'avais vu au fond de la mer-Rouge une des roues de la voiture de Pharaon.—*Ah répliqua le bon homme, cela est possible car la bible le dit.*

Un voyageur, qui avait parcouru du pays, se plaisait, comme le font ceux qui ont voyagé, à raconter tous les mensonges possibles à ceux qui voulaient bien l'écouter. Il rapportait entre autres choses à un jeune homme, qu'en Italie il avait vu un chou qui pesait plus de quinze quintaux.—Vous n'avez vu que cela lui repartit-il ? moi qui n'ai pas du tout voyagé, j'ai vu quelque chose de bien plus extraordinaire.—Racontez-nous donc ça:—J'ai vu dernièrement à deux lieues d'ici une chaudière si grande que vingt cordonniers placés autour pourraient travailler sans se toucher.—Est-il possible ! dit l'autre tout émerveillé; que veut-on donc faire d'une pareille chaudière ?—*Cuire votre chou.*

Un particulier se plaignait amèrement d'être le plus infortuné des hommes ; et pour mieux dépeindre toutes les contrariétés qu'il éprouvait journellement, il ajoutait : " Tout ce que j'entreprends me réussit si peu, que si je m'étais fait chapelier, je crois que les hommes seraient nés sans tête."

Un philosophe, qui connoissait parfaitement les hommes, et surtout les ménages, avait promis pour récompense, un boisseau de perles au mari qui aurait fait ce qu'il aurait voulu dans sa maison pendant six mois, sans être contrarié par sa femme. Un homme, après sept mois de mariage, crut avoir été entièrement le maître chez lui, et jugea qu'il avait mérité la récompense. il se rendit en conséquence chez le philosophe qui, après le serment re-

quis, lui mesura le boisseau promis. Alors le mari tire son mouchoir de poche pour y mettre les perles; mais comme il était visiblement trop petit, le philosophe lui observa qu'il aurait dû apporter un sac. Je le voulais bien ainsi, reprit-il, *mais ma femme n'a pas voulu.*—Ah, votre femme n'a pas voulu; je vois d'après cela, que vous n'avez pas toujours été le maître, ainsi vous n'aurez pas le boisseau de perles. Depuis ce temps-là il ne s'est encore présenté personne, et les perles sont toujours en dépôt chez l'un des petits et petits héritiers du philosophe.

Un moine et un cordelier voyageant un jour ensemble et à pied, arrivèrent à un ruisseau où il n'y avait ni pont ni bateaux pour le passer. Dans cette conjoncture, le moine, qui n'était d'humeur ni de se déshabiller, ni de se mouiller, ordonna en quelque sorte au cordelier de le porter sur ses épaules. Celui-ci contraint, se charge du pésant fardeau, mais lorsqu'il est au milieu du ruisseau, il demande au moine : avez-vous de l'argent sur vous ? Oui, lui répond-il.—Ah, vous savez que mon ordre me défend d'en porter ; à peine a-t-il achevé, qu'il donne un coup d'épaule et jette notre moine dans l'eau, *

Un criminel que l'on conduisait au supplice, était accompagné de son confesseur qui l'exhortait beaucoup pour le préparer à la mort. Au milieu de toutes les jolies choses qu'il lui débitait, il lui disait : que vous êtes heureux, mon frère ! vous allez bientôt monter au ciel et paraître devant Dieu. Là, vous y trouverez un splendide repas qui vous attend, et vous aurez le bonheur de dîner avec Dieu, la Sainte-Vierge, les anges et les saints....Mon père, lui repartit le patient d'un air de mystère : voulez-vous me rendre un grand service ?—Quel service, mon enfant ?—Tenez, prenez ma place, je vous

* Les moines étaient riches, et les cordeliers, à qui leur ordre défendait de porter de l'argent sur eux, ne vivaient que de quête.

prie, car je vous assure que je n'ai pas du tout d'appétit dans ce moment.

Un voleur s'étant introduit furtivement dans la maison d'une pension bourgeoise pour y voler, s'empara, faute d'autre chose, de divers manteaux qui étaient accrochés dans le corridor. Sa charge faite, il s'en allait plus vite qu'il n'était venu, lorsque dans son passage il rencontre un jeune avocat, qui le voyant ainsi muni de manteaux, lui demande s'il n'est pas dégraisseur? Oui lui répond-il sans hésitation, je suis dégraisseur. En ce cas, je vais vous donner aussi le mien dont le collet a besoin d'être nétoyé. Aussitôt dit aussitôt fait, il se dévêt d'un superbe manteau, et, en l'ajoutant aux autres, il lui recommande de le lui rapporter le lendemain sans faute; ce que notre dégraisseur supposé promit d'un ton d'assurance, en lui disant: *je n'y manquerai pas.*

Un souverain, parcourant avec un de ses ministres d'ambassade quelques tableaux qu'un peintre venait de dédier au roi, remarque une tête de cochon qu'il examine attentivement; puis fixant alternativment et le ministre et la tête, il s'écrie: Oh, comme vous ressemblez à cette tête de cochon! Le ministre, sans se déconcerter, lui répondit: Sire, cela peut être, *aussi ai-je représenté votre Majesté dans plus d'une occasion.*

Deux jeunes abbés aspirant à la prêtrise, devaient subir leur examen ensemble. Le premier des deux était assez instruit, mais l'autre était d'une ignorance poussée jusqu'à la stupidité. Il était conséquemment bien embarassé de savoir comment il répondrait à son évêque, et il en demandait conseil à son compagnon, qui l'avisa de répondre dans un sens analogue à ce que lui-même dirait. Le jour de l'examen étant arrivé, les deux abbés se présentent, et l'évêque fait au premier la question suivante: Si, dans le cours de votre messe, une araignée tombait dans le calice, que feriez-vous?—Monseigneur, je la prendrais délicatement du bout des

doigts, et je la jetterais dans la piscine.—Fort bien ; et vous, M. l'abbé : Si un âne entrait dans votre église pour aller boire au bénitier, que feriez-vous ? *Monseigneur, je le prendrais délicatement du bout des doigts, et je le jetterais dans la piscine.*

Une certaine dame se trouvant un jour dans la société de Cicéron, prétendait n'avoir que quarante ans. Un ami de Cicéron, qui se trouvait assis à son côté, lui dit tout bas à l'oreille : "crois-tu vraiment que cette dame n'a que quarante ans ?—Que veux-tu, mon ami, il y a tant d'années qu'elle dit toujours la même chose, qu'il faut bien finir par la croire."

Un prédicateur avait divisé son sermon en trente-deux points; un des assistans se leva aussitôt, en disant à ses voisins, je vais chercher mon bonnet de nuit, car je prévois, à la division du sermon, que nous pourrons bien coucher ici. En effet le prédicateur, ayant perdu le fil de ses subdivisions, ne pouvait jamais retrouver la fin de son discours. Les auditeurs, voyant la nuit s'approcher, perdirent patience, et défilèrent les uns après les autres. Le prédicateur, qui avait la vue basse, ne s'apercevait pas de cette désertion, et continuait à se démener dans la chaire, lorsque l'enfant du sacristain, qui restait tout seul, lui cria : "Monsieur le curé, voici les clefs de l'église ; quand vous aurez fini, vous aurez soin de la fermer."

Un particulier en entrant à la comédie, fut volé de sa montre, ce dont il ne s'aperçut que quelque temps après, et au milieu d'une pièce que l'on jouait. Aussitôt il élève la voix, et en s'adressant au public ainsi qu'aux acteurs, il leur dit : "Je suis pénétré d'être contraint d'interrompre le spectacle ; mais comme on vient de me voler ma montre, je prie d'observer le silence pour quelques instans, parce que dans une minutte ou deux, elle sonnera sept heures ; par ce moyen, il sera facile de découvrir le voleur." Le filou, entendant ce

discours, cherche aussitôt à vouloir s'évader; mais la précipitation qu'il met, le fait soupçonner: on l'arrête, on le fouille et on trouve sur lui la montre qui, quoique d'un grand prix, n'était point du tout à répétition.

Alexandre voulait un jour engager son ministre à augmenter les impôts de son empire; lorsque celui-ci lui représenta avec fermeté: Je hais, Sire, le jardinier qui arrache la racine avec la plante, et j'aime le pasteur qui tond ses brebis sans les écorcher.

Tai-tsong, empereur de la Chine, avait l'habitude de visiter souvent les provinces de son empire. Un jour qu'il était accompagné de son fils aîné, il fit arrêter son char au milieu des campagnes, et il lui dit: Je vous ai fait venir avec moi, mon fils, afin que vous soyez témoin des sueurs et des travaux des pauvres laboureurs, et que la vérité, d'une condition si pénible, soit éternellement gravée dans votre ame, et vous porte à ne jamais surcharger d'impôts cette classe intéressante de la société.

Lorsque Louis, dauphin de France, et pére de Louis XVI, eut fait compléter les cérémonies de baptême à ses trois fils, il leur fit remarquer que leurs noms étaient inscrits sur les registres de la paroisse avec ceux des autres enfans; vous voyez, ajouta t-il, que vos noms sont ici mêles et confondus avec ceux du peuple. Cette circonstance doit vous apprendre que les distinctions, dont vous jouissez, ne viennent pas de la nature, qui a fait tous les hommes égaux. Il n'y a que la vertu qui met entre eux une véritable différence; et peut-être que l'enfant d'un pauvre, dont le nom précède le vôtré, sera plus grand aux yeux de Dieu, que vous ne le serez jamais aux yeux des peuples.

Une dame Campanienne, fort riche et aussi fastueuse qu'elle était vaine, dans une visite qu'elle vint rendre à la fameuse Cornélie, lui étala ses belles perles et ses beaux diamans, en la priant de

vouloir bien lui montrer aussi les siens. Cornélie, sans répondre, engagea adroitement la conversation jusqu'au retour de ses enfans qui étaient allés aux écoles publiques; et aussitôt qu'ils parurent, elle dit à la dame Campanienne, en les lui présentant, voici, Madame, mes bijoux et mes ornemens les plus précieux.

Deux peintres, en concurrence de talens, disputèrent un jour à qui l'emporterait sur l'autre. L'un peignit un rideau sur le mur d'un appartement, et ceux qui venaient pour le soulever et examiner le tableau qui était sensé dessous, étaient tout émerveillés de ne toucher que la muraille. Le second peignit de son côté une treille de ceps de vigne où pendaient au travers les feuilles des grappes si bien imitées que les oiseaux venaient les becqueter. Plusieurs connoisseurs furent requis de porter leur jugement sur le véritable mérite des deux tableaux; et il fut unanimement décidé que celui qui avait peint la treille avait remportè la palme: leur conclusion était basée sur ce qu'il est plus facile de tromper les hommes que les animaux.

Dans un de ces momens terribles de la révolution française, où la populace effrénée de Paris pendait au premier réverbère venu les personnes qui lui paraissaient suspectes, l'abbé Mauri, qui, à l'Assemblée Constituante, était du parti du clergé, fut reconnu dans une des rues de Paris. Bientôt on l'entoure et la populace se saisit de lui, en criant: *à la lanterne! à la lanterne!* Mauri allait indubitablement devenir une nouvelle victime, lorsque sans paraître ému du danger qui le menaçait, il dit tranquillement à ceux qui le traînaient au réverbère voisin: "Eh bien, mes amis, quand vous m'aurez mis à la lanterne, y verrez vous plus clair?" A cette repartie, on le lâche, et les cris de *vive labbé Mauri!* succèdent bientôt à ceux de *à la lanterne!*

Une jeune et jolie laitière, après avoir vendu son lait, s'en retournait au village avec son âne qu'elle

faisait aller devant elle. Un faquin, qui la rencontre et la trouve à son goût, lui adresse la parole. « Eh, bonjour, Mamie !—Bonjour, Monsieur.—De quelle village êtes-vous ?—Je suis de Francfort, Monsieur.—Ah, connaissez-vous Marguerite ?—Beaucoup, M., c'est une de mes amies.—Puisqu'il en est ainsi, voulez-vous bien vous charger d'un baiser pour elle?" et au même instant il se met en devoir d'embrasser la jeune villageoise qui en le repoussant avec dédain, lui réplique : *M., si vous êtes si pressé, chargez mon âne de cette commission, car il sera rendu au village avant moi.*

Un Gascon, monté sur un cheval qui ne valait pas cinq sous, fut accosté par un jeune freluquet qui en montait un superbe. Au premier abord il ne put s'empêcher de rire de la triste monture du Gascon ; lorsque celui-ci s'en étant aperçu, lui dit : "Quoique vous vous moquiez de mon cheval, je parie que vous ne faites pas faire au vôtre ce que je ferai faire au mien ?" Le jeune homme se croyant sûr de gagner, accepte la proposition, et on fait un pari assez considérable. Pendant qu'on était ainsi en conférence, nos deux cavaliers arrivent à un pont, où le Gascon descend incontinent de cheval, le prend par la queue, le tire et le jette dans la rivière ; maintenant, dit-il à l'autre, *faites-en faire autant au vôtre.* L'adversaire préfera perdre la gageure plutôt que de jeter son cheval dans l'eau.

Quoiqu'on ait dit de tout temps que les Gasçons étaient les plus grands menteurs du monde, nous croyons cependant que les Normands peuvent bien tenir le premier rang : le fait suivant va mettre le lecteur à même d'en juger Un Gascon se promenant un jour avec un Normand, le querellait sur ce que les Normands prétendaient être plus grands menteurs qu'eux, à quoi le Normand, avec son air niais, répondait tranquillement : cela est possible, mais voyons. Dans le même moment, un clocher, qui était si loin qu'on pouvait à peine le distinguer, vint fournir au Gascon le moyen de commencer

l'attaque.—Tiens, *cent dix,* lui dit-il avec vivacité, vois-tu cette mouche qui marche au haut de ce clocher? Le Normand, sans s'émouvoir, après avoir feint de regarder attentivement, prête l'oreille, et répond: *non je ne la vois pas, mais je l'entends marcher.*

Un Gascon, ayant fait trembler avec son épée divers jeunes gens inférieurs à lui en âge et en force, trouva enfin un jour à qui il avait à faire. Le provoqué accepte le duel que le Gascon lui propose, et on convint de l'heure et du lieu du rendez-vous: il n'y avait pas à reculer, et notre Gascon se trouvait un peu embarassé; mais cette nation est si fertile en reparties et en stratagêmes, qu'il lui vint bientôt à l'idée les moyens de se tirer de ce mauvais pas. Fier de son projet, il se rend au lieu fixé et y trouve son adversaire. Ils se déshabillent l'un et l'autre, et l'adversaire est déjà en garde, lorsque le Gascon s'écrie: "Grand Dieu! faites-moi la grâce que la lame de mon épée se change en lame de bois, car sans cela Monsieur est mort"; au même instant, il dégaîne en effet une épée de bois, et montre avec émotion à l'autre que, fort heureusement pour tous les deux, Dieu a exaucé sa prière.

Un jeune chasseur, étant un jour à la chasse, se trouva dépourvu de plomb, ce qui le contrariait beaucoup, car il avait chassé presque toute la journée, et sa carnassière était encore vide. Comme il songeait à trouver un expédient, il se ressouvint qu'il avait des petits clous dans son gousset, et l'idée lui suggéra d'en charger son fusil. A peine a-t-il fini qu'un lièvre bien dodu passe droit devant lui et tout près d'un arbre. Preste, il arme son fusil, le met en joue, tire et le manque; mais s'il ne le tue pas, il a au moins le bonheur de lui clouer les oreilles à l'arbre, et de le prendre vivant. Tout glorieux de son aventure, il s'en retourne chez lui, raconte son histoire à tout le monde, mais personne ne voulut le croire, pas même nous qui la rapportons telle que nous l'avons entendu dire.

Continuation.

Notre jeune homme renferma soigneusement son lièvre, se promettant de s'exercer le lendemain avec, pour se perfectionner. A cet effet, à peine le jour avait-il commencé à paraître, qu'il se lève, prend son fusil et son lièvre, va dans le bois voisin, et attache l'animal par une patte à un arbre; puis se plaçant à une distance convenable, il le tire, mais au lieu de le tuer, un grain de plomb coupe la corde qui le tenait attaché, le lièvre se sauve, et fuit peut-être encore.

Henri VIII, roi d'Angleterre, ayant quelques démêlés avec François I, roi de France, résolut de lui envoyer un embassadeur assez hardi et assez ferme pour lui faire certaines remontrances, et pour le menacer même, s'il en était nécessaire. Pour cet effet, il jeta les yeux sur un évêque dont il connaissait les talens, et sur la fermeté duquel il comptait beaucoup. En conséquence, il le fit appeler et lui annonça ses intentions. Le prélat, qui connaissait le caractère peu endurant de François I, lui représenta qu'une pareille ambassade pourrait bien lui coûter la vie, et qu'il le priait instamment de le dispenser de cette mission. Le roi, pour le tranquilliser, lui objecta qu'il ne s'aviserait pas de cela; qu'au surplus s'il venait à le faire mourir, il en coûterait la tête à tous les Français qui étaient dans ses Etats. "Sire," repartit modestement notre évêque, "je crois sans peine tout ce que Votre Majesté vient de me dire, mais j'ose vous assurer que parmi toutes les têtes de Français que vous pourriez faire couper, vous n'en trouveriez pas une qui pût aller sur mes épaules aussi bien que la mienne."

Une vieille comtesse du Bas-Poitou avait depuis quarante cinq années un domestique qui lui servait à la fois, et d'intendant, de secrétaire, de cuisinier, de valet de chambre, de cocher, &c. Cet homme précieux, quoique très âgé, et de plus sourd comme un pot, était encore assez alerte pour son âge, et il était extrêmement attaché à sa maîtresse. Un jour

qu'elle voyageait avec son fidèle serviteur, par des chemins de traverse abominables, et dans un vieux carrosse que defunt son père lui avait donné, la voiture se défonce tout à coup, et la comtesse tombe au milieu d'une route couverte d'eau et de boue. Elle crie en vain de toutes ses forces après son cocher; mais le pauvre domestique qui ne pouvait entendre, continua tranquillement son chemin jusqu'au château, où étant arrivé, il descend de cheval, et va comme de coutume ouvrir la portière pour aider sa maîtresse à descendre; lorsque, O surprise inouïe! il voit qu'elle a disparu. Dans son premier mouvement, il s'imagine qu'elle a été enlevée; mais revenu de sa stupeur, il s'aperçoit que la voiture n'a plus de fond: alors, concevant l'aventure qui lui est arrivée, il court aussitôt à sa recherche, et après avoir fait trois à quatre milles, il a enfin le bonheur de retrouver sa chère maîtresse saine et sauve, et sans autre accident que celui d'être mouillée et crottée comme un barbet.

Un paysan avait un procès. Il vint trouver un procureur pour le prier de se charger de son affaire; mais comme le bon villageois n'était pas riche, celui-là, en se chargeant de sa cause, lui fait promettre qu'il lui apportera en dédommagement quelques pièces de gibier. Il le promit et tint parole. Le samedi suivant, le bon homme, chargé d'un bissac garni de faysans, de lièvres et de perdrix, arrive et frappe à la porte de l'homme de loi. On vient, et on lui annonce qu'il est à la cour, et qu'il ne rentrera qu'à une heure. Notre paysan, extrêmement contrarié de ce contre-temps, ruminait à ce qu'il deviendrait avec son bissac jusqu'au retour du procureur. Un cordonnier, qui demeurait presque vis-à-vis, s'aperçoit de l'embarras du paysan, il va le trouver et le questionne. Il répond ingénument, qu'il a *queuque* chose dans son bissac à remettre au procureur, et qu'il voudrait bien en être débarrassé jusqu'à ce qu'il revînt.—Si vous voulez, lui dit avec empressement le cordonnier, mettez-le dans ma boutique, et vous le prendrez quand vous

reviendrez. Le paysan, sans se faire prier, dépose là son faix et s'en va. A peine parti, notre maître tire-ligneul se met à visiter le bissac. A la vue de morceaux si friands, il ne peut résister à la tentation ; il s'empare de tout, et met à la place de vieilles formes qui étaient à pourir dans un coin de la boutique. Le paysan de retour prend son bissac sans l'examiner, remercie le cordonnier, et va droit chez son conseil. Dès que celui-ci l'aperçoit, il lui dit : Eh bien, m'apportes-tu le gibier que tu m'as promis ? Ah, *Mossieu, si je vous en baillions queuque z'unes* par le nez que diriez-vous? —Je dirais que tu es un homme de parole et un bon enfant.—La réponse n'est pas achevée, que le paysan prend son bissac à pleines mains, et le flanque par le visage du procureur, qui s'écrie : Ah malheureux ! tu m'as cassé la mâchoire. Néanmoins, le mal qu'il vient de ressentir fait bientôt place au plaisir qu'il va éprouver en contemplant un gibier si ferme. Le paysan, de son côté, n'est pas moins joyeux et empressé de le lui montrer, lorsque, O douleur extrême pour tous les deux, on trouve dans le bissac, quoi ? De vieilles formes.

Le bon Lafontaine avait l'habitude de manger tous les matins une pomme qu'il faisait cuire ordinairement à son feu. Un jour qu'il en avait mis une sur sa cheminée à refroidir, et qu'il était passé pendant ce temps dans sa bibliotéque, un de ses amis entre dans sa chambre et aperçoit la pomme. Sa mine succulente lui plaît beaucoup ; il s'en approche, la sent, et son odeur le flatte d'une telle sorte qu'il se laisse aller à la tentation et la mange tout d'un trait. A peine a-t-il fini, que Lafontaine rentre et voit que sa pomme a disparu. Se doutant bien de ce qui s'est passé, il s'écrie avec transport, et avec cet air de bonhomie qui lui était si naturel : Ah, mon Dieu ! qui a mangé la pomme que j'avais mise sur la cheminée ! Ce n'est pas moi, répond l'autre.—Tant mieux, mon ami !—Eh, pourquoi cela ?—Pourquoi cela ! reprend Lafontaine toujours sur le même ton, "parce que j'avais

mis de l'arsenic dedans pour empoisonner les rats qui me désolent dans ma bibliothéque, maintenant je suis inquièt de savoir qui—" *De l'arsenic !....pour empoisonner les rats !* interrompt vivement l'autre ; *ah !...ah, je suis mort !...je suis un homme perdu !... Ah, la colique !...je n'en puis plus !...Eh, vite de l'émétique, de l'huile d'olive, du lait, un contre-poison, mon confesseur !....Ah, je me meurs !....*"C'est donc vous, reprend Lafontaine, qui avez mangé la pomme ?—Eh oui, mon ami, c'est moi pour mon malheur !"—Lafontaine, voyant que l'ami avait pris la chose au pied de la lettre, lui dit : "tranquillisez-vous, c'est une plaisanterie que j'ai faite. —Oh, vous avez beau dire et beau faire, mon cher Lafontaine, je sens bien que je suis empoisonné, et que je suis dans les angoisses de la mort !....Hélas, maudite pomme, pourquoi ai-je succombé à la tentation ! ! !



ANECDOTES, ACTIONS D'ÉCLAT, &c.

Dans les guerres de Belgrade, en 1521, une femme vint se plaindre à l'empereur Soliman, de ce que, pendant qu'elle dormait, ses soldats étaient venus lui enlever des bestiaux qui faisaient toute sa richesse. " Vous dormiez donc d'un bien profond sommeil, lui dit l'empereur en plaisantant, puisque vous n'avez pas entendu le bruit que ce vol a dû nécessairement occasionner. Sire, répliqua la femme, je dormais en effet très profondément, parce que j'étais dans la pleine confiance que votre Majesté veillait pour la sûreté publique."

Un mandarin chinois avait été condamné à mort, pour avoir prévariqué dans ses fonctions. Son fils, âgé de quinze ans, vint solliciter avec instance l'empereur de lui permettre de mourir à sa place. Le monarque, touché de cet acte de piété filiale, ac-

corda à ce généreux enfant la grâce de son père, et voulut lui donner en même temps des marques personnelles d'honneur; ce que le jeune homme refusa, en disant qu'une pareille distinction renouvellerait sans cesse le souvenir des fautes de son père, et que ce serait une tache pour l'un et pour l'autre.

A la bataille de Wagram, dans une charge de cavalerie française contre une autrichienne qui fut mise à la débandade, un dragon français se trouva démonté. Il court, sans perdre de temps dans les rangs ennemis, se saisit de la queue du cheval d'un officier qui fuyait; saute, se met en croupe derrière lui, s'empare de l'un de ses pistolets d'arçon, lui brûle la cervelle, le jette à bas, se met en selle à sa place, et s'en retourne glorieux à son régiment, à la vue d'une multitude de cavaliers autrichiens, qui ne peuvent l'atteindre ni de leur sabre, ni de leur carabine.

La ville de Thionville, une des places fortes de France, assiégée depuis plusieurs semaines par les armées combinées de l'Autriche et de la Prusse, était presqu'entièrement réduite en cendres, et sa garnison extrêmement affaiblie, lorsqu'on la somma de se rendre. Le commandant convoqua en conséquence un Conseil de guerre, qui délibéra que l'on mettrait sur le rempart un cheval de bois avec une botte de foin devant lui; puis on envoya dire à l'ennemi que quand le cheval aurait mangé la botte de foin, la ville se rendrait. La place soutint avec fermeté les plus terribles efforts des assiégeans, elle ne fut point prise; et cette courageuse résistance ne contribua pas peu au succès de la campagne de 1792.

A la bataille du 23 mai, 1793, dans les bois de Bonne-Espérance, un canonnier français a le poignet droit emporté d'un boulet; il continue néanmoins et sans s'émouvoir à charger avec son bras gauche le canon qu'il servait; fourre dedans son

poignet coupé ; pointe lui-même la pièce ; prend la mèche, y met le feu, et ce n'est qu'après s'être satisfait, disait-il, qu'il songe à bander son bras d'où le sang sortait à gros bouillons.

En 1793, les insurgés de plusieurs villes du midi de la France, s'étant mis en route pour se rendre à Lyon, furent arrêtés par la Durance, rivière qu'il leur fallait traverser. Les patriotes des environs, s'étant réunis, se rendirent en toute hâte sur la rive opposée pour leur en disputer le passage. Les insurgés s'étaient déjà emparés des barques de communication d'une rive à l'autre, et il ne restait plus aux républicains qu'à couper les câbles qui servaient à la conduite de ces mêmes barques. Mais cette entreprise devenait périlleuse par le feu le plus violent que les insurgés dirigeaient sur le point où les câbles étaient tenus. Les hommes les plus hardis parmi les patriotes, reculaient devant un pareil danger : un enfant leur donne l'exemple du dévouement. Joseph Agricole Viala, d'Avignon, âgé de treize ans, se présente, et s'offre pour aller couper le câble. On refuse d'abord de l'exposer ainsi à une mort certaine ; mais le jeune héros regarde ce refus comme un affront fait à sa bravoure : il se saisit d'une hache, qu'il arrache des mains d'un sapeur, et se précipite vers la Durance. Arrivé au poteau auquel la corde du bac est attachée, il fait les plus grands efforts pour couper ce câble énorme. Il avait déjà essuyé, pendant cette longue entreprise, le feu le plus terrible, lorsqu'enfin le malheureux enfant reçoit une balle dans la poitrine. La hache s'échappe de ses faibles mains ; il chancelle, et tombe en s'écriant : "*Ils ne m'ont pas manqué, mais je suis content, puisque je meurs pour la liberté.*"

Au Siège de Mantoue, une tour assez élevée qui tenait au corps de la place, devenait d'une grande importance aux Français, et toutes les tentatives qu'ils avaient faites jusqu'alors pour s'en emparer,

avaient été infructueuses; lorsqu'un jeune tambour, âgé de douze ans, se détermine à y gravir, et malgré beaucoup de difficultés, un long espace de temps, et surtout une grêle de balles qui, tout au tour de lui, faisaient jaillir les pierres par éclats, il parvient au sommet de la tour, descend par un escalier qui était pratiqué dans l'intérieur, rencontre au bas une sentinelle autrichienne qui était endormie, lui passe sur le corps, et ouvre la porte de la tour aux Français qui s'en emparent aussitôt.

Dans une des batailles de l'an 4, en Italie, sous les ordres du général en chef Bonaparte, un soldat français saute seul dans une redoute ennemie, tue le commandant du poste, lui prend son sabre, et sans s'attacher à sa montre, court sur d'autres Autrichiens, en tue encore un, et fait de plus trois prisonniers.

Dans la même affaire un caporal de la même compagnie, tombe sur douze Autrichiens, les met en joue; son fusil rate; il se précipite sur eux le sabre à la main, coupe le bras à l'un, et les onze autres se jettent à ses genoux et se rendent.

Avant la bataille de Montmouth, entre les Américains et les Anglais, deux batteries avancées faisaient l'une contre l'autre un feu très vif. Comme la chaleur était excessive, la femme d'un canonnier, nommé Molly, courait continuellement pour lui apporter de l'eau qu'elle allait puiser à une source voisine. Au moment où elle était sur le point d'arriver à lui, elle le voit tomber, et ce fut en vain qu'elle hâta sa course pour le secourir, il n'était déjà plus. Incontinent la mort de son mari, elle entend l'officier donner l'ordre de retirer la pièce, se plaignant de ne pouvoir remplacer le brave qui venait d'être tué. « Non, dit cette femme intrépide et courageuse, le canon ne sera pas retiré, faute de quelqu'un pour le servir: puisque mon mari ne vit plus, je vais prendre sa place, et je ferai tous mes efforts

pour que l'on ne s'aperçoive pas de son absence." En effet l'adresse, l'activité et le courage qu'elle déploya comme canonnier, pendant tout le temps de la bataille, excitèrent l'étonnement et l'admiration de tous ceux qui en furent témoins, particuliérement du général en chef Washington, qui, pour la récompenser de ce noble dévouement, lui conféra le grade de lieutenant, et lui en fit obtenir la demi-solde durant sa vie.

La femme d'un sergent d'infanterie française, nommé Böhm, qui avait suivi son mari à l'armée, et qui, pour y être tolérée, s'était travestie en soldat, apprend un soir, vers la chute du jour, que son mari, dans une affaire d'avant-postes, vient d'être fait prisonnier avec plusieurs autres. Elle se saisit aussitôt de sa baïonnette, court au lieu de l'action, y trouve des blessés qui lui indiquent la trace de l'ennemi. Elle reprend sa course vers le point indiqué, et à quelque distance, elle aperçoit en effet, sur le revers d'une côte, un groupe d'Autrichiens. Elle se précipite dans le ravin, et, par une direction plus courte, elle arrive au haut de la côte avant le groupe où elle reconnaît son mari. Elle se tient cachée, et, au moment de leur approche, elle s'élance sur eux, frappe le premier d'un grand coup de boïonnette dans la poitrine, en criant de toute sa force, et dans la langue allemande qu'elle parlait très bien, *à moi, mes camarades!!* L'Autrichien tombe à ses pieds, les quatre autres, épouvantés, prennent la fuite et abandonnent leur prisonnier. Cette intrépide femme, ne voyant que son mari, lui demande:" où sont les autres Français? A quelques pas devant nous, repond-il. Eh bien, ajoute-t-elle, puisque nous y sommes, prends le fusil de ce mourant, et courons après." Aussitôt dit aussitôt fait, et à une très faible distance de là, ils voyent un fort détachement, qui était déjà ébranlé par l'épouvante des premiers fuyards: le mari tire dessus, en redoublant l'un et l'autre des cris, *à nous camarades!* Les Autrichiens, au nombre de 150 environ, sans les attendre, prennent pareillement la fuite, et

laissent 19 Français que les deux vainqueurs ramènent à leur régiment, aux acclamations universelles de l'armée. Le lendemain, 18 mars 1793, à la bataille de Nerwinde, cette héroïne fut atteinte d'un coup de boulet, qui ne lui laissa que le temps de dire à son mari : *vis, ou meurs comme moi pour ta patrie !* Ce sergent fit ce jour-là des prodiges de valeur ; il fut nommé capitaine sur le champ de battaille, et sa malheureuse compagne, digne d'un meilleur sort, fut enterrée sur les mêmes lieux, avec tous les honneurs possibles.

Une pauvre femme, n'ayant pu payer au jour marqué le loyer de son petit logement, fut forcée de livrer ses meubles à un propriétaire implacable, pour être vendus publiquement. Dans sa douleur, elle envisageait que le peu qu'elle en avait, pourrait à peine suffire pour payer sa dette et les frais de la vente; elle se voyait réduite à la plus affreuse misère, et elle fondait en larmes en entendant vendre ses meubles. Mais son chagrin augmenta lorsqu'elle vit qu'on allait crier un vieux tableau tout enfumé que sa marraine lui avait donné. Un peintre, qui l'avait examiné, le met à dix-huit sous. Un connaisseur qui se trouvait là le pousse à un écu. Le peintre, croyant étonner celui-ci, et lui faire perdre l'envie du tableau, le pousse tout à coup à cinquante francs. L'amateur se met à réfléchir, ou du moins il en fait semblant : A six cents francs reprend-il. A douze cents, ajoute le peintre. Le cœur de la bonne femme commençait à palpiter de joie, en voyant que le tableau seul était plus que suffisant pour payer, et le loyer, et les frais. Mais quel fut son ravissement d'entendre l'amateur y mettre deux mille francs, et, de prix en prix, de le voir porté par ce dernier jusqu'à la somme de cinq mille ? Le peintre, ne pouvant mettre davantage, lui dit : " Monsieur, vous êtes bien heureux d'être plus riche que moi, car il vous coûterait dix mille francs, ou je l'aurais :" c'était un original de Raphaël.

La ville d'Alger était assiégée par une flotte française, pour punir les habitans de leurs infidélités et de leur insolence. Le Dey, furieux de ne pouvoir chasser de ses côtes un ennemi qui les foudroyait, prit l'horrible résolution de faire attacher à la bouche des canons les esclaves français, dont les membres palpitans étaient jetés sur les vaisseaux des assiégeans. Un capitaine algérien, qui avait été pris par les Français, et qui avait éprouvé de très bons traitemens de leur part, reconnut parmi ceux qui subissaint le sort affreux que la rage et la vengeance avaient inventé, un officier français, de qui il avait plus particulièrement à se louer lors de sa captivité en France. A l'instant, ce corsaire sollicite, supplie, presse pour préserver son bienfaiteur du danger terrible qui le menaçait; mais tout était inutile, et on allait mettre le feu au canon où l'officier était attaché; lorsque l'Algérien se jette dans ses bras, l'embrasse étroitement, puis s'adressant au canonnier: "tire maintenant puisque je ne puis sauver celui à qui je dois toute ma reconnaissance." Le Dey, témoin de cette scène touchante, en fut si pénétré, qu'il accorda enfin la grâce qu'il avait refusée avec tant d'opiniâtreté et de barbarie.

Damon et Pythias, liés par les nœuds de la plus étroite amitié, s'étaient mutuellement juré une inviolable fidélité. L'une et l'autre furent un jour mises à la plus forte des épreuves. Pythias, condamné à mort par Denys, tiran de Syracuse, demanda par grâce qu'il lui fût permis d'aller dans son pays pour y régler ses affaires, promettant d'être de retour huit jours après; Damon, dans cette circonstance, s'offrit généreusement pour caution. Les courtisans, et Denys lui-même, attendaient avec impatience quelle serait l'issue d'une aventure aussi extraordinaire. Comme le jour marqué approchait, et que Pythias ne paraissait pas, chacun blâmait le zèle inconsidéré de Damon. Mais loin de témoigner la moindre inquiétude il répondait, avec ce visage calme et tranquille, qu'il était sûr

que son ami reviendrait; comme de fait, il arriva au jour et à l'heure marquée. Denys, surpris d'une si rare fidélité, ému et attendri, surtout, du spectacle si touchant de deux amis pressés l'un contre l'autre, accorda la vie à Pythias, et il leur demanda la faveur d'être admis en tiers dans leur intimité.

Le grand Fréderic étant un jour très affairé dans son cabinet, sonna à plusieurs reprises, et personne ne venait. Il ouvre sa porte, et trouve son page endormi dans un fauteuil. Il allait à lui pour le réveiller, lorsqu'il aperçoit un bout de papier qui sortait de sa poche. Curieux de savoir ce que c'est, il le prend et le lit: c'était une lettre que la mère écrivait au jeune homme pour le remercier de l'envoi qu'il lui faisait d'une partie de ses appointemens pour la soulager dans sa misère; elle terminait sa lettre, en lui disant que Dieu le bénirait de ses bonnes actions. Le roi, après avoir fini cette lecture, prend une bourse de ducats, et la glisse doucement avec la lettre dans la poche du page. Rentré dans son appartement, il sonne si fort, que le page se reveille et vient aussitôt. *Tu as bien dormi!* lui dit le roi. Le page en s'excusant, met par hasard la main dans sa poche, et sent avec étonnement la bourse. Il la tire, pâlit, et, en regardant le roi, il verse un torrent de larmes, sans pouvoir proférer une seule parole.—*Qu'as-tu, mon ami, pour pleurer ainsi?* "Ah! Sire, s'écrie le jeune page, en se jetant à genoux, on veut me perdre! je ne sais d'où vient cette bourse que je trouve dans ma poche. *Mon enfant,* dit Frédéric: *Dieu nous envoie souvent le bien en dormant.* Adresse cette somme à ta mère; salue-la de ma part, et assure-la en même temps que j'aurai soin d'elle et de toi."

Alexandre s'étant jeté tout en sueur dans les eaux du Cydne, avait été saisi par une fièvre violente qui devenait encore plus dangereuse par son impatience. L'armée était dans la plus grande consternation, et aucun médecin n'osait entreprendre de le guérir. Dans cette conjoncture, Philippe d'Acar-

nanie, son premier médecin et son confident, se décide a préparer un breuvage, dont l'effet lui paraît être propre pour sa guérison. On avait envoyé au roi, dans cet intervalle, une lettre par laquelle on lui donnait avis de se défier de Philippe comme d'un traître à qui Darius avait promis mille talens avec sa sœur en mariage. *Quelle situation pour un prince malade!* Alexandre cependant n'en parut point troublé; mais en recevant le breuvage, il présente la lettre à son médecin, et, tenant ses yeux attachés sur lui, il vide la coupe tout d'un trait. Le remède agit si puissament sur le malade, qu'il perdit d'abord connaissance, et qu'on eut tout lieu de soupçonner du pöison; mais une guérison prompte rendit bientôt Alexandre plein de force et de santé à son armée.

A la bataille de ......, un général ...... resté en arrière défait son habit, le pose sur un buisson, et tire dessus un coup de pistolet pour y faire la marque d'une balle, et la faire valoir comme ayant reçu le coup à l'ennemi. Un jeune soldat, qui pour la première fois, entendait le feu, se trouvait précisément caché derrière le buisson. Dans le premier mouvement de frayeur, le soldat croyant que le général avait tiré sur lui, pour le punir de sa poltronnerie, se met à prendre la fuite; le général court après lui, et il était sur le point de l'atteindre, lorsque celui-ci se tourne vivement, tire son sabre, et dit au général: Si vous me touchez je vous passe mon sabre au travers du corps. Non, mon ami, je ne cours pas après vous pour vous faire du mal, mais pour vous prier en grâce de ne pas rapporter ce que vous venez de voir. Cependant, reprit le soldat, je ne puis m'empêcher de dire à mon capitaine que vous avez tiré un coup de pistolet sur moi. —Eh non! mon ami, ce n'est pas sur vous que j'ai tiré' c'est sur mon ..... *habit*, pour essayer si mes pistolets étaient bons; vous voici une pièce de cent sous pour boire à ma santé, ainsi promettez-moi de n'en rien dire à personne. Oh, je comprends main-

tenant votre affaire, Général; je boirai avec mes camarades les cent sous que vous me donnez, *et je leur raconterai votre histoire, et la mienne.*

La citadelle de Pampelune prise à coups de boules de neige.

Dans la campagne de 1810 en Espagne, la ville de Pampelune tomba au pouvoir des Français; mais la citadelle ne l'étant pas encore, la prise de cette forteresse devenait très importante. Le général français avait obtenu du commandant espagnol l'autorisation de faire cuire le pain de sa troupe dans les fours de la citadelle, et d'y envoyer par conséquent un certain nombre d'hommes de corvée et sans armes.

Un beau matin qu'il avait tombé de la neige, le général imagine de faire mettre aux prises, et à coups de boules de neige, ses hommes de corvée avec les Espagnols de garde des portes de la citadelle. A cet effet, un soldat français a le mot pour commencer l'attaque sur la sentinelle avancée: il fait une boule de neige et la lui lance. L'Espagnol pose son fusil, et riposte par une autre boule que le Français reçoit au visage.—Fier de ce premier succès, la sentinelle appelle ses camarades à son secours; la garde sort, et bientôt s'engage une petite guerre entre les deux partis. Les Français d'abord feignent de reculer, les Espagnols les poursuivent; mais par une diversion prompte et adroite, les Français se trouvant du côté de la citadelle, se saisissent des armes de cette garde, et un régiment qui était en embuscade, paraît à l'instant; on s'empare des principaux postes, et on va annoncer au commandant espagnol, qui était tranquillement à dormir dans son lit, qu'il est prisonnier, et que la citadelle est au pouvoir des Français.

Quelques jours après la bataille de Rhinsberg, en 1760, où les Prussiens furent battus, le général français, dans la nuit du quinze au seize octobre, en-

voie à la découverte Dassas, capitaine au régiment d'Auvergne. A peine cet officier a-t-il fait quelques pas dans un bois, que des grenadiers ennemis l'entourent, se saisissent de lui à une très faible distance de son régiment, lui présentent la baïonnette, en lui disant qu'il est mort, s'il fait le moindre bruit. Dassas se recueille un moment pour mieux renforcer sa voix, et crie : *A moi, Auvergne, voilà les ennemis !* ...... Il tombe percé de coups. Ce dévouement héroïque fut admiré de toute la France ; et, sous le règne de Napoléon, une colonne a été érigée sur le lieu où Dassas succomba : les dernières paroles du héros en forment l'inscription.

Dans un combat naval, un matelot, se trouvant à fond de cale, a la cuisse coupée d'un coup de boulet. L'eau qui entrait à force dans le vaisseau par le trou qu'avait fait le boulet, allait indubitablement le faire engloutir dans les profonds abymes de la mer, lorsque le blessé, conservant toute sa présence d'esprit et son courage, a la force de se saisir du tronçon de sa cuisse, de boucher le trou et de crier au secours. On accourt au bruit, et on a le temps de préserver le navire du péril imminent qui l'avait menacé.

Dans les guerres de 1795, en Piémont, le général Gazan, alors capitaine, ayant été tout à coup enveloppé par deux colonnes de Croates, dans un poste qu'il défendait, et ayant été sommé de se rendre, refusa de le faire, et jura, avec les braves qu'il commandait, de se défendre jusqu'à la mort. Blessé grièvement d'un coup de feu à l'épaule, qui le prive d'agir, cet intrépide officier jette son sabre dans les rangs ennemis, et crie à ses soldats : "Grenadiers, sauvez mon sabre de la main de ces esclaves." Ces paroles énergiques, prononcées avec force, enflamment les grenadiers d'une nouvelle ardeur. Ils s'élancent comme la foudre sur les Croates, étonnés déjà d'une si opiniâtre résistance, ils tuent ou massacrent tout ce qui ne prend pas la

fuite. Après un combat, ou plutôt un carnage, qui avait duré plus de deux heures l'ennemi, sans cesse harcelé par des hommes indomptables, se décide à abondonner son entreprise, et se retire en confusion, après avoir éprouvé une perte considérable. Gazan, entendant bientôt les cris de victoire, mêle ses accens à ceux des vainqueurs, et reste maître de positions importantes qu'il a su préserver par son énergie et son courage.

La place de Valenciennes, assiégée en 1793, après quarante jours d'un bombardement, dont l'histoire ne fournit point d'exemple, ne présentait plus qu'un tas de ruines et de cendres ; sa garnison se trouvait réduite au cinquième de sa force (3,500 hommes ;) deux brèches, du côté de la route de Mons, etaient même déjà praticables; lorsque l'ennemi, fort de 50,000 hommes, ouvre de nouveaux retranchemens et de nouvelles batteries contre la citadelle, qui, l'unique ressource de la garnison, n'avait pas encore été endommagée,

Valenciennes, la seule place que la France possédât alors sur la frontière du nord, était aussi la seule à qui il appartînt d'arrêter pendant quelques semaines encore, la marche des armées belligérantes sur le sol de la République; car le Gouvernement n'était nullement en mesure de le faire par lui-même ; et la garnison, dans sa déplorable situation, ne pouvait guère offrir de résistance que par des efforts presque surnaturels. Mais le vieux et brave général Ferrand, que rien ne pouvait arrêter, s'empresse d'assembler son Conseil de guerre, pour y concerter et prendre des mesures promptes et vigoureuses. On y proposa d'abord de faire une sortie avec les débris de la garnison, pour tenter de détruire les ouvrages que l'ennemi venait de construire ; mais une semblable proposition fut rejetée d'emblée. Alors un capitaine, membre du Conseil, que l'écrivain de ce rapport connaît, soumet un autre plan, qui est accueilli à l'unanimité, et dont on le charge de l'exécution. En conséquence, cet officier

rejoint sa compagnie, y choisit quinze grenadiers, auxquels il ajoute trois tambours ; il se concerte avec eux, leur donne les instructions convenables à son projet ; et à une heure du matin, dans la nuit du 25 au 26 juin, il sort avec sa troupe par les remparts de la citadelle. Faisant ainsi face à l'ennemi, il divise douze de ses grenadiers à la distance de demi-bataillon, place ses tambours aux deux ailes et au centre, reste lui-même au centre avec les trois autres grenadiers, et ils marchent ainsi en avant, et dans le plus profond silence, sur les redoutes ennemies. Parvenus à la distance d'environ quinze toises de la tranchée, le capitaine fait un commandement général, qui est répété par ses grenadiers ; il commande ensuite le pas de charge, les tambours battent cette marche *terrible ;* les grenadiers aussitôt se réunissent en un peloton, et s'élancent ensemble dans la redoute principale, qui avait été indiquée, font une décharge de mousqueterie sur le poste, encore à moitié endormi ; la terreur s'empare des esprits, elle se répand bientôt sur toute la ligne, et trois à quatre mille Autrichiens ou Hanovriens abandonnent leurs retranchemens et prennent la fuite. Les Français aussitôt, munis de clous et de marteaux, enclouent toutes les pièces et mortiers qu'ils rencontrent dans diverses redoutes, et puis se retirent tranquillement. Cette manœuvre hardie, qui ne coûta la vie qu'à deux grenadiers et un tambour, préserva la citadelle de toute atteinte, la place tint encore trente-six jours, et ce délai fut plus que suffisant pour remettre l'armée française en campagne, et chasser l'ennemi de son territoire. (Extrait des Archives de la guerre, et d'un ouvrage intitulé Archives de l'Honneur.)

Le 25 juillet suivant, a onze heures du soir, ce même officier, étant de service aux palissades de Mons à Valenciennes, avec trois compagnies de grenadiers, se trouva placé au milieu de trois fougades que firent sauter les assiégeans : la majeure partie de sa troupe y périt, et il ne fut seulement qu'atterré par l'effet de la commotion ; mais il fut

bientôt assailli d'une troupe d'Hanovriens ivres contre lesquels il se débattit long-temps. Ayant eu le bonheur de se sauver de leurs mains, il se rendit à la poterne de Mons, dont il défendit l'entrée avec plusieurs soldats qui y furent massacrés. Cet officier, ne pouvant rentrer dans la place par la fermeture de la poterne, fut obligé de se coucher parmi les cadavres dont le lieu était jonché. Pris pour mort, déshabillé, meurtri de coups, il passe ainsi le reste de la nuit, et ce n'est que le lendemain au jour, que des dragons, dits de la République, l'aperçoivent, lui jettent une corde, et le hissent du fossé sur le rempart. (Extrait des mêmes Archives.)

Trait intrépide du Maréchal Ney.

La ville de Manheim, place forte et du premier ordre, que le Rhin séparait de l'armée française, était défendue par une nombreuse garnison. Dans cette partie, Manheim, par sa position, était en quelque sorte la clef de l'Allemagne. Il était extrêmement important pour les Français de se rendre maîtres de cette place parce qu'elle assurait leur établissement de l'autre côté du fleuve. Mais cette entreprise était presque impraticable par les moyens ordinaires.

Le passage du Rhin par des forces suffisantes, n'aurait pu s'effectuer sans des préparatifs qui auraient donné l'éveil aux Autrichiens, et ils étaient en mesure de repousser toute attaque de vive force. Le général Ney, commandant en chef une division française, proposa un projet, et se chargea de l'exécuter. Il savait qu'une partie de la garnison était cantonnée dans les villages situés entre la ville et le fleuve, attendant, pour rentrer dans la place, que le passage du Rhin eût été forcé. Dans cet état de choses, un coup de main pouvait être tenté, mais il présentait les plus grands dangers : il fallait passer le Rhin, avec très peu de troupes pour que le mouvement ne fût point connu, traverser tous les cantonnemens ennemis, arriver sous les

murs de la ville, et s'emparer de la place avant que les troupes cantonnées eussent pu se réunir ; il fallait surtout avoir des guides sûrs pour éviter les postes ennemis, et une connaissance exacte de la ville, afin d'agir avec assurance et avec précision. Le général ne crut pas devoir s'en raporter aux dires de ses espions, il voulut s'assurer par lui-même du passage et des localités ; à cet effet, il se déguise en Prussien, passe le Rhin pendant la nuit, s'introduit dans la ville le lendemain, et à l'aide de la langue allemande qui était la sienne, il se promène, observe les postes, s'informe de tout, et retourne à son corps d'armée sans avoir excité, le moindre soupçon. Aussitôt il fait choix de 150 soldats bien déterminés, se met à leur tête, et, avec ce faible détachement, effectue sans obstacle le passage du Rhin à huit heures du soir. A onze heures il parvient sous les murs de Manheim sans avoir été aperçu, attaque et enlève à la baïonnette tous les ouvrages avancés. Par un de ces hasards de fortune qu'il n'avait pu prévoir, parce qu'il fut le résultat d'une faute du général ennemi, la garnison fait une sortie ; il se précipite sur elle, la repousse, entre pêle-mêle avec elle dans la place, et favorisé par les ténèbres qui dérobaient à l'ennemi le petit nombre de sa troupe, aidé surtout par l'épouvante que l'impétuosité de son attaque avait répandue, il parvient à se rendre maître de la ville ; et son corps d'armée passe le Rhin, s'empare des positions de la rive opposée, fait prisonniers huit mille hommes, et ensuite se met sur l'offensive.

Après avoir gagné la bataille d'Arcole, qui avait duré trois jours, Bonaparte, toujours infatigable, parcourait son camp, sous un vêtement fort simple, qui ne décelait point en lui le général en chef, à l'effet d'examiner par lui-même si les fatigues de trois journées aussi pénibles de cette bataille, n'avaient rien fait perdre à ses soldats de leur discipline et de leur surveillance habituelles. Le général trouve une sentinelle endormie, lui enlève dou-

cement son fusil sans l'éveiller, et fait faction à sa place. Quelques momens après le soldat se réveille; se voyant ainsi désarmé, et reconnaissant son général, il s'écrie : *Je suis perdu !* " Rassure-toi, lui dit Bonaparte avec douceur, après tant de fatigues, il peut être permis à un brave tel que toi de succomber au sommeil ; mais une autre fois choisis mieux ton temps."

QUELQUES DÉCOUVERTES OU INVENTIONS.

Invention de la propriété de L'Aiman.

On doit cette grande découverte à Fluvio Gioïa, bourgeois d'Amalfi, ville du royaume de Naples. C'est lui qui observa le premier, en 1302, cette admirable propriété de l'aiman, par laquelle il communique à une verge de fer ou aiguille la vertu de se diriger constamment vers le pôle nord. Peu d'années après on l'appliqua à l'usage de la navigation ; et l'on construisit cet instrument précieux, nommé *compas de mer* ou *boussole.*

La Poudre à Canon et les Bombes.

Vers la fin du treizième siècle, la *poudre* à canon fut inventée par le cordelier Bertold Schwartz ; peu de temps après les *bombes* le furent par un évêque.

La Gravure.

La *gravure* en taille douce a été inventée en 1440, par Israël de Mechem, ou suivant d'autres de Mayence ; et la gravure à l'eau forte, en 1515, par Albert Durer, de Nuremberg.

L'Imprimerie.

L'imprimerie fut imaginée par Guttemberg, gentilhomme de Mayence, vers le milieu du quinzième siècel.

SCIENCES ET BEAUX ARTS.

La Baïonnette.

La *baïonnette*, arme qui a été d'un si grand avantage aux Français dans les guerres de leur révolution, s'appelle ainsi, parce que c'est à Bayonne, place frontière de France et d'Espagne, où elle a été imaginée.

Le Bateau à vapeur (Steam-boat.)

C'est aux Américains des Etats-Unis que l'on doit le grand perfectionnement des *bateaux à vapeur* (Steam-boat:) de même que ce n'est qu'en Amérique, où on en fait un si grand et si digne usage; et il n'y à rien de plus majestueux que de voir arriver un steam-boat sur la Delaware à Philadelphie.



SCIENCES ET BEAUX ARTS.

L'Agriculture.

On pourrait absolument se passer de certaines connaissances, qu'on ne recherche que pour l'ornement de l'esprit; mais l'agriculture en est une indispensable puisqu'elle enseigne à faire produire à la terre les fruits et les legumes, en un mot, tout ce qui est nécessaire à la vie de l'homme. C'est aussi par les soins de l'agriculture que nous avons des arbres assez forts pour construire des maisons, des vaisseaux, &c.

L'Algèbre.

On trouve dans l'algèbre une méthode de calculer plus prompte et plus étendue encore que dans l'arithmétique; mais l'algèbre est une science qui paraît si difficile, qu'on dit communément de quelchose qu'on a de la peine à comprendre; *c'est de l'algèbre.*

L'Anatomie.

Le corps humain est composé de tant de parties,

qu'il faut une longue étude pour les connaître, et une grande expérience pour savoir qu'elles sont leurs fonctions.

L'anatomie, qui donne cette connaissance, a plusieurs divisions, dont la principale est l'ostéologie, qui enseigne à l'Anatomiste à distinguer les différentes propriétés des os, des veines, des nerfs, &c.

L'Arithmétique.

On peut dire que l'arithmétique ou l'art de chiffrer, est une des sciences les plus utiles. C'est en suivant ses principes, qu'on compte avec certitude, et qu'on suppute d'un trait de plume les nombres les plus divisés. Les caractères qu'on emploie pour compter, sont de deux espèces, le chiffre Arabe, dont on se sert communément, et le chiffre Romain ou chiffre de finance: tel est celui qui marque l'heure sur nos cadrans.

L'Architecture.

Si l'on veut bâtir solidement une maison, la rendre commode et l'orner avec goût, il faut se familiariser avec les règles de l'architecture. Les Architectes, avant que de commencer un bâtiment, en tracent sur le papier les plans et les élévations.

On appelle architecture civile, l'art de construire les maisons, comme on appelle architecture militaire, l'art de fortifier les places. Les ouvriers employés aux bâtimens, travaillent sous les ordres de l'Architecte,

Les Arts et Métiers.

On nomme arts et métiers ce qui fait l'occupation des artisans et des ouvriers. Il y a peu de ces métiers qui ne tiennent aux mathématiques, ou à quelqu'autre science. Les manufactures sont des maisons où l'on rassemble plusieurs ouvriers pour la même entreprise. Telles sont les manufactures de glaces, de fer-blanc, de verres, de draps, de tapisseries, &c.

L'Artillerie.

On ne saurait s'emparer d'une place forte, sans le secours du canon, des bombes, des grenades et des autres machines de guerre, qui sont en usage pour détruire les remparts, et brûler les villes qui font résistance.

On comprend dans l'artillerie l'art de construire ces machines, et la perfection des différentes manœuvres qu'on emploie pour s'en servir avec succès.

L'Astronomie.

Les astres ont une grandeur déterminée, dont les Astronomes, rendent un compte exact; et ils connaissent si bien la distance et le cours de chacun d'eux, qu'ils annoncent une éclipse qui ne doit paraître que dans cent ans, dans mille ans.

Les progrès que l'on fait dans l'étude de la sphère, servent beaucoup à l'intelligence de l'astronomie.

L'Astrologie.

Plus on a d'admiration pour la certitude de l'astrologie, plus on a de mépris pour la fausseté de l'astrologie judiciaire. Les astrologues prétendent lire dans les astres le bonheur ou le malheur de ceux qui ont la faiblesse de les consulter; mais toutes les sciences qui ont la divination pour objet, telles que la chiromancie, la nécromancie, la cabale et quelques autres encore, sont des sciences que les gens sensés ne connaissent que pour en faire sentir le ridicule.

Les Belles-Lettres.

Connaitre les auteurs qui ont écrit en prose ou en vers, dans quelque langue que ce soit, c'est savoir les belles-lettres. On donne le titre d'hommes lettrés à ceux qui ont lu avec réflexion, et qui ont retenu ce qu'il y a de meilleur dans les livres. Rien ne fait tant d'honneur que d'être en état de citer à propos quelques beaux vers ou quelques phrases

remarquables d'un auteur ; et c'est ce qu'on appelle avoir de l'érudition.

La Botanique.

Une partie des plus essentielles de l'agriculture, et la plus utile à la médecine, c'est sans contredit la botanique.

Nous connaissons environ six mille plantes. Un botaniste doit en distinguer les noms et les espèces, et doit surtout savoir quel est l'usage de chacune de ces plantes.

La botanique s'appelle aussi la connaissance des Simples.

La Chimie

Les trois règnes de l'histoire naturelle font l'occupation de la Chimie. Elle distille les plantes pour en séparer le pur et l'impur ; elle travaille les métaux pour les rendre plus parfaits. Différentes parties des animaux sont aussi mises en œuvre par les chimistes. Les opérations qui ne tendent qu'à la composition des médicamens, appartiennent à la pharmacie, qu'on appelle aussi apothicairerie et pharmacopée.

La Chirurgie.

Un Chirurgien doit avoir une connaissance parfaite de l'anatomie, pour remédier aux accidens qui peuvent arriver à chaque partie du corps ; il panse les plaies ; il redresse et rétablit les membres blessés ou rompus. Toutes les opérations, enfin, qu'on est obligé de faire sur le corps humain, sont enseignées par la chirurgie.

Le Commerce.

Sans le commerce nous manquerions d'un grand nombre d'objets qui viennent des pays étrangers ; les étrangers manqueraient aussi de tout ce qu'ils tirent de chez nous.

Acheter des étoffes, des meubles, des denrées dans tous les pays et dans toutes les villes du monde; envoyer dans ces mêmes contrées, des marchandises

pour y gagner, c'est faire le commerce ; c'est être dans le négoce. Les banquiers commercent aussi en argent, par le moyen des lettres-de-change.

La Critique.

Il semble qu'il soit aisé de critiquer les actions, ou les ouvrages qui méritent de l'être, et rien ne demande plus d'art et de ménagement pour le faire, de façon que ceux-mêmes qui sont critiqués, ne puissent s'en plaindre.

La critique est de tous les talens le plus dangereux ; et l'on ne peut en éviter les inconvéniens, qu'en l'accompagnant de toute la politesse et le menagement possibles.

La Chronique.

Les évènemens, dont parle l'histoire, sont arrivés dans des temps différens, qu'il est important de retenir, pour ne pas les confondre. L'exactitude dans les citations qu'on fait de ces temps se nomme chronologie.

Un Chronologiste sait dans quel temps la ville de Rome a été bâtie ; en quelle année Jésus-Christ est mort ; quel jour Washington remporta la fameuse bataille de York-town, et généralement les dates précises de chaque trait d'histoire.

La Danse,

Tout le monde connaît la danse : on sait que c'est l'art de former, au son des instrumens, différens pas qui doivent toujours conserver les grâces de la belle nature, la danse est ensuite l'objet d'une récréation fort innocente et très agréable pour la jeunesse.

Mais bien des gens ignorent que la chorégraphie apprend à tracer et à distinguer sur le papier, les différentes figures de toutes sortes de danses et de ballets les plus composés.

Le Dessin.

Nous connaissons peu d'arts qui puissent se pas

ser du dessin. Tracer au crayon la vue d'une campagne, une figure, la façade d'une maison, d'un jardin, les fleurs d'une étoffe, est ce qu'on appelle dessiner.

Il y a des dessinateurs qui ne travaillent que pour l'architecture ; les uns pour le paysage et les autres pour l'ornement.

La Déclamation.

Les discours composés selon les règles de la rhétorique se prononcent avec une exactitude et un ton mesuré, qu'on nomme déclamation. Un orateur (c'est le nom de ceux qui font ces discours) doit avoir autant d'attention à prononcer qu'à composer. La déclamation du poëme dramatique, est ce qu'on appelle jouer la comédie. Réciter des vers comme ils doivent être récités c'est aussi déclamer : les bons déclamateurs sont rares.

Les Différens Exercices.

De tous les exercices celui de tirer des armes est sans contredit le plus utile et le plus agréable à un jeune homme. Sous le rapport physique, ce noble exercice sert à développer et à affermir la tenue du corps, à se tenir droit et sans affectation, à donner du maintien et de l'assurance dans la marche, à corriger les défauts de constitution, à donner des mouvemens libres et aisés, à rendre souple, agile et leste ; sous le rapport moral, il lui ouvre l'esprit, lui procure ces manières affables, aimables et en même temps imposantes, lui donne cette noble fierté, lui inspire ces égards et les bienséances nécessaires dans la société; fortifie son courage, le met à même de se défendre en cas d'insulte, et surtout de soutenir avec succès et avec gloire les intérêts de sa patrie. Neanmoins, il existe beaucoup d'autres exercices qui ont aussi leur utilité et leur amusement ; tels que le jeu de paume, la chasse aux bêtes fauves, aux oiseaux de proie, au chien couchant, la pêche, &c.

SCIENCES ET BEAUX ARTS.

L'Ecriture.

L'écriture trace par un certain nombre de caractères décidés tout ce que l'esprit peut penser ; et comme dit un poëte, l'écriture est l'art de *peindre la parole et de parler aux yeux.*

La forme différente qu'on donne aux lettres qui composent l'écriture, lui donne aussi différens noms. Nous avons l'écriture gothique, la bâtarde ou italienne, la ronde, la française, la coulée ou financière et la romaine.

La Fable.

La Fable était la religion des païens ; ils adoraient plusieurs dieux. La connaissance de ces faux dieux et de tout ce qui a quelque rapport à eux, se nomme aussi mythologie ; il faut prendre garde de confondre la fable de l'antiquité païenne avec les fables, comme celles d'Esope, de Lafontaine, &c. On appelle Fabulistes ceux qui font des fables, et Mythologistes ceux qui savent la mythologie.

La Finance.

Tous ceux qui font leur principale occupation de recevoir et de donner de l'argent sont appelés financiers. Les receveurs lèvent les sommes qui sont dues au gouvernement, dans chaque province, et les trésoriers payent par son ordre les différens officiers qui le servent : ce qu'il faut savoir pour réussir dans la distribution et le maniement de cet argent, est ce qu'on appelle Finance.

Les Fortifications.

Pour bien attaquer ou défendre une place, il faut en connaître le fort et le faible. L'étude des Fortifications, qu'on appelle l'architecture militaire, donne cette connaissance, en enseignant à élever des remparts, des demi-lunes et d'autres ouvrages qui empêchent l'ennemi d'aborder. Les ingénieurs sont ceux qui font une étude plus particulière des Fortifications et des Travaux nécessaires pour se rendre maitre d'une ville fortifiée.

La Géographie.

La connaissance générale des parties qui composent le Monde, s'appelle Géographie. Pour donner cette connaissance, sans être obligé de parcourir des pays immenses, les Géographes tracent sur des cartes la situation et la forme de ces pays. On distingue facilement sur les cartes, les Mers, les Montagnes, les Rivières, les Villes et tout ce qui forme le Monde Terrestre.

La Guerre.

Dès qu'un souverain a, ou croit avoir, des motifs de se plaindre d'un autre souverain, il lui déclare la guerre. Il envoie alors contre lui des armées, pour vaincre les siennes, envahir ses provinces, et le forcer à des conditiens dures, qui sont toujours supportées par la classe la plus indigente de la nation. Dans tous les âges et sur tous les points de la terre, les peuples ont constamment été en guerre les uns contre les autres; et c'est une vérité de dire que l'homme n'a point d'ennemi ni plus acharné, ni plus cruel que l'homme lui-même.

La Grammaire.

L'assemblage des règles etablies pour parler correctement une langue, s'appelle Grammaire. On dit qu'un homme est bon grammairien quand il parle bien sa langue. C'est dans la grammaire qu'on apprend l'orthographe qui est la principale partie de l'écriture. L'orthographe consiste à employer les lettres nécessaires pour former chaque mot, et à n'en point mettre d'inutiles.

L'Histoire.

Sans les recherches des Historiens, nous ignorerions ce qui est arrivé depuis la création du Monde, dans les divers pays qui le composent. L'histoire universelle nous rappelle non-seulement ce qui c'est passé chez chaque peuple, mais elle nous apprend encore les mœurs, les liaisons et les guerres que ces peuples ont eues. Les histoires particulières sont celles qui ne parlent que d'un pays ou d'un

événement ; comme, la guerre de Troye, l'histoire de France, les révolutions d'Irlande, &c.

L'Histoire Naturelle.

Tout ce que produit la Nature se divise en trois parties : le règne des animaux, celui des minéraux et celui des végétaux.

Les hommes, les poissons, les oiseaux, les insectes et généralement tous les êtres animés sont du règne animal ; toutes les plantes, indistinctement, sont du règne végétal ; et tout ce qu'on trouve dans la terre, comme les pierres, les diamans, l'or, l'argent et les autres métaux, compose le règne minéral.

La Jurisprudence.

La Jurisprudence renferme tout ce qui sert à rendre la justice selon les lois. L'etude de cette science est ce qu'on appelle l'étude du droit. Les juges sont chargés de faire l'application de la loi pour punir les coupables, ou pour constater et proclamer l'innocence.

Les Langues.

Les Langues ont des signes qu'on nomme lettres. Les lettres, arrangées en diverses manières, composent les syllabes, et les syllabes des mots qui expriment les objets. Ces mots liés ensemble d'une manière conforme au génie de la langue que l'on parle, forment les phrases, et servent au plus grand développement de la pensée. Chaque nation a sa langue particulière, de façon qu'un Turc, par exemple, n'entend point ce qu'on dit quand on parle français, italien, espagnol ou anglais, à moins qu'il ne les ait étudiées. La science des langues s'acquiert en parlant avec ceux qui les savent, ou par le secours de l'étude des règles et d'un bon maître.

Les langues anciennes, rangées par ordre, sont : L'hébreu, le siriac, le chaldéen, le chinois, l'égyptiaque, le grec, le latin, le teuton, le celte et l'esclavon.

On compte treize langues que l'on parle main-

tenant en Europe ; les sept premières, parlées par de grandes nations, sont : Le français, que l'on parle dans toutes les Cours de l'Europe, l'italien, l'anglais, l'allemand, l'espagnol, le portugais et le russe ; les six autres, seulement en usage dans des contrées peu étendues, sont : l'irlandais, le finlandais, le bas-breton, le basque, l'albanais et le grec vulgaire.

Fn Asie, on parle la turque, l'arabe la persane, la chinoise, la tartare, l'arménienne, la japonaise, et la moluque.

En Afrique, l'africaine proprement dite, la nègre, l'éthiopienne.

En Amérique, l'anglaise, l'espagnole, la française, la portugaise, la mexicaine, la péruvienne, l'algonkine, l'iroquoise, &c.

Nous ne comprenons point ici la langue grecque et la latine que l'on appelle mortes, parce qu'elles ont cessé d'être vulgaires, mais elles sont d'un très grand usage dans l'éducation de la jeunesse, en raison de leur richesse, de leur beauté et surtout de leurs nombreux et sublimes auteurs.

La Logique.

Il ne faut pas croire qu'on puisse toujours raisonner juste. L'étude de la Logique, science connue pour la première partie de la Philosophie, empêche de s'égarer dans de fausses idées. et conduit naturellement l'homme par principes à la justesse d'une décision solide. Les mots *Dialectique* et *Logique* sont en quelque sorte synonimes.

Le Manège.

Il est très important pour un jeune homme de savoir bien monter à cheval, surtout pour celui que son inclination destine au métier des armes. Mais ce talent ne suffit pas, il faut encore connaître parfaitement un cheval pour pouvoir l'instruire, le dompter et le conduire avec avantage. Comme cet animal intéressant demande beaucoup de soins, il ne vous rendra de bons services, qu'autant qu'il aura été bien et régulièrement pansé. En général

les mauvais traitemens font les mauvais chevaux ; et un jeune cheval surtout doit être commencé et conduit en manège avec beaucoup de douceur et de persévérance. Un cheval, bien dressé, n'a plus besoin que du filet, et quelquefois même que du genou de son cavalier, pour être dirigé partout et comme on veut.

La Marine.

On fait la guerre sur mer presque aussi souvent que sur terre, elle y est même en quelque sorte plus meurtrière. Plusieurs vaisseaux, qu'on appelle une flotte, quand ils marchent ensemble, sont chargés de marins, de soldats et d'artillerie, pour en combattre une ennemie. Tout ce qui concerne la construction et la manière de conduire ces vaisseaux, s'appelle la *Marine* ou la *Navigation.* Il y a des vaisseaux qui ne servent qu'à transporter des marchandises ; ce sont des vaisseaux marchands, les autres sont des vaisseaux de guerre.

Les Mécaniques.

L'étude des Mécaniques nous fournit bien des secours dont on aurait de la peine à se passer. Le mouvement des poulies, la force des leviers, la justesse des horloges, la construction des voitures, et de toutes les machines qu'on emploie dans les arts, sont dues aux différentes découvertes des mécaniciens. On joint ordinairement aux mécaniques le traité de la statique, par lequel on connaît l'usage des poids et contre-poids.

Les Médailles.

Les Médailles sont des espèces de monnaies antiques ou modernes qui représentent d'un côté la tête d'un homme illustre, et de l'autre quelque action d'éclat qui s'est passée pendant sa vie. La date de chaque action est sur les médailles ; ainsi, en rappelant les principaux traits de l'histoire, elles servent essentiellement à l'édifice de la Chronologie.

On appelle Antiquaires ceux qui s'attachent à la connaissance des médailles. Ils y joignent ordinairement la connaissance des Statues Antiques et des Pierres gravées.

La Médecine.

La Médecine est l'art de guérir les maladies et de conserver la santé. Cette partie diffère de la chirurgie et de la pharmacie, en ce que le médecin ne fait que reconnaître l'état d'un malade, et ordonner les remèdes convenables, ce que le chirurgien ou le pharmacien exécute, chacun dans ce qui le concerne.

La Metaphysique.

La dernière partie de la Philosophie est la Métaphysique, objet le plus difficile à apprendre et à bien approfondir. Un Métaphysicien ne raisonne jamais que sur des sujets purement spirituels ; il travaille sans cesse à prouver des choses que l'on ne peut juger que par les sens, et dont il est quelquefois permis de douter. Ainsi, quand on dit qu'un raisonnement est simplement métaphysique, c'est comme si l'on disait qu'on raisonne sans être appuyé sur un fondement solide.

Le Monde.

Aucun livre n'enseigne l'usage du Monde ; c'est cependant la chose qui demande le plus de pratique, et qui est la plus essentielle à bien connaître. Railler avec discrétion, entendre raillerie, ne pas faire parade de ce que l'on sait ; être poli, sans affecter de l'être, et feindre de ne pas s'apercevoir du défaut de politesse qu'on pourrait remarquer dans les autres, voilà les principales règles qui doivent servir de conduite pour réussir dans le monde.

La Morale.

Le vrai Philosophe est celui qui sait se rendre maître de lui-même. Aussi la Morale, ou l'art de

conduire ses actions, passe-t-elle pour la partie la plus utile de la Philosophie ; c'est elle qui sait mettre un frein aux passions, et qui fait cultiver la vertu : la morale enfin est la science des mœurs.

La Musique.

La Musique enseigne les règles de l'Harmonie, et c'est ce qu'on appelle Composition. Elle enseigne aussi à rendre méthodiquement, par le son de la voix ou par le secours des instrumens, les différens tons qui forment l'harmonie ; ainsi on la divise en Musique Vocale et en Musique Instrumentale. La précision dans la mesure est également nécessaire aux deux genres de musique.

La Peinture.

Quand on met des couleurs sur les figures qu'on a tracées, ce qu'on appelle Dessin, se nomme alors Peinture. On en distingue de différens genres ; la Peinture à l'Huile, qu'on emploie pour les Tableaux ; la Détrempe et la Fresque dont on se sert sur les plafonds et sur les murs ; la Miniature et l'Email pour les petits portraits ; et enfin le Pastel qui n'est autre chose que des coups de crayons de toutes sortes de couleurs.

La Physique.

Rien n'embarrasse un Physicien : il sait tout ce qui se passe dans les quatre Elémens ; il sait ce qui forme le Tonnerre, ce qui cause la Pluie ; comment la Terre produit des Fruits ; pourquoi le Feu s'augmente à l'air, pourquoi il s'éteint quand il en manque. Il rend compte des effets de la Lumière, de la cause des Couleurs ; en un mot, toute la Nature est approfondie dans la physique qui est la troisième partie de la Philosophie.

Le Poëme Epique.

Le récit que l'on fait en vers des aventures d'un héros ou des événemens d'une guerre, est ce qu'on

appelle Poëme Epique. La différence du Poëme Epique au Dramatique, c'est que, dans le Dramatique les héros parlent; et que dans l'Epique, le poëte raconte ce qu'ils ont fait ou dit. Les Aventures de Télémaque, par exemple, seraient un Poëme Epique, si elles étaient en vers.

Le Poëme Dramatique.

Le plus petit ouvrage de poésie, par exemple, une Chanson, une Fable, sont des Poëmes: il y en a de plusieurs sortes; on en compte environ quinze différens. Le Poëme Dramatiqne est un des principaux. On nomme poëme dramatique une Tragédie ou une Comédie. Les vers composés pour être mis en musique tels que ceux des Opéra, sont appelés Vers Lyriques.

La Poésie.

La Poésie est l'art de faire des Vers, et l'on appelle Poëtes ceux qui y réussissent. Les vers sont des mots arrangés dont on compte chaque syllabe. Il y a des vers de différentes longueurs, mais ils finissent toujours par un mot qui rime avec le dernier mot d'un autre vers; Voici un exemple de quatre vers:

Je dis du bien de toi,
Tu dis du mal de moi;
Damon, quel malheur est le nôtre?
On ne nous croit ni l'un ni l'autre.

La Politique.

La première science d'un Prince, doit être la Politique. Elle lui enseigne avec quelle dignité il faut se ménager l'amitié et le secours des princes ses voisins, et avec quelle circonspection il doit gouverner ses sujets. Des particuliers font aussi une étude de cette science pour pouvoir juger avec connaissance de ce qui se passe dans toutes les Cours, et mériter par là le titre d'habile dans les intérêts des princes.

La Prose.

On écrit en Prose ou en Vers. La prose est la manière simple de parler dans la conversation, dans une lettre, dans la plupart des livres : ce que je dis actuellement est de la prose. La tournure que chacun emploie en particulier pour s'exprimer, s'appelle Style. Le meilleur style est celui dont les phrases sont les plus naturelles. Une phrase est une certaine quantité de mots liés convenablement ensemble, et qu'on met toujours entre deux points.

Des Religions.

On compte quatre Religions principales, qui sont :

La religion *chrétienne* ou le *christianisme ;* la *juive* ou le *judaïsme ;* la *mahométane* ou le *mahométisme,* appelé aussi *islamisme,* et la *païenne* ou le *paganisme.*

Le *christianisme,* établi par Jésus-Christ, se divise en *catholique, protestante* et *schismatique.*

La *catholique* domine généralement en France, en Espagne, en Portugal, en Autriche, en Pologne, en Italie, et dans l'Amérique espagnole et portugaise.

La *protestante,* qui se divise en *luthérienne* et en *calviniste,* dont la première domine en Danemark, en Norwége, en Suède, et dans quelques parties de l'Allemagne, de la Pologne et de la Hongrie.

La *calviniste* domine en Angleterre, en Hollande ; dans quelques parties de l'Allemagne, de la Hongrie, de la Suisse, et notamment à Genève.

La *schismatique* se divise en plusieurs sectes répandues en Russie, en Turquie, en Perse, en Syrie, en Egypte, &c.

Le *judaïsme* donné par Dieu à Moïse sur le mont Sinaï, n'est professé par aucun souverain, mais il y a des juifs répandus par toute la terre.

Le *mahométisme* établi vers l'an 600, par Mahomet, domine en Turquie, en Egypte, dans la Barbarie, la Nubie, dans une partie de la Nigritie, de la grande Tartarie, la Perse, ainsi que dans une partie des Indes, des îles de l'Asie et de l'Océanie.

Le *paganisme* est la religion qui rend un culte à des idoles. Elle subsiste encore dans le nord de l'Asie, dans la Chine, le Japon, une partie des Indes, et, par les naturels du pays, dans une grande partie de l'Afrique et de l'Amérique.

Aux Etats-Unis d'Amérique, toutes les religions sont tolérées; chacun a le droit de se bâtir des temples comme il le veut, et où bon lui semble, et de rendre à Dieu le culte qu'il lui plaît.

La Rhétorique.

La Rhétorique est l'art de parler sur quelque sujet que ce soit avec éloquence et avec force. La rhétorique est à l'éloquence, ce que la théorie est à la pratique, ou comme la poétique est à la poésie. Le rhéteur prescrit des règles d'éloquence, l'orateur ou l'homme éloquent fait usage de ces règles pour bien parler; aussi la rhétorique est-elle appelée *l'art de parler,* et ses règles, *règles de l'éloquence.*

La Sphère

Il faut toujours joindre à la science de la Géographie celle de la Sphère: elle enseigne à connaître le Monde Terrestre. On appelle Monde Céleste, le CIEL, où l'on distingue le Soleil, la Lune et les Etoiles. C'est la sphère qui représente le cours des Astres; et pour faciliter l'étude de ces sciences, on dessine le Ciel et la Terre sur deux boules qu'on nomme Globe Terrestre et Globe Céleste.

La Sculpture.

Pour donner au bois, au marbre et aux métaux des formes différentes, il faut, d'après les règles du dessin, savoir mettre en pratique la manœuvre et les finesses de la Sculpture. Une belle Statue, un Vase bien coupé, un Bas-Relief sculpté avec art, font autant d'honneur au sculpteur, qu'un tableau parfait peut en faire à l'habile peintre.

SCIENCES ET BEAUX ARTS.

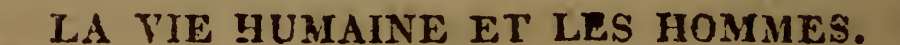
La Théorie et la Pratique.

Il y a deux façons de s'instruire ; la première est établie sur la Théorie ; on appelle ainsi l'assemblage des règles et des principes d'un art ou d'une science ; la seconde façon de savoir est totalement différente de la Théorie : c'est la Pratique. Un jardinier taille un arbre avec succès par l'habitude qu'il a de tailler, et selon les avantages qu'il a reconnus d'une année à l'autre ; mais ce jardinier ne pénètre point les raisons qui l'ont fait réussir. L'habitude de travailler ainsi sans remonter aux principes, s'appelle la Pratique. Pour être parfait dans quelque genre de science que ce soit, il faut réunir la science théorique et la science pratique.

Traduction.

Il ya trois sortes de traductions bien distinctes : la première, qui est purement littérale, c'est-à-dire, le mot pour mot d'une langue dans une autre, est nécessaire à ceux qui commencent l'étude d'une langue; la seconde, qui est une traduction simple, c'est-à-dire, celle où les idées et les phrases sont établies dans le même ordre que dans la langue traduite, et où, par conséquent, l'on reconnaît le mécanisme et le génie de cette même langue, est encore nécessaire à un élève qui a déjà fait quelques progrès ; et la troisième est une traduction correcte et parfaite : *correcte*, en ce quelle doit absolument être dans le mécanisme et le génie de la langue dans laquelle on a traduit, sans qu'on puisse y apercevoir le moindre signe ni le moindre caractère de celle traduite ; *parfaite*, en ce que les pensées de l'auteur doivent être entièrement les mêmes. L'art de bien traduire est donc selon nous tout ce qu'il y a de plus difficile au monde ; aussi croyons-nous qu'un écrivain, de quelque mérite qu'il puisse être, ne pourra jamais se flatter d'entrer en rivalité avec un bon traducteur. Ce fait est constant, nous en avons tous les jours la preuve devant les yeux : on ne peut disconvenir que Voltaire ne soit un grand écrivain ; eh bien il

n'a traduit que quelques légers morceaux anglais, et ils ont été justement critiqués ; la traduction du Don Quichotte par Florian, est tout ce que l'on voudra, mais il n'a aucunement suivi son modèle, et d'un chevalier errant, bourru, et visionnaire, il en a fait une coquette, dont Sancho est la soubrette ; l'abbé Delille, dans sa traduction des Géorgiques de Virgile, pourra passer pour un grand poëte, mais jamais pour un traducteur fidelle ; enfin personne encore n'a osé traduire un Shakespeare et un Boileau.



LA VIE HUMAINE ET LES HOMMES.

Qu'est-ce que la Vie humaine ? qu'une mer furieuse et agitée, où nous sommes sans cesse à la merci des flots, et où chaque instant change notre situation, et nous donne de nouvelles alarmes. Que sont les Hommes eux mêmes ? que les tristes jouets de leurs passions insensées et de la vicissitude éternelle des événemens. Liés par la corruption de leur cœur à toutes les choses présentes, ils sont avec elles dans un mouvement perpétuel : semblables à ces figures que la roue rapide entraîne, ils n'ont jamais de consistance assurée ; chaque moment est pour eux une situation nouvelle ; ils flottent au gré de l'inconstance des choses humaines ; voulant sans cesse se fixer dans les créatures, et sans cesse obligés de s'en déprendre ; croyant toujours avoir trouvé le lieu de leur repos, et sans cesse forcés de recommencer leur course ; lassés de leurs agitations, et cependant toujours emportés par le tourbillon, ils n'ont rien qui les fixe, qui les console, qui les paie de leurs peines, qui leur adoucisse le chagrin des événemens ; ni le monde qui le cause, ni leur conscience qui le rend plus amer, ni l'ordre de Dieu contre lequel ils se révoltent. Ils boivent jusqu'à

la lie toute l'amertume de leur calice ; ils ont beau le verser d'un vase dans un autre, se consoler d'une passion par une passion nouvelle, d'une perte par un nouvel attachement, d'une disgrace par de nouvelles espérances, l'amertume les suit partout ; ils changent de situation, mais ils ne changent pas de supplice. *Massillon.*

DESCRIPTION DE QUELQUES ANIMAUX.

L'Eléphant.

Tous les historiens s'accordent à dire, que l'Eléphant est, après l'homme, le plus intelligent de tous les animaux ; cependant, à n'en juger que par l'extérieur, on ne se formerait pas une très haute idée de ses facultés. Son énorme corps, couvert d'une peau pleine de callosités et sans poil, ses grosses jambes qui semblent à peine faites pour la marche, ses petits yeux, ses grandes oreilles pendantes et sa longue trompe, tout contribue à lui donner un air tout-à-fait stupide ; mais quand on fait attention à ses rares qualités on est bientôt détrompé, et, lorsqu'on vient à considérer les différens désavantages qui proviennent de sa conformation grossière, on est bien plus dans l'étonnement et l'admiration.

Quoiqu'à la fois le plus grand et le plus fort des quadrupèdes, l'éléphant, dans l'état de nature, n'est ni féroce ni méchant. Pacifique, doux, brave, il ne fait usage de sa force que pour sa propre défense, ou pour celle de la communauté dont il est membre. Il est social et a de l'amitié pour ceux de son espèce ; le vétéran de la troupe paraît toujours en tête comme le chef, et le plus ancien d'âge, qui vient après, forme l'arrière garde. Quand ils marchent, on dirait que la forêt va s'enfoncer sous leurs pas ; ils rompent des branches d'arbres, dont ils se nourrissent, et s'ils viennent à entrer dans un champ cultivé, on n'y aperçoit bientôt plus aucune trace

de labourage. De telles invasions sont d'autant plus terribles qu'on ne sauroit les empêcher; car une armée auroit peine à se défendre des attaques de leur nombre réuni. Il se trouve cependant quelquefois dans la bande un ou deux traîneurs qui sont assaillis par les chasseurs; mais alors même, on est encore obligé d'employer contre eux la ruse aussi bien que la force des armes; car si le chasseur vient à manquer son coup, et qu'il ne trouve pas dans le moment une retraite sûre, l'animal furieux qui découvre aussitôt son agresseur, fond sur lui, le frappe de ses défenses, le prend avec sa trompe, le jette en l'air, et, l'attendant à la chute, il le foule aux pieds et l'écrase.

Les éléphans habitent les pays brûlans de l'Asie et de l'Afrique, et se plaisent plus particulièrement sur le bord des rivières et dans des lieux humides, environnés de bois fort épais. Ils troublent toujours l'eau avant de boire, et souvent ils en remplissent leurs trompes, d'où ils la font jaillir comme d'une source pour s'amuser, ou pour se venger.

Un jour, dans la ville de Delhi, un éléphant passant dans la rue, mit sa trompe dans une boutique de tailleur; un des ouvriers, pour se divertir et faire rire ses camarades, la lui piqua avec son aiguille. L'animal dissimula son ressentiment; mais, allant droit à une mare bourbeuse, il remplit sa trompe, revint sur ses pas, et inonda les tailleurs de la tête aux pieds.

L'éléphant, une fois accoutumé avec l'homme, est le plus doux et le plus obéissant de tous les animaux. Il s'attache singulièrement à son maître, et semble ne vivre que pour le servir et lui obeir. On lui apprend aisément à s'agenouiller pour recevoir son cavalier; il caresse ceux qu'il connaît, et se sert de sa trompe, comme d'une main, pour aider à lever une partie de sa charge.

Le conducteur de l'éléphant, qui d'ordinaire est monté sur son cou, le touche avec une baguette de fer; mais en général la parole suffit pour le mettre

en mouvement, lorsqu'une fois il connaît son gouverneur; et c'est un fait, que rarement il obéit à un étranger. On a cependant vu des éléphans, dans des accès de fureur, occasionnés par de mauvais traitemens réels ou supposés, tuer leurs maîtres; à peine le coup était-il fait, qu'ils en paraissaient extrêmement désolés.

Il n'est guère besoin de dire que les dents de cet animal sont très précieuses et qu'elles fournissent l'ivoire. Cet article seul fait qu'on tue beaucoup d'éléphans, et le chasseur qui est assez heureux pour faire une pareille prise, se trouve amplement récompensé des dangers et des peines de cette chasse.

Le Lion.

Ce noble animal mérite bien d'être appelé le roi des animaux, étant à la fois le plus fort, le plus terrible, et souvent le plus généreux, le plus reconnaissant et le plus susceptible d'attachement. Les anecdotes suivantes vont nous donner la preuve des principales qualités de ce fier et féroce animal.

Le genre de supplice que les anciens Romains faisaient éprouver aux criminels, était de les faire dévorer par des bêtes féroces. Un jour qu'un malheureux condamné était dans l'arène pour y périr, les spectateurs furent tout émerveillés de voir qu'un lion qu'on avait lancé sur lui, en le reconnaissant, s'arrête, et au lieu de le mettre en pièces, se met à le lécher et à lui donner des marques de son affection. On va à la source d'un pareil trait, et on apprend que quelque temps auparavant, cet homme lui avait arraché de la pate une épine qui le faisait considérablement souffrir.—Un autre lion avait dans sa loge un petit chien qu'il avait adopté. Privé de ce compagnon chéri, l'animal ne veut point en souffrir d'autres avec lui, il tombe malade et meurt de chagrin.—Dernièrement encore, à la ménagerie de Paris, l'homme, chargé du soin de ces sortes d'animaux, néglige de bien fermer la grille de la cage d'un lion, à qui il venait de donner à manger (il y avait

alors un spectateur.) L'animal par hasard, ayant ouvert la grille avec sa pate, sort de sa loge. Le maître qui s'en aperçoit, n'a que le temps de dire à l'étranger : *restez debout et ne remuez pas*. Le lion se promène gravement, s'approche de l'étranger, le sent de la tête aux pieds, le laisse, va à son maître qu'il caresse, puis rentre tranquillement chez lui.

Le climat influe sur le lion, comme sur les autres animaux, d'une manière très sensible. Sous le soleil brûlant de l'Afrique où son courage est excité par la chaleur, c'est le plus terrible et le plus intrépide de tous les quadrupèdes. Vers le Mont-Atlas, au contraire, dont la cime est perpétuellement couverte de neiges, les lions n'ont ni la force, ni la hardiesse de ceux du Bilédulgérid et du Zaara. Heureusement l'espèce n'en est pas très nombreuse, et il faut qu'elle ait considérablement diminué depuis le temps des anciens Romains, puisque, selon le docteur Shaw, ceux-ci tiraient de la Lybie, pour les spectacles publics, cinquante fois plus de lions qu'on ne pourroit en trouver aujourd'hui dans tout le pays. On peut en dire autant de la Turquie, de la Perse et des Indes Orientales où le nombre des lions diminue tous les jours. Il est assez présumable qu'à mesure qu'un pays est devenu plus peuplé, et en particulier dans tous les lieux où l'usage des armes à feu a été introduit, la propagation des animaux sauvages ait éprouvé une diminution sensible.

C'est dans les déserts du Zaara et dans l'intérieur de l'Afrique où les lions sont plus nombreux, parce qu'ils n'ont là rien qui les gêne. Dans ces vastes contrées, peu habitués au pouvoir de l'homme, et ne connaissant point sa supériorité, ils l'attaquent sans hésiter, et ils le bravent. Un seul de ces lions de désert attaquera souvent une caravanne toute entière, et se battra jusqu'à la dernière extrémité. Ceux au contraire, qui ont senti la supériorité de l'homme, tremblent, fuient au seul son de sa voix, et n'attaquent que le menu bétail et des troupeaux sans défense.

Le lion cependant, lorsqu'il est pressé de la faim, attaque tous les animaux qu'il trouve dans son chemin ; mais, comme les autres quadrupèdes redoutent universellement sa rencontre, il est fréquemment obligé de recourir à la ruse afin de se procurer quelque proie. Pour cet effet il se met en embuscade sur le bord d'un passage ou d'un sentier battu, se tapit sur la terre, et d'un bond quelquefois de vingt pieds, il s'élance sur l'objet auquel il en veut. Le rugissement du lion est si fort qu'il retentit aux oreilles comme un coup de tonnerre entendu d'assez près, et la frayeur qu'il inspire est souvent telle, qu'on a vu des animaux trembler et suer d'effroi, dès qu'il se mettait à rugir.

Le bœuf et la vache.

Le bœuf et la vache peuvent, pour ainsi dire tenir le premier rang parmi les animaux domestiques. Non-seulement le bœuf est en quelque sorte préférable au cheval pour la culture des terres, mais encore, c'est qu'il coûte moins à nourrir, qu'il n'est pas aussi sujet aux maladies et que, quand cet animal est hors d'état de servir, sa chair, pourvu qu'il ait été soigné et engraissé, est excellente à manger. Du reste, il n'y a pas une partie de son corps qui ne soit d'une utilité quelconque, soit dans l'économie domestique, soit dans le commerce, les manufactures, &c. Quant à la vache, elle réunit à tous les avantages du bœuf, (car il est beaucoup de pays où on la met aussi à la charrue) celui de son lait. Cette nourriture saine et précieuse est une des principales ressources de la vie, en un mot, une vache est pour ainsi dire la fortune du pauvre.

Le Chien.

Le Chien est peut-être le plus précieux de tous les animaux domestiques, autant par son intelligence et son adresse, que parce qu'il est le meilleur ami de l'homme. Indépendamment de la beauté de sa forme, de sa docilité, de sa force et de sa souplesse, il est doué d'une infinité de qualités, qui ne

peuvent guère manquer de lui concilier notre affection. Habitué depuis long-temps à l'état de domesticité, et à vivre avec nous, à peine conserve-t-il un trait de son état sauvage, et il ne semble avoir d'autre ambition que celle de se rendre utile et de plaire. Non-seulement il est envers son maître d'une fidélité et d'un attachement sans exemple dans aucun autre animal, mais encore il est constamment l'ami de son ami, entrant dans toutes ses prédilections, comme dans toutes ses animosités. Il est sa compagnie dans ses momens de loisir, l'ame et l'instrument de ses récréations, le défenseur de sa propriété ; enfin, pour tout dire, c'est un fidelle serviteur qui lui reste invariablement attaché, dans sa mauvaise comme dans sa bonne fortune. Mille et mille traits honorent en quelque sorte cette créature animale, et nous nous plaisons à en rapporter ici quelques uns, pour donner un aperçu de ses qualités.

Un étranger à Paris, tombe pendant la nuit dans la Seine et se noie ; le cadavre, trouvé le lendemain dans les filets du pont de Saint-Cloud, est porté à la morgue. Son chien, qui était resté à l'hôtel, ne voyant pas revenir son maître, va à sa recherche, et ne le retrouve que deux jours après. Il retourne aussitôt à sa demeure, prend l'hôte par son habit avec ses dents, et le conduit au lieu où son malheureux maître est étendu et exposé.

Un paysan est assassiné et enterré dans le lieu le plus écarté d'une forêt. Son chien, trop faible pour pouvoir le défendre, revient chez lui, entraîne le domestique sur la place où le cadavre a été caché ; et peu de jours après il découvre et fait connaître les auteurs de cet assassinat.

L'auteur de ce petit livre, partant de Madrid pour France, avait un chien qu'il donne à un de ses amis, pour en avoir soin pendant son absence. L'ami attache le chien avec une chaîne, et l'enferme soigneusement dans une chambre ; mais le fidelle animal, étant parvenu à la rompre quatre jours

après, saute par la fenêtre d'un premier étage, vient rattraper son maître à Burgos, distant de soixante-dix lieues de Madrid.

Un chapelier de Lyon meurt; son chien en est inconsolable et se refuse toute espèce d'alimens; il ne quitte point le corps mort; et de sa chambre à la porte, à l'église, au cimetière, il le suit partout; enfin, lorsque le cercueil est mis en terre, le chien se couche sur la fosse. Maintes personnes font ce qu'ils peuvent pour l'en retirer, impossible: il retourne à mesure qu'on l'arrache de ce lieu sacré pour lui; et ce malheureux animal, victime d'une aussi rare fidélité, y meurt d'inanition.

Un particulier, étant à la comédie, et au parterre, est volé de sa montre. Dès qu'il s'en aperçoit, il dit à son chien: *cherche, j'ai été volé.* L'animal court aussitôt de rang en rang, saisit par le pan de l'habit un individu qui sortait précipitamment, et le retient assez long-temps pour que son maître arrive: on cherche dans la poche que flairait le chien, et on y trouve la montre volée.

Un enfant, ayant été imprudemment laissé par une servante, sur le bord d'une rivière profonde et rapide, tomba dedans, sans que personne s'en aperçût, excepté le chien de la maison qui se jeta aussitôt à l'eau, saisit l'enfant par sa robe, l'entraîna jusqu'à terre, courut après la domestique, la prit par son jupon, et la conduisit au lieu où il avait déposé l'enfant, qui était encore sans connaissance.

Historiette.

Il y avait en province un chien si instruit, qu'il réunissait à lui seul les talens de tous les autres chiens ensemble. Le bât, la voiture, le traîneau, tout lui était égal, et il rendait à cet égard autant de services que le premier âne du voisinage. Mais toute sa science ne se bornait pas à cela seul, il

allait encore à l'eau comme un canard, et faisait le plongeon comme une vraie poule-d'eau ; il attrapait les rats et les souris mieux qu'un chat ; il portait le panier au marché, faisait supérieurement les commissions ; en un mot, cet animal était si adroit, il était si intelligent et si fidelle, que chacun disait hautement qu'il ne lui manquait que la parole pour égaler bien des hommes.

Un jour que sa maîtresse l'avait chargé d'aller porter à une dame de ses amies un bonnet qu'elle lui avait demandé comme patron, le commissionnaire fut insulté en route par un autre chien, qui crut que, comme il avait la gueule embarrassée, il ne pourrait pas se défendre. L'animal irrité d'une semblable lâcheté, pose vivement le bonnet à terre, et lui saute dessus ; mais pendant qu'il était ainsi engagé, un passant ramasse le paquet et l'emporte. Le combat fini, notre chien va pour reprendre son dépôt et ne le trouve plus. Etonné de cet événement, il réfléchit un peu, et, sans s'occuper à le chercher, car sa maîtresse lui avait recommandé de n'être pas long-temps, il court au marché aux vieux linges, saute sur la boutique d'un fripier, s'empare d'un petit paquet de guenilles, à peu près du même volume que le bonnet, se rend chez la dame, et le lui remet. A la vue d'un pareil envoi, qu'elle croit lui avoir été fait par son amie, elle se trouve grièvement offensée, et pour s'en venger, elle s'empresse en retour de donner au chien une vieille perruque de son mari. Ce complaisant animal, peu satisfait d'avoir dans ses dents une coiffure aussi différente de la première, s'en retournait néanmoins tranquillement ; lorsque, passant près de la femme d'un cordonnier qui, assise à sa porte, était à border un soulier, il sent une odeur qui ne lui est pas étrangère ; il s'approche d'elle, la flaire des pieds à la tête, et reconnaît bientôt le bonnet que cette femme avait ramassé, et dont elle s'était déjà fort élégamment parée. Notre bon chien, bien content de retrouver sa propriété, ne fait ni un ni deux, lui saute aux épaules, lui

enlève le bonnet d'un coup de pate, la coiffe fort adroitement de la perruque, reprend son bien, et puis rebrousse chemin pour aller accomplir sa commission.

L'âne.

Cet animal, quoique d'un naturel stupide et entêté, n'en est pas moins très patient, et extrêmement utile à l'homme, soit comme bête de monture, de somme, de voiture et de labour. Ses principales qualités sont d'être sobre et fort. Il se contente de tout ce qu'on lui donne, un morceau d'écorce même suffira pour le nourrir ; aussi, le baudet est-il communément le serviteur du pauvre ; de ce malheureux qui souvent même n'en a pas de pitié, car on a vu des ivrognes qui, après avoir excédé leur âne de travail et de coups, allaient dépenser au cabaret le peu d'argent qu'ils avaient, plutôt que de sacrifier quelques liards pour lui acheter de quoi manger.

Le Chameau.

Il y a dans l'espèce de cet animal très utile, deux variétés qu'on peut considérer l'une et l'autre comme une ressource essentielle pour les habitans des déserts brûlans de l'Afrique et de l'Arabie. L'une a deux bosses sur le dos, c'est le chameau ; l'autre n'en a qu'une, et c'est le dromadaire, qui est plus petit et moins fort que l'autre.

Le chameau a la tête petite, les oreilles courtes, le cou long et recourbé. Sa couleur, jusqu'à l'endroit le plus élevé de la bosse, est brun, et roux cendré sur les autres parties du corps. Il a la queue longue, le sabot petit, les pieds plats et fendus en dessus, mais non séparés. Sur les jambes sont six callosités ; et, outre les quatre estomacs qui se trouvent dans tous les quadrupèdes ruminans, il en a un cinquième qui lui sert comme de réservoir pour porter sa provision d'eau dans les déserts sablonneux et brûlans qu'il est obligé de traverser.

Il n'est pas une seule partie de cet animal qu'on ne fasse servir à quelque fin utile. Son lait, sa chair, son

poil, l'homme tire parti de tout. Cependant sa principale utilité consiste en ce qu'il sert de bête de charge dans les pays où il serait impossible à tout autre quadrupède de faire ce service. C'est par le moyen de cet animal que se fait en général le commerce en Turquie, en Perse, en Arabie, en Barbarie et en Egypte. Il est capable non-seulement de porter de pesans fardeaux, mais encore de supporter très long-temps la faim; joignez à cela qu'il fait beaucoup de chemin en peu de temps. Le chameau, pour tout dire, est le plus traitable et le plus utile animal qu'on puisse trouver dans les climats chauds de l'ancien continent.

Le Cochon.

Il serait inutile de se mettre en frais pour donner la description d'un animal aussi bien connu. Dans l'état de domesticité, le cochon est évidemment le plus sale de tous les quadrupèdes; il ne laisse pourtant pas d'avoir le goût fin et, dans un sens, il est fort délicat sur le choix de sa nourriture. Il est vrai qu'il se jette sur les ordures les plus dégoûtantes, mais ce n'est que quand il ne peut trouver d'alimens plus conformes à son goût.

Le cochon est un des animaux les plus universellement répandus. On en trouve dans tous les climats, excepté dans la zone glaciale. Dans les Pays civilisés, le cochon est une des grandes ressources des pauvres, et dans les îles de la Mer du Sud, que nos marins ont découvertes ou visitées, c'est presque le seul animal dont les insulaires se nourrissent actuellement. La chair en est bonne, dit Linnæus, pour des personnes d'un tempérament robuste, et pour ceux qui font habituellement beaucoup d'exercice; mais elle ne convient pas aux gens sédentaires, à ceux de cabinet, et particulièrement au sortir d'une maladie.

Le Chat.

Le chat est trop bien connu pour avoir besoin d'une description détaillée; nous dirons donc seu-

lement que cet animal est très précieux dans une maison pour la destruction des souris, dont il est extrêmement friand; mais quand il en attrape, il ne les tue pas de suite; il les tient d'abord avec précaution dans sa gueule, se place au milieu d'un appartement, pour se divertir avec, soit en le lâchant et le faisant sauter avec ses pates, soit même en feignant de ne plus s'en occuper; mais dès que le pauvre petit animal essaie de s'enfuir, il saute dessus et s'en empare avec une légèreté et une adresse incroyables. Quand il s'est ainsi bien amusé, et qu'il est allé montrer orgueilleusement sa proie à tous les habitans de la maison, il lui donne le coup de dent et le croque.

Le Lapin.

Quoique le lièvre et le lapin aient beaucoup de ressemblance dans leur conformité et leurs habitudes, ce sont néanmoins deux espèces différentes, qui ne peuvent vivre ensemble; et ce dernier semble bien moins sauvage que le lièvre que l'on n'a pas encore pu apprivoiser comme lui. Dans l'état domestique, le lapin, comme s'il savait qu'on le protège, ne se creuse point de terrier, et l'espèce varie beaucoup pour les couleurs. Les sauvages, au contraire, sont uniformément de couleur brune, et se font des gîtes dans la terre.

En général, le lapin est un des animaux qui nuisent le moins dans la nature, et celui dont l'homme tire le meilleur parti, tant pour sa chair qui est bonne et saine, que pour sa fourrure qui est très estimée.

L'Ecureuil.

L'Ecureuil est un petit animal vif, alerte et élégant, qui, par son intelligence, sa docilité, ses espiègleries et son enjouement, mérite bien la protection de l'homme. Il n'y a point de quadrupèdes aussi bien formés que lui pour grimper, et son agilité est extrême.

Cet animal se loge dans les creux d'arbres, et sa

nourriture ordinaire consiste en noix, glands, maïs, noisettes, qu'il a le soin de ramasser pour subsister pendant l'hiver, car il est extrêmement frileux, et il ne sort point de son trou, bien garni de feuilles, de laine, &c., tant que les froids durent.

L'espèce des écureuils est beaucoup plus variée en Amérique que partout ailleurs ; et on y trouve des écureuils volans, des écureuils de terre, qui ne sont pour ainsi dire pas connus dans les autres parties du globe.

Quoiqu'il soit très facile d'apprivoiser ces sortes de petits animaux, et de se les rendre même familiers, ils songent néanmoins constamment à leur liberté ; et si on leur donne l'essor, ils en abusent souvent pour ne plus revenir. Mais leur évasion ne s'effectue pas tout d'un coup, le besoin de manger les rappelant encore pendant quelques jours, et ce n'est que par suite d'absences graduellement réitérées et plus longues, qu'ils finissent par disparaître tout à fait.

Le Cheval.

La plus noble conquête que l'homme ait jamais faite, est celle de ce fier et fougueux animal, qui partage avec lui les fatigues de la guerre et la gloire des combats : aussi intrépide que son maître, le Cheval voit le péril et l'affronte ; il se fait au bruit des armes, il l'aime, il le cherche, et s'anime de la même ardeur. Il partage aussi ses plaisirs : à la chasse, aux tournois, à la course, il brille, il etincelle. Mais docile autant que courageux, il ne se laisse point emporter à son feu ; il sait réprimer ses mouvemens : non-seulement il fléchit sous la main de celui qui le guide, mais il semble consulter ses désirs ; et, obéissant toujours aux impressions qu'il en reçoit, il se précipite, se modère ou s'arrête, et n'agit que pour y satisfaire. C'est une créature qui renonce à son être pour n'exister que par la volonté d'un autre; qui sait même la prévenir, qui, par la promptitude et la précision de ses mouvemens, l'exprime et l'exécute ; qui sent autant

qu'on le désire, et ne rend qu'autant qu'on veut ; qui, se livrant sans réserve, ne se refuse à rien, sert de toutes ses forces, s'excède, et même meurt pour mieux obéir. *Buffon.*

QUELQUES DETAILS SUR LES PEUPLES ANCIENS.

Les Egyptiens.

Nous parlerons d'abord des découvertes chez les Egyptiens. Ces peuples, attachés aux dogmes de leur antique et sage croyance, possesseurs au surplus d'un sol fertile, habitant sous un ciel doux et salubre, avaient pour principe d'éviter une communication trop active avec les étrangers. Ils abandonnèrent donc sans regrets les avantages que leur promettaient les établissemens qu'ils auraient pu former sur la côte occidentale de l'Inde, qu'ils avaient découverte, pour se renfermer dans leur pays, qui devint l'entrepôt des richesses du Monde.

Les Phéniciens.

Les Phéniciens, moins favorisés de la nature, eurent recours à leur industrie. Leur situation topographique étant avantageuse à l'exercice du commerce extérieur, ils s'y livrèrent tout entiers, et de navigateurs hardis, ils obtinrent facilement l'empire des mers. Ce sont eux qui, les premiers, ont poussé leurs vaisseaux hors des limites alors connues de la navigation. Ils établirent des colonies de toutes parts, principalement en Espagne et dans l'Afrique, où l'on prétend qu'ils connurent le cap de Bonne-Espérance ; ce fameux passage oublié depuis, et dont la découverte fit tant d'honneur aux Portugais dans le quinzième siècle. Les Phéniciens furent pendant long-temps seuls en possession de correspondre avec le continent de l'Inde, d'où ils tiraient des denrées précieuses, inconnues au reste du monde. C'est par l'étendue de leur commerce et

de leurs découvertes, qu'ils acquirent ces richesses qui ont rendu célèbres leurs villes de Tyr et de Sidon. L'invention de l'écriture, dont ils sont les auteurs, leur a acquis des droits imprescriptibles à la reconnaisance des peuples.

Les Juifs.

Les Juifs, dans une position à peu près semblable, suivirent l'exemple des Phéniciens. Sous les règnes de David et de Salomon, grands rois tous deux, ils se livrèrent aux découvertes, et enrichirent leur royaume des dépouilles d'Ophir, ville renommée par sa magnificence. On pense qu'elle était un port de l'Inde.

Mais les Juifs, divisés bientôt, asservis, dans la suite humiliés et généralement peu communicatifs, restreignirent leurs opérations. Ils ne sont renommés que pour leur intelligence dans les spéculations financières. Les premiers, ils imaginèrent de multiplier les capitaux au moyen de la banque, et créèrent à cet effet les billets de commerce.

Les Carthaginois.

Les Carthaginois, élèves et descendans des Phéniciens, laissèrent loin derrière eux leurs maîtres : le commerce, la navigation, et tous les arts qui en dépendent, firent chez eux de grands progrès. Pour ne parler que de leurs découvertes, d'un côté, ils visitèrent toutes les côtes d'Espagne, celles des Gaules, et abordèrent en Angleterre ; de l'autre, ils découvrirent les îles Fortunées, aujourd'hui les îles Canaries, dernière limite de la navigation des anciens dans l'Océan occidental.

Les Grecs.

Les Grecs eurent aussi les Phéniciens pour maîtres ; mais chez eux la navigation ne fit aucun progrès. Soit que le génie de ces peuples ne les y portât point, soit que les Phéniciens leur eussent fait un secret de leurs principàles connaissances, elle sembla au contraire reculer vers son enfance. L'ex-

pédition des Argonautes et la guerre de Troie, qui furent les entreprises les plus considérables des premiers Grecs, et de ce qu'on nomme les temps héroïques, indiquent assez, par la difficulté de leurs préparatifs pour le peu de chemin qu'ils avaient à parcourir, combien ils se trouvaient inhabiles dans l'art de la navigation. Ils n'étaient guère plus avancés, lorsque dans la suite ils se virent obligés de rassembler à Egine une flotte combinée contre Xerxès : alors ils ne connaissaient aucune partie du globe au-delà de la Méditerranée.

La puissance d'Athènes, devenue colossale par le moyen de la marine, montre bien ce que ce peuple industrieux aurait pu faire dans cet art ; mais on est forcé de reconnaître qu'il ne surpassa les autres peuples que par le nombre de ses vaisseaux et le courage de ses marins. L'expédition de Sicile, au beau siècle d'Athènes, ne laisse pas de doute à cet égard.

Mais les conquêtes du roi de Macédoine vinrent agrandir chez les Grecs le cercle trop borné des connaissances géographiques. Alexandre-le-Grand leur ouvrit en quelque sorte les portes de l'Orient. Ce prince, en pénétrant par terre et par mer dans le vaste continent de l'Inde, qu'il découvrit en partie, provoqua une révolution dans le commerce, aussi bien que ses armes en provoquèrent une dans les empires.

Les Romains.

Les Romains reçurent l'art de la navigation, avec tous les autres arts, des Grecs qu'ils avaient vaincus ; mais ils parurent peu jaloux d'ajouter aux connaissances des Grecs en fait de marine. Le génie, les mœurs, l'éducation de ce peuple soldat, concoururent à l'éloigner du commerce : combattre, était son désir ; soumettre, son ambition ; gouverner, son étude ; aspirant à l'empire du Monde, s'il s'empara des mers, ce ne fut que pour subjuguer et rançonner les continens. Un citoyen romain se serait cru dégradé s'il se fut occupé du commerce

et de la navigation, abanbonnés aux esclaves ou aux étrangers.

Mais, ce mépris des Romains pour des professions honorables, contribua d'une manière indirecte aux progrès des découvertes dans l'intérieur de l'Inde. Les peuples soumis s'adonnèrent au commerce, et leurs navigateurs, trouvant un bien-être plus réel dans les richesses que dans le titre de citoyen romain, s'empressèrent d'aller au loin recueillir des denrées précieuses qu'ils échangeaient avantageusement à Rome. D'un autre côté, les Romains ont aussi avancé les découvertes par le succès de leurs armes. Avant eux, on connaissait mal, ou presque pas, en Europe, l'intérieur de l'Espagne, des Gaules, de l'Angleterre et de la Germanie ; en Afrique, les pays qui s'étendent depuis l'ouest de l'Egypte jusqu'au détroit de Gadès ; en Asie, l'empire de Perse, les royaumes de Mithridate et de Tigrane.

Les Barbares.

ROME se croyait maîtresse du monde, et voilà que, de l'extrémité même de la partie qu'elle occupait, extrémité qu'elle avait trop méprisée, elle est assaillie par une nuée de barbares qui compromettent son salut, et finissent par assujettir l'Europe.

De nombreuses tribus respiraient ignorées dans ces vastes régions connues aujourd'hui sous les noms de Danemarck, de Suède, de Russie, de Scythie et de Tartarie. Plusieurs d'entre elles s'étaient déjà avancées de leurs climats glacés vers l'Est et jusqu'en Italie, d'où Marius les avait repoussées. Trajan s'était contenté de poser sur leurs limites une barrière assez forte ; mais, dans la suite, quand l'empire divisé porta son siège principal à Constantinople, on vit ces mêmes barbares fondre avec l'impétuosité d'un torrent, et s'asseoir immuablement sur les débris amoncelés partout sur leur passage. Les arts, les sciences, la civilisation, rétrogradèrent alors, et se retrouvèrent encore une fois dans l'enfance. Mais l'Eu-

rope entière, partagée entre ses belliqueux et ignorans vainqueurs, avait été révélée.

Les Arabes.

BANNIS de l'Europe, les arts revolèrent vers leur ancien berceau : l'Orient en conserva les précieux restes.

Les Arabes furent pour l'occident de l'Europe ce que les hordes du nord avaient été pour l'est et le sud, à cette différence près, que celles-ci chargèrent leur conquête du poids de leur barbarie, tandis que les autres parurent ne subjuguer que pour s'instruire. Les Arabes, peuple d'un esprit ingénieux et subtil, prirent des vaincus leur goût pour les arts et pour les sciences. Ils traduisirent en leur langue un grand nombre d'ouvrages grecs, étudièrent avec ardeur la géographie, l'astronomie, la géométrie, et dans la suite ils eurent la gloire de voir les Européens adopter à leur tour les résultats de leurs observations et de leur expérience. L'esprit chevaleresque, la politesse et le goût ont été ramenés en Europe par les Arabes. L'Espagne en particulier leur doit ses beaux jours, et la prépondérance dont elle jouit long-temps en Europe. La littérature des Arabes tient encore un rang distingué dans la république des lettres.



QUELQUES DÉCOUVERTES AVANT LE 14e. SIÈCLE.

Pendant les deux Siècles à peu près que durèrent ces diverses incursions, que firent les croisés à l'orient de la terre, des voyageurs parcoururent, en observateurs les contrées que ces premiers avaient déjà reconnues ; ils essayèrent même de passer au-delà, et de nouvelles communications ne tardèrent pas à s'établir entre les peuples de l'Europe et ceux de l'ancien monde.

Benjamin, Juif de Tudela, dans le royaume de

Navarre, est un des premiers qui entreprend des voyages ; il part d'Espagne en 1160, va par terre à Constantinople, traverse les pays qui sont au nord du Pont-Euxin et de la mer Caspienne jusqu'à la Tartarie chinoise ; de là il se dirige vers le sud, traverse différentes provinces de l'intérieur de l'Inde, s'embarque sur l'Océan Indien, visite plusieurs îles qu'il y rencontre, et, après treize ans de voyages et d'observations, il revient par l'Egypte en Europe, où il rapporte de grandes connaissances sur une portion considérable du globe, inconnue alors aux peuples occidentaux.

Vers le milieu du treizième siècle, le zèle religieux conduisit plusieurs missionnaires à travers les provinces septentrionales de l'Asie ; ils longèrent les vastes déserts de la Tartarie, pénétrèrent dans l'intérieur de la Perse, et s'avancèrent jusqu'aux mystérieuses provinces du Thibet.

Marc Paul, noble vénitien, livré à de grandes opérations commerciales, étendit ses courses bien avant dans l'Asie, arriva à Pékin, capitale de la Chine, et visita l'île de Zipangri, que l'on suppose être le Japon. De retour en Europe en 1293, il étonna ses contemporains par les récits pompeux qu'il fit de ses voyages. Jean Mandeville, Anglais, et plusieurs autres, parcoururent aussi les mers d'Orient, et pénétrèrent dans des îles inconnues. Mais la vérité, dans les relations de ces premiers voyageurs est sans cesse accompagnée de contes aussi absurdes que puérils : l'amour du merveilleux, qui était la passion de leur siècle, leur fit voir partout des monstres, des géans, des enchanteurs. Toutefois ces récits, moitié vrais, moitié fabuleux, piquèrent la curiosité, et commencèrent à faire naître en Europe un goût général pour les découvertes.

Jusqu'alors, et vers la fin du treizième siècle, les sciences, les arts, et la plupart de nos idées actuelles, étaient encore étouffées sous la rouille des armures : on n'y songeait qu'à se battre. Le nord et le centre montraient des vassaux ardens à échapper à l'autorité royale, qui s'élevait insensiblement sur leurs ruines. L'orient était vivement pressé

par les Turcs, et l'Espagne n'était occupée qu'à repousser les Maures. Parmi tous ces états, l'Italie seule pratiquait la navigation, et cultivait le commerce; et c'est de cette partie que la civilisation se répandit de nouveau en Europe. Venise, Gênes, Florence, notamment Marseille, étaient riches par le négoce ; elles recevaient par la voie de la mer-Rouge, les épices, et d'autres productions de l'orient dont on n'avait d'ailleurs qu'une idée confuse et fausse. Quant à l'Afrique, on ignorait absolument son contour, et la navigation ne s'étendait guère au-delà de la Méditerranée.

Telle était l'Europe, son commerce et ses connaissances géographiques, quand un prince, par sa passion pour les voyages et les découvertes, vint imprimer une nouvelle direction à son siècle, et préparer une révolution à jamais fameuse dans nos annales modernes. Ce fut le prince Henry de Portugal qui eut la gloire de donner le signal. A sa voix la navigation prit son essor, et les découvertes se succédèrent avec rapidité. Ces premiers succès animèrent tous les esprits, enflammèrent toutes les imaginations. De toutes parts on appareilla dans toutes les directions. En moins d'un siècle on connut de nouveaux mondes, de nouveaux peuples, de nouvelles productions, de nouveaux trésors ; la marine, le commerce furent créés : on eut d'autres idées, d'autres interêts, d'autres querelles ; l'Europe perçut des tributs aux extrémités de la terre ; elle se trouva comme souveraine sur tous les points du globe, et devint, chez elle, esclave de nouveaux besoins à l'insatiabilité de l'homme.

Invention de la Boussole.

Ce fut surtout à cette époque, et vers le commencement du quatorzième siècle, qu'une merveilleuse découverte vint seule étendre et perfectionner la navigation, plus que n'avaient fait les efforts et l'industrie des siècles précédens. La boussole donna à l'homme l'empire des mers, en même temps qu'elle lui assura la possession du globe, par la fa-

cilité qu'il eut désormais de se diriger dans toutes ses parties. (*Voyez page* 40, *article aimant.*)

Les voyageurs, possédant alors un moyen sûr pour reconnaître, dans tous les temps et dans tous les lieux, le nord et le sud, abandonnèrent l'observation souvent peu sûre et quelquefois impossible des étoiles, s'éloignèrent hardiment des côtes, et naviguèrent en pleine mer avec une confiance qui reposait toute entière sur leur nouveau guide. Ce triomphe de l'homme sur les élémens eut des résultats inappréciables. On s'adonna aux sciences cultivées par les Arabes : la géométrie, l'astronomie, la géographie, qui font la base de l'art de la navigation, devinrent les objets d'une étude suivie. On lut avec attention les ouvrages des anciens, et les recherches que l'on fit sur l'état de leur commerce, de leur navigation et de leurs découvertes, furent de la plus grande utilité à la science que l'on voulait perfectionner.

Les Portugais agrandissent la sphère de la navigation et préparent la découverte du Nouveau-Monde.

L'homme approchait de l'époque où, pour prix de ses talens, de son courage et de sa persévérance, il devait enfin franchir ses antiques et dernières limites. Les plus grands succès furent dus aux Portugais, qui en recueillirent aussi les plus grands avantages.

Le Portugal était alors, parmi les royaumes de l'Europe, un des moins puissans, des moins étendus et des moins éclairés ; mais, obligés de défendre leurs états contre des voisins dangereux, les Portugais devinrent spontanément soldats, marins et savans. On ne peut comparer leur mérite qu'à leur constance dans les travaux. Autant leurs premiers succès avaient été subits et faciles, autant ils trouvèrent de difficultés pour arriver au terme qu'ils s'étaient proposé : la découverte du cap de Bonne-Espérance fut pour eux l'ouvrage d'un siècle.

Dès 1411, Jean Ier, roi de Portugal, équipa une

flotte nombreuse, destinée à attaquer les Maures établis sur les côtes de Barbarie : il en détacha quelques vaisseaux chargés de découvrir des pays inconnus sur la côte occidentale de l'Afrique. Ces entreprises du roi Jean étaient peu considérables : toutefois leur réussite engagea le prince Henri son fils, à les continuer, à les étendre, et bientôt il en obtint des résultats précieux. Les Portugais acquirent une telle célébrité dans les découvertes, que des navigateurs de tous les pays vinrent solliciter le prince Henri de les employer dans ses expéditions. Venise et Gênes dès long-temps fameuses dans la pratique de la marine, lui fournirent aussi des hommes intrépides dont il dirigea les talens.

Les Portugais découvrirent d'abord les îles de Porto-Santo et de Madère où ils établirent des colonies ; de là ils osèrent s'avancer dans les tropiques, et découvrirent la rivière du Sénégal, et toute la côte qui s'etend du cap Blanc au cap Vert. Ils ajoutèrent ensuite à leurs découvertes les îles du cap Vert elles-mêmes et les îles Açores. Ils se hasardèrent enfin à traverser la ligne, et furent fort étonnés de voir que la région de la zone torride, qu'on supposait embrasée d'une chaleur insupportable, était très peuplée et très fertile.

Une de leurs flottes, après avoir découvert les royaumes de Benin et de Congo, s'avança à plus de quinze cents milles au delà de l'équateur. C'est alors que des navigateurs européens aperçurent pour la première fois un nouveau ciel, et observèrent les étoiles d'un autre hémisphère.

Le roi de portugal Jean II, à l'exemple de son grand-oncle le prince Henri, ne cessa de favoriser l'exécution de toutes les entreprises qui avaient pour but quelque découverte. Sous ce prince, les Portugais acquirent une puissance formidable en Afrique, et une étendue considérable de terres nouvelles. Jean II. établit des colonies dans la Guinée, dont il garnit les côtes de forteresses, et rendit tributaires de sa couronne plusieurs princes d'Afrique. Mais l'objet de sa plus vive sollicitude

était la découverte d'un passage par mer aux Indes Orientales.

Les notions que les Portugais puisèrent chez les habitans des contrées africaines, et leurs propres observations, leur inspirèrent quelque confiance dans les récits des voyages faits anciennement autour de l'Afrique, et que la plupart des navigateurs regardaient comme fabuleux. Ils se livrèrent à l'espérance que, en suivant la route des Phéniciens, c'est-à-dire, en tournant l'Afrique par le sud, ils arriveraient enfin au terme désiré. Entre autres renseignemens ils avaient appris des naturels qu'un potentat puissant régnait sur un vaste pays, à une grande distance, vers l'est de leur continent; c'était l'empereur d'Abyssinie. Le roi lui envoya par terre des ambassadeurs, à qui il recommanda de recueillir avec soin tous les éclaircissemens possibles sur l'Inde, et principalement sur le cours de navigation qu'on pourrait suivre pour y pénétrer. Il poursuivait en même temps par mer l'exécution de son vaste dessein. Il équipa une flotte, et la confia à Barthélemi Diaz, officier qui réunissait toutes les qualites nécessaires pour la conduite d'une entreprise aussi importante que difficile.

A peine les Portugais eurent-ils doublé le cap de Bonne-Espérance, qu'ils remplirent l'orient de leur nom et de leur puissance. Ils fondèrent des établissemens immenses sur la première presqu'île de l'Inde, pénétrèrent au travers des îles de la Sonde, s'etablirent aux Moluques (sous la ligne,) ouvrirent des relations avec la Chine, et découvrirent le Japon (40° nord.)

Mais tandis que Jean II, acquérait ainsi une grande gloire et des avantages inappréciables; et que les Hollandais, de leur côté, semblaient mettre un terme à ces succès, et prendre aussi leur rang de puissance et de gloire, en s'etablissant à Batavia (île de Java, 8° sud,) et de là, en *explorant* les parages voisins, et en parcourant pièce par pièce les côtes de la Nouvelle-Hollande; tandis que les Vénitiens voyaient avec jalousie cette nouvelle découverte

du passage de l'Inde, qui allait leur en ravir le commerce, source de leurs prospérités : tandis que tous les peuples, étonnés, exaltaient à l'envi l'habileté des Hollandais, et surtout des Portugais dans les expéditions maritimes, un homme, élevé à l'école de ces derniers, mais supérieur à ses maîtres, dévoilait à ses contemporains les résultats précieux de ses études, de ses travaux, de ses observations, le secret de son génie, qu'ils se refusaient à reconnaître. Christophe Colomb, long-temps rebuté par des refus, mais trop jaloux de la gloire pour céder à ses dégoûts, Christophe Colomb partit enfin, et l'attention générale fut aussitôt détournée pour se porter sur un événement extraordinaire, la découverte d'un nouveau monde.



DIFFÉRENTES DÉCOUVERTES DE PAYS.

*NOTICE historique et chronologique des principaux voyageurs ou navigateurs, des différentes directions qu'ils ont prises, des principaux points qu'ils ont découverts, &c. &c. &c.**

L'an 1432 : *Route du Sud-est.* Gilianez, Portugais, prend la route du sud-est, double le cap Bajador, ou côte Nun, (environ 27e latitude nord, côte d'Afrique) regardé jusque-là comme le terme de la navigation ; entreprise extrêmement périlleuse, qui, dans le temps, fut regardée avec raison comme une espèce de merveille.

1486 : *Route du Sud-est.* Barthélemi Diaz, portugais, suivant la même route que Gilianez, dépasse les limites respectées jusqu'alors de ses compatriotes, et découvre plus de neuf cents milles de terres nou-

* Dans l'esquisse que nous allons donner des voyageurs qui ont fait les principales découvertes, nous les présenterons par ordre de dates, et nous aurons le soin de rapporter en tête de chaque article, la route que chacun d'eux aura tenue.

velles. C'est dans ce voyage remarquable, où, après avoir couru les plus grands dangers, lutté contre la rebellion de ses compagnons découragés, contre la famine et contre les vagues en furie, il reconnaît enfin ce promontoire élevé, qui borne l'Afrique vers le sud (entre 34 et 35° sud ;) il l'appela *Cabo Tormentoso, cap des Tourmentes ou des Tempétes ;* mais il ne fit que le reconnaître ; le delabrement de ses vaisseaux le força de revenir dans sa patrie, après seize mois d'un voyage que le roi Jean regarda comme un grand succès. Ce prince donna aussitôt au cap des Tempêtes un nom de meilleur augure, et surtout plus convenable, en l'appelant cap de Bonne Espérance.* Les observations de Dias se trouvèrent au surplus fortifiées par les nouvelles des députés en Abyssinie.

1492 : *Route au travers de l'Atlantique.* Christophe Colomb devine l'existence d'un nouveau monde, et passe huit ans à solliciter auprès des divers souverains les moyens de leur faire un si beau présent. Il les arrache enfin de l'Espagne, plutôt qu'il ne les obtient. Il part du port de Palos, le 3 août, 1492, avec trois frêles bâtimens, traverse l'Atlantique, trouve cette terre tant désirée le 11 octobre suivant, et ouvre aux Européens une carrière de conquêtes et de richesses qui semble tenir bien plus de la fable que de l'histoire. Pour lui il n'en recueillit qu'injustices et chagrins, et mourut persécuté et malheureux. *(voyez son histoire vers la fin du volume.)*

1497 : *Route du Sud-est.* Vasco de gama, Portugais, double le cap de Bonne-Espérance, et cotoyant la partie orientale de l'Afrique, il arrive aux Indes après treize mois de traversée. Sa célèbre entreprise a été chantée par le *Camoens*, qui en fait le sujet de sa Lusiade.

1497 et 1504 : *Route au travers de l'Atlantique.* Améric Vespuce, Florentin, successivement au service d'Espagne et de Portugal, dans quatre voyages

* Nom qui lui fut donné, lorsque vasco de Gama parvint, en 1497, à accomplir son projet, en doublant ce cap périlleux.

consécutifs, découvre le continent méridional du Nouveau-Monde, incontinent après Christophe Colomb, longe le Brésil et descend fort loin dans le Sud. Il publie des relations qui, par un bonheur singulier, lui valent la gloire de donner son nom au nouvel hémisphère découvert par Colomb.

1499 : *R. au travers de l'Atlantique.* Jean Cabot, Anglais, cherchant le passage du nord-ouest, découvre Terre-Neuve, et reconnaît toutes les côtes de la Nouvelle-Angleterre (35, 40, et 44° nord.) Son fils Sébastien passe au service d'Espagne, remonte le Paraguai, et, de retour dans sa patrie, il fait une tentative pour découvrir le passage du nord-est, et pénètre jusqu'à la mer Blanche (*dans les* 66° *nord entre la Laponie et l'Archangel.*)

1500 : *R. du Sud est.* Cabral, Portugais, se rendant aux Indes sur les traces de Gama, est écarté par une tempête, et découvre les côtes du Brésil.

1501 : *R. du nord ouest.* Cortéreal, essayant de sortir de notre océan par la route du nord ouest, découvre le Labrador (*de* 50 *à* 60° *nord. Amérique.*)

1519 : *R. du sud-ouest.* Magellan, Portugais, au service d'Espagne. Au commencement des découvertes, il fut fixé par les papes que tout ce que l'on trouverait à l'est appartiendrait aux Portugais, et tout ce que l'on trouverait à l'ouest, aux Espagnols. Les Moluques, où les Portugais étaient arrivés par l'est, devinrent un sujet de réclamation de la part des Espagnols, qui prétendirent qu'on pouvait y pénétrer par l'ouest. Magellan eut la gloire de le prouver. Il découvrit le détroit de son nom, (*entre la terre de Feu et le pays des Patagons, extrémité sud de l'Amérique,*) et navigua le premier dans l'océan Pacifique. Il trouva l'Archipel-des-Larrons, ou des Marianes, (*découvert en* 1524. 27° *nord*) et puis celui des Philippines, (*découvert en* 1521, 15° *nord*) où il fut tué, dans un combat contre les naturels, en 1721. Son vaisseau, le premier qui ait fait le tour du monde, rentra au bout de trois ans de temps, et de 15000 lieues de route. C'est Pigafetta, embarqué avec Magellan, qui nous a laissé

le journal de cette expédition. Les îles Philippines sont volcaniques, et sujettes à des tremblemens et des ouragans furieux. Celles des Larrons ont été occupées depuis par les Espagnols.

1524 : *R. au travers de l'Atlantique.* Verazzani, Florentin au service de France, visite et parcourt l'Amérique depuis la Floride jusqu'à Terre Neuve.

1526 : *R. du sud-ouest.* Saavedra, Espagnol, expédié du Mexique par Cortez, traverse l'océan Pacifique, touche aux Moluques, et, cherchant à regagner le Mexique, découvre la Nouvelle-Guinée, ou terre des Papous, *(entre l'équateur et le* 10e. *sud.)* Cette île possède les Epices et les Oiseaux du Paradis.

1536 : *R. au travers de l'Atlantique.* Cartier de St.-Malo, découvre et visite avec soin le St.-Laurent et le Canada, *(entre les* 45 et 50° *nord.)*

1567 : *R. du sud-ouest.* Mindana, Espagnol, expédié par le gouverneur du Pérou, découvre l'Archipel Salomon *(entre les deux hémisphères* 10e *sud.)* Cet Archipel est surnommé Arsacides par Surville, et en 1768, surnommé reine Charlotte par Carteret. Mindana découvrit aussi l'île Ste.-Croix qui se trouve dans l'hémisphère ouest, à l'extrémité orientale de l'Archipel Salomon, où il mourut en 1595. Carteret, en la visitant en 1767, la surnomma île d'Egmont.

1576 : *R. du nord-ouest.* Frobisher, Anglais, soutenu du comte de Warwick, favori d'Elizabeth, fait trois voyages pour trouver le passage du nord-ouest ; il retrouve le Groënland, et s'enfonce entre ce pays et le Labrador *(dans les* 60 et 76° *nord.)*

1577 : *R. du sud-ouest.* Drake, Anglais, traverse le détroit de Magellan en treize jours, fait dans la mer du Sud des prises immenses sur les Espagnols, découvre la Nouvelle Albion *(côte ouest de l'Amérique, sous le* 40° *nord.)* et rentre en Angleterre, comblé de richesses et d'honneurs, après une course de trois ans. C'est le premier capitaine qui ait accompli le tour du monde.

1584—1595 : *R. du nord-est.* Barents et Heems-

kerke, Hollandais, font trois voyages vers la Nouvelle Zemble, découverte par des anglais en 1556 (*par les 75e nord*), dans l'intention de s'élever dans l'est, par le nord de cette île, ou par le détroit de Waigats (entre les côtes de la Nouvelle-Zemble et de la Russie), tous leurs efforts sont inutiles. Dans le troisième voyage, ils sont pris par les glaces, et sont obligés d'hiverner à la Nouvelle-Zemble, où ils éprouvent des souffrances et des périls inexprimables: il faut lire comment ils eurent à lutter contre la faim, le froid et les ours.

1585: *R. du nord-ouest.* Davis, Anglais, fait trois voyages; il découvre le détroit de son nom (*par les 66° nord, Amérique*), et longe les côtes occidentales du Groënland.

1586: Cavendish, Anglais, marche sur les traces de Drake. (*voyez plus haut, année* 1577).

1593: *R. du sud ouest.* Hawkins, Anglais, découvre les îles appelées depuis Falkland ou Malouïnes (*dans les 53° sud, vis-à-vis le détroit de Magellan*).

1595: *R. du sud-ouest.* Mindana, dont il a déjà été question (*voyez l'année* 1567), expédié par le gouverneur du Pérou, pour aller fonder une colonie aux îles Salomon, qu'il avait vues en 1567, découvre dans sa route l'Archipel des Marquises (*par les 8° sud*), l'île Solitaire (*par les 12° sud*), et atteint Ste.-Croix, appelée depuis île d'Egmont.

1598: *R. du sud-ouest.* Waert, Hollandais, lutte pendant neuf mois dans le détroit de Magellan contre les tempêtes et la faim; il revient en Europe sans avoir atteint la mer du Sud. Dans le même temps, Noort, son compatriote, fait le tour du monde sans être plus heureux.

1606: *Même route.* Quiros, Portugais, qui avait accompagné Mindana en 1595, est expédié du Pérou avec Torrez; il voit l'île Sagittaria, l'Otaïti d'aujourd'hui (*vers les 18e. sud*), et découvre l'Archipel du St.-Esprit Mallicolo (*par les 12° sud*); visité en 1768 par Bougainville qui lui donne ensuite le nom de Grandes-Cyclades.

1607—1610 : *R. du nord-ouest.* Le célèbre et malheureux Hudson, Anglais, fait quatre voyages dans la zone Glaciale. Le premier, entrepris droit au nord, le conduit jusqu'au 80°, le second, dirigé au nord-est, entre le Spitzberg et la Nouvelle-Zemble, le fait parvenir jusqu'au 82°; le troisième, dirigé au nord-ouest, pour le compte des Hollandais, lui procure la découverte de la baie et du détroit de son nom ; enfin le quatrième, (*dans les* 50 *et* 60° *nord*), au service de sa patrie, lui coûte la vie. Il ose hiverner dans la baie d'Hudson en dépit des glaces et de la faim ; son équipage se mutine, le jette lui cinquième dans la chaloupe, et le livre à la fureur des flots.

1615 : *R. du sud-ouest.* Lemaire et Schouten, Hollandais, immortalisent leur nom en entreprenant des découvertes à leurs frais ; ils trouvent une entrée nouvelle, et pénètrent dans la mer du Sud par le détroit de Lemaire, en doublant le cap Horn (*près de la terre de Feu*) ; ils découvrent partie de l'archipel Dangereux (*dans les* 10e *sud*) et de l'archipel des Navigateurs (*dans les* 8e *sud*), ainsi que quelques îles au nord de la Nouvelle Guinée. A Batavia, le gouverneur de leur nation se saisit d'eux, sous prétexte qu'ils naviguent contre les priviléges de la compagnie des Indes.

L'archipel Dangereux est un vaste labyrinthe d'îles basses dont Roggewin, Byron, Wallis, Bougainville, Cook, et notamment Wilson qui y a conduit des missionnaires, ont aussi une part dans les découvertes qui y en a été faites.

L'archipel des Navigateurs, dont la découverte est aussi attribuée à Bougainville, est l'île où M. de la Peyrouse eut la douleur de voir massacrer M. de Langle et le naturaliste Lunanon.

1615—1616 : *R du nord-ouest.* Byleth et le célèbre Baffin font deux voyages ; le premier leur ôte toute espérance par la baie d'Hudson ; le second les conduit à la découverte de la baie de Baffin (*dans les* 66 *à* 78°).

1619 : *même route.* Munk, Danois, passe l'hiver

dans l'ouest de la baie d'Hudson, y souffre du froid et de la faim ce que l'imagination peut à peine concevoir, et revient miraculeusement lui troisième, des deux equipages composant son expédition.

1623 : *R. du sud-ouest.* L'Hermite, amiral hollandais, fait une expédition purement militaire dans la mer du Sud.

1642 : *R. du sud-est.* Tasman, Hollandais, parti de Batavia, découvre la terre de Van-Diemen (*touchant au* 40° *sud*), la Nouvelle-Zélande (*entre les* 35 et 44° *sud*), et les îles des Amis (*dans les* 14 *et* 23° *sud*).

1676 : *R. du nord-est.* Wood, Anglais, recueillant de fausses relations et des raisonnemens captieux, entreprend de nouveau la route du nord-est, et va faire naufrage sur la Nouvelle-Zemble, rapportant l'opinion que le Groënland, le Spitzberg et la Nouvelle-Zemble ne forment qu'une même suite de terres, doutant même que cette dernière soit séparée de la Sibérie. Son opinion et ses doutes, très permis par la contradiction des voyageurs qui le précédèrent, n'ont jamais été bien éclairés par ceux qui sont venus après lui.

1683 : *R. du Sud-ouest.* Cowley, Anglais, découvre dans sa route l'île Pepis qu'on n'a plus retrouvé depuis, à moins que ce ne soit la même chose que les îles Falkland (*dans les* 53e *sud*).

1683 : *Même route.* Dampier, Anglais, a fait quatre voyages autour du monde ; deux d'occident en orient, et deux en sens contraire. C'était un des marins les plus estimes, et un des géographes les plus habiles de son temps. (*voyez son voyage dans la route du sud-est, en* 1699).

1692 : *R. du sud-est.* Kemfer, Allemand, embarqué sur une flotte de Hollande, visite soigneusement le Japon, et nous donne des détails fort exacts sur ces contrées orientales. 80 ans après, 1775, Thunberg, botaniste suédois, suit les traces de Kemfer ; il affirme, redresse et complète ce que nous en avions reçu.

1699 : *même route.* Dampier, Anglais, visite le

nord de la Nouvelle-Hollande, reconnaît la Nouvelle-Guinée, et découvre la Nouvelle-Bretagne, ainsi que le détroit qui les sépare (*par les 5 et 7e sud*).

1708 : *R. du sud-ouest.* Wood Rogers, Anglais, accompagné du célèbre Dampier, va faire une expédition militaire dans la mer du Sud ; il y pénètre, en doublant au large le cap Horn, sans prendre connaissance d'aucune terre ; c'est lui qui retire de l'île Fernandez, l'Ecossais Selkirk, devenu le héros de Robinson.

1714 : *R. du sud-ouest.* Gentil de la Barbinais, le premier français qui ait fait le tour du monde, visite à ses frais le Pérou, la Chine et les Philippines.

1721 : *Même route.* Roggewin, au service de Hollande, descend jusqu'au 62e pour doubler le cap Horn, découvre l'île de Pâques (*dans les 27e sud*), quelques îles de l'archipel Dangereux, l'archipel de Roggewin, traverse l'archipel des Navigateurs, touche à la Nouvelle-Bretagne et à la Nouvelle-Guinée.

1725 : Behring, Danois, qui avait été appelé par Pierre-le-Grand, part du Kamchatka où il avait été obligé de se rendre par terre. Il découvre le détroit de son nom (66e *nord, séparation de l'Asie d'avec l'Amérique*), et soupçonne une grande terre à l'est ; on n'était pas sûr que ce fût l'Amérique. Sur les mémoires du fameux géographe Delisle, adrssés à l'impératrice, Behring repart en 1741, pour aller visiter cette terre ; mais il fait naufrage à peu de distance, et périt de misère et de chagrin.

Après les efforts qu'on a faits pour parvenir d'Europe en Asie par le nord de la Russie, les Russes en employant l'infortuné Behring ont eu la première idée de vouloir arriver en Europe par la route opposée. Mais Cook, ayant vérifié l'aperçu de Behring, a démontré jusqu'à l'évidence l'impossibilité du retour en Europe soit par le nord-ouest, soit par le nord-est. Quant à la terre de l'est, soupconnée l'Amérique, Tchiricow, lieutenant de Behring, ayant avec lui l'astronome Delisle, frère du géographe, a eu la

gloire d'en obtenir la preuve ; il est le premier européen qui ait abordé dans ces parages, devenus depuis si familiers par les visites de Cook, la Peyrouse, Vancouver, &c.

1737 : *R. du nord-ouest.* Cependant Middleton trouve l'entrée de plusieurs rivières, et renouvelle des espérances que Moore, en 1746, poursuit avec ardeur ; mais la fin du siècle les voit s'éteindre pour jamais. Le gouvernement anglais, par un dernier effort, parcourt vers ce temps toutes les chances à la fois et sans succès. Pickersgill et Young dans l'est, Cook et Vancouver dans l'ouest, Mackenzie et Hearn par terre, ont, chacun en particulier et tous ensemble, résolu le problème négativement et sans réplique. Vers le même temps encore, et lorsque Cook cherchait dans le sud jusqu'à quelle distance on pouvait s'approcher du Pôle, Lord Mulgrave, alors capitaine Philips, poursuivait la même recherche vers le nord. Il s'en approcha jusqu'au delà du 8e, y fut surpris par les glaces, et n'en revint que comme par miracle.

1739 : *R. du sud est.* Bouvet, Français, court 425 lieues sur le parallèle du 57e sud, et découvre le cap de la Circoncision, qui ne peut avoir été qu'un banc de glace, puisque personne ne l'a retrouvé.

1740 : *R. du sud-ouest.* George Anson, amiral anglais, fait une célèbre expedition contre les Espagnols dans la mer du Sud, relâche à Tinian, se radoube en Chine, et regagne sa patrie après une absence de quatre ans.

Jusqu'ici la plupart des navigateurs, comme on vient de le lire, n'ont été guides que par l'avidite ; mais à présent on va voir les sentimens les plus nobles presider à ces périlleuses entreprises. Les capitaines recevront les instructions les plus libérales ; loin de combattre et d'abrutir les peuples, on s'efforcera de jeter parmi eux les bienfaits de la civilisation ; loin de les depouiller, on cherchera à les enrichir de nos vegétaux utiles, et de nos animaux domestiques. Ce n'est plus cet esprit de cupidité qui dirige maintenant, c'est l'amour paisible

et bienfaiteur des connaissances humaines, qui transporte des savans sur les points les plus éloignés du globe. Les vœux de toute la terre les accompagnent. Leur retour est également cher à tous ; ils ne sont plus d'une seule nation, ils sont devenus les membres de la société toute entière. C'est ce que consacra le gouvernement français d'une manière bien touchante quand, en guerre avec l'Angleterre, il écrivit à tous ses croiseurs de respecter et de secourir le capitaine Cook et ses vaisseaux, dans quelques parages et dans quelque situation qu'ils se trouvassent.

1764 : *R. du sud-ouest.* Byron, Anglais, traverse le détroit de Magellan, découvre le nord de l'archipel Dangereux, les îles du Danger, (*par les* 11° *sud*), du duc d'York (*par les* 8° *sud*), de Byron (près de l'Equateur), touche à Tinian, et rejoint l'Europe en vingt-deux mois.

1766 : *Même route.* Wallis, Anglais, découvre le sud de l'Archipel Dangereux, arrive avant Bougainville à Otaïti (*par les* 20° *sud*), qu'il nomme George trois, parcourt les îles de la Société, et revient par Tinian et Batavia.

1766 : *Même route.* Bougainville, Français, visite les Malouïnes, découvre Otaïti, qui venait de l'être précisément par Wallis ; il découvre ou visite l'archipel des Navigateurs, celui du St.-Esprit, la Louïsiade, la Nouvelle-Bretagne, et revient en France après deux ans.

1768 : *Même route.* Premier voyage de Cook ; son objet était d'observer le passage de Vénus, et de faire des découvertes dans la mer du Sud ; il observe Otaïti, et ensuite parcourt les îles de la Société, la Nouvelle-Zélande, où il découvre le détroit de son nom ; visite et découvre en quelque façon les côtes orientales de la Nouvelle-Hollande, Botany-Bay, retrouve le détroit de Torrez, et revient en 1771.

1769 : *R. du sud-est.* Surville, Français, qui obtient d'aller faire le commerce au Pérou, pourvu qu'il poursuive des découvertes, longe la Nouvelle-

Bretagne, visite une partie de l'archipel Salomon, qu'il appelle Arsacides, reconnaît la Nouvelle-Zélande, et va se noyer à Callao.

1771 : *Même route.* Marion, Français, découvre des îles auxquelles il donne son nom ; Cook les surnomme îles du prince Edouard (45° *sud*). Marion est tué à la Nouvelle-Hollande.

1772 : *Même route.* Kerguelin découvre des terres au sud de la mer des Indes, auxquelles il donne son nom (*dans les* 48e *sud*). En 1774, il y fait un second voyage : ces îles, étant inhabitées et stériles, leur fait donner par Cook le nom d'îles de la Désolation.

1772 : *R. du sud-ouest.* Second voyage de Cook, dont l'objet était de chercher le prétendu continent austral. Cet immortel navigateur tourne autour du Pôle avec une constance admirable, un courage plus qu'humain ; il descend jusqu'au 71e sud, affirme l'impossibilité de pénétrer plus loin, et prouve mathématiquement la non existence d'un continent austral.* Dans sa route vers le Pôle, il découvre l'île de Géorgie ou St.-Pierre (*dans les* 55e *sud*), la terre de Sandwich ou Thule-Australe (*dans les* 59e *sud*); dans son retour vers l'Equateur, il découvre et visite la Nouvelle-Calédonie; et les Nouvelles-Hébrides (19° *sud*); il regagne l'Europe en 1775. Le capitaine Furneaux, commandant sa conserve, se sépare de lui, et revient seul après avoir fait de son côté beaucoup de reconnoissances et quelques découvertes.

1774 : *R. du sud-est.* Troisième voyage de Cook, dont l'objet était d'aller reconnaître le Pôle nord dans le Grand-Océan exterieur, et vérifier la possibilité du retour par le nord-ouest ou le nord-est.

Il remet à Otaïti le natif Omaï, qui était venu en Angleterre avec le capitaine Furneaux ; et cinglant vers le nord, il découvre les îles Sandwich (*dans les* 20° *nord*), et visite les côtes occidentales de l'Amérique, depuis le 43e nord, jusqu'au 71e, traver-

* Cependant depuis ce fameux marin on a fait des découvertes qui sont mentionées dans les nouvelles géographies.

sant le détroit de Behring, et s'elevant aussi loin vers le nord qu'il est permis aux efforts humains de l'obtenir, il démontre l'impossibilité du retour dans le voisinage des pôles, et vient relâcher aux îles Sandwich, où il périt, en 1779, dans une querelle contre les naturels, laissant une memoire qui ne peut périr qu'avec le boulversement du globe, et les dernières vestiges de la navigation.

Clerke, son successeur ; reprend inutilement les mêmes efforts l'année suivante, et meurt à son retour ; c'est le capitaine Gore qui ramène l'expédition en 1780.

1785 : *R. du sud-ouest.* La Peyrouse, Français, visite la mer du Sud, *explore* le nord-ouest de l'Amérique et le nord-est de l'Asie, découvre la manche de Tartarie (*dans les* 40 *et* 55° *nord*), le détroit de la Peyrouse peu éloigné de la manche de Tartarie, et périt avec sa conserve sans qu'on ait jamais pu rien se procurer sur son sort. Peu de temps après, d'Entrecasteaux est envoyé à sa recherche, il suit ses traces, explore les parages les plus difficiles, mais en vain.

1790 : *R. du sud-ouest.* Marchand, Français, pénètre dans la mer du Sud, augmente le nombre des Marquises, visite une partie du nord-ouest de l'Amerique, touche aux îles Sandwich, aux Marianes et à Canton.

1790 : *R. du sud-est.* Vancouver, Anglais, va par le cap de Bonne-Espérance à O-taïti, aux îles de Sandwich, et se rend aux côtes occidentales de l'Amérique, où il explore durant près de cinq ans, mille lieues de côtes, depuis le 30e jusqu'au 60e, avec une précision admirable et sans exemple : aucune de nos côtes européennes n'est mieux travaillée. Vancouver revient en Europe par le cap Horn, après avoir détruit sans retour tout espoir de pénétrer jamais en Europe au travers de l'Amérique par les parages qu'il avait parcourus ; c'étaient les seuls points depuis Cook, qui laissaient encore quelques espérances.

Le capitaine Baudin, Français, va explorer le

midi de la Nouvelle-Hollande, et meurt dans son entreprise.

Enfin, le dernier voyage fait autour du Monde, l'a été par M. de Krusenstern, Russe, mais sa mission a été de vérifier plutôt que de découvrir.

Résumé des Routes prises par les divers Navigateurs.

1o. *Route du sud-est.* On doit aux Navigateurs qui ont pris cette route, la connaissance des côtes occidentales de l'Afrique et des îles qui en dépendent, la découverte du Brésil, du cap de Bonne Espérance, de la côte orientale de l'Afrique et de ses îles; des presqu'îles de l'Inde, des îles de la Sonde, des Moluques, les premières notions de la Nouvelle-Hollande, et les relations avec la Chine et le Japon. Les Portugais sont ceux qui ont le plus illustré cette route par leurs succès, leur gloire et leur puissance; ensuite viennent les Hollandais.

2o. *Route au travers de l'Atlantique seulement.* On doit à ceux qui ont pris au travers de l'Atlantique, la découverte du Nouveau-Monde et de ses côtes orientales; les premières notions de l'océan Pacifique; l'occupation du Mexique et du Pérou; la fondation des grandes colonies européennes; la connaissance de la cochenille, du quinquina, de la vanille, du cacao; l'abondance de l'or, de l'argent du sucre, du café, de l'indigo, du coton. Les Italiens en eurent le mérite et la gloire; les Espagnols en recueillirent d'abord tous les avantages.

3o. *Route du sud-ouest,* dans laquelle on y a intercallé les navigateurs espagnols dans la mer Pacifique.

On leur doit la découverte des détroits de Magellan et de Lemaire, celle du cap Horn et des côtes occidentales de l'Amérique; la navigation de l'immense océan extérieur, et la connaissance des innombrables îles qu'il renferme. C'est par cette route qu'on a exécuté le tour du monde, accompli depuis par un grand nombre de voyageurs de toutes les nations. Au milieu d'eux s'élève l'immortel

Cook, demeuré le premier des navigateurs par la force de son génie, la fermeté de son caractère, la douceur de ses mœurs, et l'immensité de ses découvertes.

4o. *Route du nord ouest.* A peine eut-on découvert le passage du sud-est et du sud-ouest pour se rendre aux Indes, qu'on chercha celui du nord-ouest et du nord-est pour se rendre à la Chine. Peu de recherches ont exercé la constance et l'intrépidité des hommes autant que cette périlleuse entreprise, hérissée des difficultés de la mer, du froid et de la faim. Les Anglais en ont tout l'honneur; ils y ont mis un acharnement admirable, jusqu'à ce que leurs efforts aient amené la preuve mathématique de la non existence de ce passage.

5o. *Route du nord-est.* La même idée qui avait fait concevoir l'espérance d'une route au Japon et à la Chine par le nord-ouest, en fit chercher une aussi par le nord-est. Sébastien Cabot fit la première tentative. D'autres Anglais marchèrent sur ses traces, mais personne n'y acquit plus de célébrité que Barents et Heemskerke.

ABRÉGÉ DE COSMOGRAPHIE.

Des Corps Célestes en général.

La Cosmographie est la description de l'Univers qui se compose de Corps répandus dans l'espace immense que l'on appelle le Ciel. Les uns sont lumineux et conservent entre eux la même distance; les autres, qui sont opaques, et qui sont placés à des distances inégales, roulent dans l'immensité avec une vitesse plus ou moins rapide.

Les corps lumineux ont une lumière qui leur est propre, comme le soleil et les étoiles; les corps opaques n'ont de lumière que celle qu'ils reçoivent des corps lumineux, telles que les planètes et les comètes.

On distingue deux sortes de planètes, les premières qui tournent autour du soleil dans une orbite ovale, mais presque circulaire, dont cet astre occupe le foyer.

Les autres qui, en tournant avec les précédentes autour du soleil, tournent en même temps autour de ces dernières : ce sont des satellites ainsi appelés, parce qu'ils sont rapproches des planètes proprement dites, et qu'ils les accompagnent partout.

Les comètes ont une route différente, et parcourent des ellipses très alongés.

On peut distinguer facilement les planètes des étoiles, en ce que ces premières n'ont pas une lumière scintillante comme les étoiles. En effet, elles ne réfléchissent qu'une lumière étrangère, tandis que les étoiles sont, suivant toute apparence, autant de soleils semblables à celui qui nous échauffe et nous éclaire, et ils ne nous paraissent plus petits qu'en raison de leur éloignement; aussi est-il possible qu'ils éclairent des milliers de planètes comme les nôtres.

Des Etoiles fixes et des Constellations.

Les Etoiles sont à une trop grande distance de la terre pour que l'on ait pu la mesurer; on estime seulement qu'elle excède cinq millions de millions de lieues. On ne peut guère voir, sans autre secours que les yeux, que deux mille etoiles environ, mais avec un télescope on en aperçoit des milliards. La voie lactée, appelée vulgairement le chemin de Saint-Jacques, n'est qu'un amas d'étoiles si rapprochées les unes des autres, qu'on ne peut les distinguer avec les yeux seuls.

Les Constellations sont un assemblage d'un certain nombre d'étoiles fixes auxquelles on a donné des noms, dont l'origine est si ancienne qu'elle est à peu près inconnue. On en compte soixante-dix sept principales, savoir : trente au nord, trente-cinq au midi, et douze au milieu ; ces dernières sont appe-

lées les douze signes du Zodiaque : ce sont les plus importantes à connaître.*

Du Soleil.

Le Soleil paraît être un immense foyer qui éclaire, échauffe et anime tout ce qui l'environne. Il a la forme d'une sphère, et tourne sur lui-même, ce dont on s'est convaincu à l'aide du télescope qui a fait remarquer que des taches paraissaient par intervalle sur ce corps lumineux ; qu'elles commençaient à se montrer sur l'un de ses bords, qu'elles s'avançaient, parvenaient à l'autre bord, et enfin disparaissaient pour reparaître de nouveau après un certain espace de temps. Le mouvement de rotation du soleil sur son axe se fait en un peu moins de vingt-six jours, et dans la direction d'orient en occident. Les astronomes, ayant évalue le diamètre de cet astre, on a pu calculer qu'il est environ un million quatre cent-mille fois plus gros que la terre, et que son éloignement de nous est d'environ trente-trois millions de lieues (quatre-vingt dix-neuf millions de milles).

Des Planètes.

Le nom *planète*, mot grec qui signifie *errant*, a été ainsi donné à ces corps, parce qu'indépendamment du mouvement régulier qu'elles semblent partager avec les étoiles fixes, elles ont leur mouvement propre en vertu duquel elles parcourent leur orbite autour du soleil.

Il y a onze Planètes proprement dites en *apparentes*, c'est-à dire qu'on peut voir avec les yeux seuls, et en *télescopiques*, c'est-à-dire qu'on ne peut voir qu'à l'aide de cet instrument.

Les planètes apparentes, rangées suivant l'ordre de leur distance du soleil, sont : *Mercure*, *Vénus*, la *Terre*, ayant un satellite qui est la Lune, *Mars*, *Jupiter*, ayant quatre satellites, et *Saturne* ayant

* *Zodiaque* est un mot qui signifie animal. Ce nom a été ainsi donné à ce cercle des douze constellations du centre, parce que la plupart d'entr'elles représentent des figures d'animaux ; nous reviendrons sur l'explication du Zodiaque.

sept satellites et de plus un grand anneau lumineux.

Les planètes télescopiques, rangees dans le même ordre, sont : *Cérès*, *Pallas*, *Junon*, *Vesta*, *Uranus*, ayant six satellites ; ce qui fait six planètes apparentes, cinq planètes télescopiques et dix-huit satellites, au total vingt-neuf planètes et satellites, sans y comprendre l'anneau de Saturne.

On divise encore les planètes en *inférieures* et en *supérieures*. Les inférieures sont *Mercure* et *Vénus* plus rapprochées du soleil que de la terre : toutes les autres qui en sont plus éloignées, sont dites supérieures.

Les planètes inférieures, dont les orbites sont moins grandes, mettent moins de temps que la terre à faire leur révolution autour du soleil ; celle des autres est au contraire plus longue que notre planète.

Description des Planètes par leur volume, leurs divers éloignemens et leurs révolutions.

Mercure est désigné par ce signe ☿ ; c'est le haut du caducée, attribut ordinaire du dieu Mercure dans la mythologie. Cette planète n'a de grosseur qu'environ un quinzième de la terre, et son diamètre est d'environ le tiers de ce même globe, c'est-à-dire de mille lieues. Elle est la plus voisine du soleil, sa distance est d'environ treize millions de lieues, et elle fait sa révolution autour du soleil en quatre-vingt-huit jours. On calcule que cette planète doit éprouver une chaleur supérieure à celle de l'eau bouillante.

Vénus, par ce signe ♀, représente, dit-on, un miroir avec son manche. Cette planète est seulement d'un neuvième plus petite que la terre : c'est la plus brillante du ciel à nos yeux. Quand elle paraît le matin avant l'aurore, on l'appelle vulgairement *étoile du matin ;* et quand elle se montre au soir, on lui donne le nom de *l'étoile du soir* ou de *l'étoile du berger*. Son diamètre est d'environ deux mille quatre cents lieues, sa révolution sur elle-mê-

me d'environ vingt-trois heures, et sa révolution autour du soleil, dont elle est éloignée d'environ vingt-quatre millions de lieues, est d'un peu plus de deux cent vingt-quatre jours et demi.

La Terre, désignée par une boule surmontée d'une croix ♁, emblème de la religion chrétienne, a environ trois mille lieues de diamètre et neuf mille de circonférence. Sa révolution sur elle-même est de vingt-quatre heures, et celle autour du soleil se fait en 365 jours et environ six heures, espace qu'on nomme un *an* ou une *année*.

La terre est ronde : cette forme sphérique est incontestable, surtout depuis la découverte de l'Amérique et les divers voyages faits autour du monde. Par conséquent la mer est pareillement courbe comme la terre, et les montagnes ne sont pas assez élevées pour en changer la forme sphérique. Par exemple le *Himmaleh*, la plus haute montagne connue, quoiqu'à plus de quatre mille quatre cents toises au-dessus du niveau de l'océan, ne produit pas plus sur l'étendue diamétrale de la terre, qu'un tiers de ligne sur celle de cinq pieds, ce qui n'est presque rien comme on le voit. Ainsi les montagnes et les vallées n'altèrent pas plus la rondeur de la terre que ne le font sur l'orange la plus fine les aspérités que l'on peut y remarquer.

Mars, représenté par une flèche et un bouclier ♂ est un cinquième plus petit que la terre. Sa distance du soleil est d'environ quarante-neuf millions de lieues ; il fait sa révolution autour de cet astre en 686 jours 23 heures, et son mouvement de rotation sur lui-même a lieu en vingt-quatre heures quarante minutes. A la vue simple de cette planète, elle ressemble à une petite étoile rougeâtre qui n'a qu'une faible lumière.

Jupiter, marqué par ♃ ou un Z barré, qui est la lettre initiale du mot grec *Zeus* qui signifie Jupiter, est la plus grande de toutes les planètes ; son diamètre est d'environ trente mille lieues, et par conséquent treize cents fois plus gros que la terre. Cependant sa révolution sur lui-même est beaucoup plus

prompte que celle de la terre, car elle a lieu en neuf heures cinquante-six minutes ; mais il n'en est pas de même de sa révolution autour du soleil qui dure onze ans, trois cent dix-sept jours et demi. Il est éloigne du soleil d'environ cent soixante-onze millions sept cent mille lieues. A cet éloignement, Jupiter doit être faiblement éclairé, mais il en est en quelque sorte dédommagé par quatre lunes ou satellites qui, situées à des distances inégales, font autour de lui leur révolution, l'une en un jour dix-huit heures ; la seconde en trois jours treize heures ; la troisième en sept jours trois heures, et la dernière en seize jours seize heures et demi. Ce qui nous fait supposer qu'il est ainsi dédommagé, c'est qu'il a quelquefois plus d'éclat que Vénus.

Saturne, représenté par une faux L emblème du temps, que les anciens nommaient Saturne, est mille fois plus considérable que la terre, et par conséquent est plus petit que Jupiter. Sa révolution autour du soleil est de vingt-neuf ans cent soixante-quatorze jours, et sa distance majeure de cet astre est d'environ trois cent neuf millions de lieues. A cette prodigieuse distance du soleil, le froid doit y être tel que si elle est habitée, chose vraisemblable, une créature dans la supposition organisée comme nous, croirait être dans l'eau bouillante, si on la plaçait à un de nos pôles où le froid est excessif. Quant à sa lumière, Saturne est aussi dédommagée de son grand éloignement du soleil par sept lunes ou satellites qui doivent l'augmenter par leurs différentes et continuelles révolutions autour de lui : outre cela il a encore un anneau mince et large qui l'entoure à une certaine distance, et qui doit aussi lui renvoyer la lumière du soleil.

Cérès, visible que par le télescope, a été découverte en 1801, par Piazzi astronome sicilien. Cette planète est dix fois plus petite que la terre. Sa distance du soleil est d'eviron quatre-vingt-six millions de lieues ; elle fait sa révolution autour de cet astre en quatre ans et demi à peu près.

Pallas, découverte à Brême en 1802, par l'as-

tronome Olbers, est vingt-neuf fois plus petite que la terre. Sa distance du soleil est d'environ quatre-vingt-onze millions de lieues ; et elle fait sa révolution autour de cet astre en quatre ans et deux cent quarante deux jours.

Junon, découverte en 1804 par l'astronome Harding, est éloignée du soleil de quatre vingt-huit millions de lieues. Sa révolution autour de cet astre se fait en cinq ans et trois mois. Sa grosseur est encore inconnue.

Vesta, découverte à Brême en 1807 par l'astronome Olbers, fait sa révolution en 1320 jours environ. Sa distance du soleil est d'environ soixante-dix-huit millions de lieues ; sa grosseur est encore pareillement inconnue. On voit que les orbites de ces quatre petites planètes sont comprises entre celles de *Mars* et de *Jupiter*.

Uranus, découvert en 1781 par Herschel, a d'abord porté le nom de ce fameux astronome, ensuite il lui en a resté pour signe qu'elle conserve encore, une H initiale du nom de cet astronome, et à laquelle est suspendue une petite boule ♅. Cette planète fait sa révolution autour du soleil en vingt-quatre ans vingt-neuf jours. Sa distance est d'environ six cent millions de lieues du soleil, ce qui fait dix-neuf fois celle de la terre. On a découvert qu'elle est accompagnée de six lunes ou satellites.

Des Satellites.

Nous ne parlerons que de la Lune et de ses phases dont l'objet peut nous intéresser davantage.

Cette planète est de la seconde espèce, elle est le satellite de la terre. Sa grosseur est quarante-neuf fois moins grande que notre globe, par conséquent son diamètre est un peu plus du quart et moins du tiers que la terre. Sa distance de nous est d'environ quatre-vingt-sept mille lieues, et c'est par cette raison que nous la voyons si grande quoiqu'elle soit incomparablement plus petite que les autres planètes qui, en raison de leur très grand éloignement, paraissent bien plus petites.

La révolution de la lune qui a lieu d'occident en orient et dans une ellipse, se fait en vingt-sept jours, sept heures et quarante et une minutes; mais comme dans cet espace de temps, la terre s'est avancée d'environ vingt-sept degrés dans son orbite autour du soleil, la lune ne peut rejoindre le même point relativement au soleil, qu'en continuant son mouvement; en sorte que sa révolution n'est complète qu'après vingt-neuf jours et demi.

La lune, comme toutes les planètes de notre système, reçoit sa lumière du soleil; en sorte que c'est la partie éclairée que nous apercevons plus ou moins grande, en raison de ce que la lune est plus ou moins éloignée du soleil.

Quand la lune se trouve directement entre nous et le soleil, on dit qu'elle est en *conjonction;* alors nous ne voyons rien parce que toute la partie éclairée est directe au soleil, et que celle qui ne l'est pas lui étant opposée, cette partie ténébreuse est directement à nous, et que par conséquent nous ne pouvons la voir avec les yeux seuls. Mais à mesure que la lune se détourne de cette direction, en se dirigeant du côté du sud, alors elle laisse apercevoir une première clarté qui, en raison de la rotondité de la lune, présente un *croissant* que l'on nomme nouvelle lune. La concavité du croissant se remplit successivement, en sorte qu'au bout de sept jours, on voit la moitié de la partie éclairée sous la forme d'un demi-cercle, ce qui nous donne le premier quartier.

A mesure que la lune s'éloigne du soleil, la surface éclairée augmente à nos yeux, parce que naturellement elle se tourne de notre côté, jusqu'à ce qu'enfin au quatorzième jour et demi après la conjonction, étant arrivée à son orbite, nous nous trouvons entre le soleil et elle, et par là toute sa surface, c'est-à-dire, la moitié de son globe est toute entière présente à notre vue, ce qui forme la pleine lune, ou *opposition.*

La lune parvenue à sa dernière phase, sa partie lumineuse va en décroissant pour nous à mesure

que la lune continue d'avancer dans son orbite opposé, c'est-à-dire qu'elle retourne vers sa conjonction, de façon que sept jours après on ne voit plus que la moitié de la partie éclairée pour le dernier quartier, et enfin sept jours après au moment d'entrer en conjonction, le dernier croissant.

---

*Des Eclipses.**

Il y a deux sortes d'Eclipses, celle de soleil et celle de lune.

Lorsque la lune en conjonction se trouve dans une ligne parfaitement directe entre le soleil et la terre, alors la lune projette sur la terre une ombre qui cache le soleil dans la partie que cette ombre occupe. D'après cela, la terre dans cette direction est privée pendant quelques heures des rayons de cet astre par l'interposition de la lune : cette interposition est pour la lune une éclipse de terre.

Les éclipses de lune au contraire existent lorsque la terre se trouve dans une ligne parfaitement directe entre le soleil et la lune, ce qui ne peut avoir lieu que dans la pleine lune ou l'opposition ; alors la terre projette sur la lune un obstacle qui lui intercepte pareillement pendant quelques heures les rayons du soleil : l'interposition de la terre dans cette position est une éclipse de soleil pour la lune.

Des Comètes.

Les Comètes sont des corps célestes qui empruntent comme les planètes leur lumière du soleil. Ils font de même leur révolution autour de cet astre, mais avec cette différence que parcourant une ellipse ou ovale extrêmement allongé, ils semblent sortir tout à coup des abîmes de l'espace, et y rentrer ensuite, pour y poursuivre, pendant des siècles, une carrière ignorée de nous.

On distingue facilement une comète des autres corps célestes parce qu'elles présentent une traînée

* Eclipse signifie privation de lumière, et cette privation est causée par l'interposition d'un corps céleste avec un autre corps.

de lumière que l'on nomme *barbe*, *queue* ou *chevelure*. On pense que ce sont des vapeurs que fait exhaler la chaleur du soleil, et c'est cette raison qui les a fait nommer *comètes*, mot grec qui signifie *chevelure*.

Observations générales.

L'epace qu'embrasse notre système planétaire est évalué à plus de quatre milliards de lieues, et cet intervalle immense n'est rien quand on le compare à la distance des étoiles fixes qui sont elles-mêmes séparées les unes des autres par des espaces inappréciables. Nous ne parlons point ici des étoiles qui ne sont pas visibles à nos yeux, et qui doivent être à l'infini. Nous terminons cette courte description de Cosmographie par le passage suivant, extrait de l'exposition du système du monde par M. le comte de la Place : il est bien propre à donner aux élèves une idée de l'immensité de la nature.

“ .... Arrêtons d'abord nos regards sur la disposition du système solaire et sur ses rapports avec les étoiles. Le globe immense du soleil, foyer principal de ses mouvemens divers, tourne en vingt-cinq jours et demi sur lui-même : sa surface est recouverte d'un océan de matière lumineuse dont les vives effervescences forment des taches variables souvent très nombreuses, et quelquefois plus larges que la terre. Au-dessus de cet océan s'élève une vaste atmosphère : c'est au-delà que les planètes, avec leurs satellites, se meuvent dans des orbes presque circulaires, et sur des plans peu inclinés à l'équateur solaire. D'innombrables comètes, après s'être approchées du soleil, s'en éloignent à des distances qui prouvent que son empire s'étend beaucoup plus loin que les limites connues du système planétaire. Non-seulement cet astre agit par son attraction sur tous ces globes en les forçant à se mouvoir autour de lui, mais il répand sur eux sa lumière et sa chaleur. Son action bienfaisante fait

éclore les animaux et les plantes qui couvrent la terre ; et l'analogie nous porte à croire qu'elle produit de semblables effets sur les planètes ; car il n'est pas naturel de penser que la matière dont nous voyons la fécondité se développer en tant de façons, est stérile sur une aussi grosse planète que Jupiter qui, comme le globe terrestre, a ses jours, ses nuits, ses années, et sur lequel les observations indiquent des changemens qui supposent des forces très actives. L'homme, fait pour la température dont il jouit sur la terre, ne pourrait pas, selon toute apparence, vivre sur les autres planètes ; mais ne doit-il pas y avoir une infinité d'organisation relatives aux diverses températures des globes de cet univers ? Si la seule différence des élémens et des climats met tant de variétés dans les productions terrestres, combien plus doivent différer celles des diverses planètes et de leurs satellites ? L'imagination la plus active ne peut s'en former aucune idée ; mais leur existence est au moins fort vraisemblable.

“ Portons maintenant nos regards au-delà du système solaire. D'innombrables soleils qui peuvent être les foyers d'autant de systèmes planétaires, sont répandus dans l'immensité de l'espace à un éloignement de la terre, tel que le diamètre entier de l'orbe terrestre, vu de leur centre, est insensible. Plusieurs étoiles éprouvent dans leurs couleurs et dans leur clarté, des variations périodiques très remarquables. Il en est d'autres qui ont paru tout à coup, et qui, après avoir pendant quelque temps brillé d'une vive lumière, ont disparu : telle fut l'étoile qui détermina Hypparque à entreprendre son catalogue d'étoiles, pour mettre la postérité en état de reconnaître les changemens que le ciel pourrait éprouver ; telle fut encore la fameuse étoile observée en 1572 dans la constellation de Cassiopée. En peu de temps elle surpassa la clarté des plus belles étoiles et de Jupiter même. Sa lumière s'affaiblit ensuite, et l'étoile disparut seize mois après sa découverte, sans avoir changé de place dans le ciel. Sa couleur éprouva des variations considérables :

elle fut d'abord d'un blanc éclatant, ensuite d'un jaune rougeâtre, enfin d'un blanc plombé. Quels changemens prodigieux ont dû s'opérer à la surface de ce grand corps, pour avoir été aussi sensibles à la distance qui nous en sépare! Combien ils doivent surpasser ceux que nous observons à la surface du soleil, et nous convaincre que la nature est loin d'être partout toujours la même! Tous ces corps devenus invisibles, sont à la place où ils ont été observés, puisqu'ils n'en ont point changé durant leur apparition : il existe donc dans l'espace céleste, des corps opaques aussi considérables, et peut-être en aussi grand nombre que les corps lumineux.

Il paraît que ces astres, loin d'être disséminés dans le ciel à des distances à peu près égales, sont rassemblés en divers groupes formés chacun de plusieurs milliards d'étoiles. Notre soleil et les plus brillantes étoiles font probablement partie d'un de ces groupes qui, vu du point où nous sommes, semble entourer le ciel, et forme la voie lactée. Le grand nombre d'étoiles que l'on aperçoit à la fois dans le champ d'un fort télescope dirigé vers cette voie, nous prouve son immense profondeur qui surpasse mille fois la distance de Syrius* à la terre ; en sorte qu'il est vraisemblable que les rayons de la plupart de ces étoiles ont employé un grand nombre de siècles pour venir jusqu'à nous. En s'éloignant de la voie lactée, elle finirait par offrir l'apparence d'une lumière blanche et continue d'un petit diamètre ; car alors l'irradiation qui subsiste même dans les meilleurs télescopes, couvrirait et ferait disparaître les intervalles des étoiles ; il est donc probable que les nébuleuses sont, pour la plupart, des groupes d'étoiles, vus très loin, et dont il suffirait de s'approcher pour qu'ils présentassent des apparences semblables à la voie lactée. Les distances mutuelles des étoiles qui forment chaque groupe, sont au moins cent mille

* Etoile de première grandeur que l'on regarde comme la plus rapprochée de notre système planétaire.

fois plus grandes que la distance du soleil à la terre. Ainsi, l'on peut juger de la prodigieuse étendue de ces groupes par la multitude innombrable d'étoiles que l'on observe dans la voie lactée. Si l'on réfléchit ensuite au peu de largeur apparente, et au grand nombre de nébuleuses qui sont séparées les unes des autres par un intervalle incomparablement plus grand que la distance mutuelle des étoiles dont elles sont formées, l'imagination étonnée de l'immensité de l'univers aura peine à lui concevoir des bornes.

" L'astronomie, par la dignité de son objet et la perfection de ses théories, est le plus beau monument de l'esprit humain, le titre le plus noble de son intelligence. Séduit par les illusions des sens et de l'amour-propre, l'homme s'est regardé long-temps comme le centre du mouvement des astres, et son vain orgueil a été puni par les frayeurs qu'ils lui ont inspirées. Enfin plusieurs siècles de travaux ont fait tomber le voile qui lui cachait le système du monde. Alors il s'est vu sur une planète presque imperceptible dans le système solaire, dont la vaste étendue n'est elle-même qu'un point insensible dans l'immensité de l'espace. Les résultats sublimes auxquels cette découverte l'a conduit sont bien propres à le consoler du rang qu'elle assigne à la terre, en lui montrant sa propre grandeur dans l'extrême petitesse de la base qui lui a servi pour mesurer les cieux. Conservons avec soin, augmentons le dépôt de ses hautes connaissances, les délices des êtres pensans. Elles ont rendu d'importans services à la navigation et à la géographie ; mais leur plus grand bienfait est d'avoir dissipé les craintes occasionnées par les phénomènes célestes, et détruit les erreurs nées de l'ignorance de nos vrais rapports avec la nature et son auteur : erreurs et craintes qui renaîtraient promptement si le flambeau des sciences venait à s'éteindre."

ABRÉGÉ DE GÉOGRAPHIE HISTORIQUE.

Des dimensions du Globe terrestre.

La circonférence du Globe terrestre est d'environ vingt-sept mille milles anglais (neuf mille lieues); sa surface de soixante-dix-huit millions de milles (vingt six millions de lieues carrées), et sa solidité de trente-six milliards neuf cent millions de milles cubes (douze milliards trois cent millions de lieues cubes).

Des vingt-six millions de lieues formant la surface du globe terrestre, un peu plus du quart, ou sept millions de lieues sont en terre, les dix-neuf autres millions sont en eau.

L'hemisphère oriental ou l'Ancien-Monde a les deux tiers des terres ; et la différence est plus grande encore si on le compare à l'Equateur, car l'hémisphère nord a les quatre cinquièmes des terres ; enfin la zone tempérée en renferme à elle seule les cinq septièmes.*

Le globe terrestre a deux pôles qui sont les deux extrémités de l'axe immobile sur lequel le globe entier du monde paraît tourner en vingt-quatre heures, en même temps qu'il tourne en un an autour du soleil. Conséquemment la terre a la forme d'une sphère ou d'une boule, mais elle n'est pas parfaitement ronde ; elle est un peu aplatie aux pôles et bombée vers l'Equateur. Néanmoins cette différence est trop peu considérable pour être indiquée sur les globes terrestres.

Les géographes divisent le globe terrestre en huit cercles, quatre grands et quatre petits. Les quatre grands sont l'Equateur ou l'Equinoxial, l'Ecliptique ou le Zodiaque, le Méridien et l'Horison. Les quatre

---

* Mrs Méchaim et Delambre ont terminé en 1798, leur célèbre mesure de l'Arc du Méridien compris entre Dunkerque (France) et Barcelone (Espagne), et ce sont leurs résultats qui ont déterminé la longueur du *Mètre* unité de la Métrologie nouvelle ; il est la dix millionième partie du quart du Méridien terrestre, et répond à un peu plus de trois pieds.

petits sont deux *tropiques* et deux cercles *polaires.* Les tropiques sont ceux du Cancer et du Capricorne; et les polaires sont nommés Cercle Arctique et Cercle Antarctique.

La circonférence de ces cercles, tant grands que petits, est ordinairement divisée en 360 parties, qu'on nomme degrés; ces degrés sont repartis en zones dont nous allons parler.

Des Zones.

Il y a cinq *zones*: La première est la zone glaciale du nord ou boréale, et la deuxième, celle du sud ou australe; la troisième est la zone tempérée du nord ou boréale, et la quatrième, celle tempérée du sud ou australe; la cinquième est la zone torride placée entre les deux tropiques.

1o. *La zone glaciale du nord*, du 90e au 70e 30' comprend un vingt troisième, ou 1,130,500 lieues carrées, dont un tiers en terre. De cette superficie, 124,000 lieues carrées en terre, et 446,500 en eau, appartiennent à l'hémisphère oriental: les 180,000 lieues carrees restant en terre, et 380,000 en eau appartiennent à l'hemisphère occidental.

Aux pôles, on ne voit que la moitié du ciel, et à l'Equateur, on le voit tout entier. Entre ces deux points, c'est-à dire, dans les zones tempérées, on en voit plus de la moitié, et le surplus augmente ou diminue selon qu'on approche l'Equateur ou les pôles.

2o. *La zone glaciale du sud*, partant du 6?e au 90e et dernier degré, comprend pareillement un vingt-troisième, ou 1,130,500 lieues carrées, toutes en eau.

L'intrépide Cook y a pénétré aussi avant qu'il est donné à l'homme de le prétendre, et il n'y a trouvé aucune terre (*voyez page* 91). Dès le 75e, des glaces éternelles semblent avoir posé les limites de la nature humaine.

Les zones glaciales présentent une grande inégalité dans les jours et les nuits. Aux pôles même, ils y sont de six mois; le soleil y frappe toujours

très obliquement. Il ne se lève pas comme chez nous, mais tourne en spirale autour de l'horison.

On n'a jamais pu déboucher de l'Atlantique par le nord-est ou le nord-ouest ; mais on y a réussi par le sud-est et le sud-ouest. Ce résultat est dû à ce que les terres au nord s'arrondissent fort près du pôle, et à ce qu'au sud elles se terminent toutes en pointe fort loin du pôle sud.

3o. *La zone tempérée du nord* ou *boréale,* partant du 66e 30′ au 23° 30′, comprend environ un quart du globe, ou 6,735,000 lieues carrées, dont plus de la moitié en terre. De cette superficie, 2,991,300 lieues carrées en terre, et 376.200 en eau seulement, appartiennent à l'hémisphère oriental ; les 1,030,000 lieues carrées en terre et les 2,337,500, restant en eau, appartiennent à l'hémisphère occidental.

La zone tempérée du nord semble destinée à l'emporter dans sa population sur le reste de la terre. L'Europe l'a couverte en Amérique de colonies dignes d'elle. L'européen a une force d'ame, une activité de génie, une supériorité d'intelligence qui tiennent de sa nature, et résistent à tous les climats.

4o. *La zone tempérée du sud* ou *australe,* partant du 23e 30′ au 66e 30′, comprend pareillement environ un quart du globe, ou 6,735,000 lieues carrées, dont le treizième seulement en terre, ou 518.000 lieues carrées. De cette superficie, 364,077 lieues en terre, et 3,007,500 en eau, appartiennent à l'hémisphère oriental ; les 153,923 en terre, et 3,209,500 en eau, appartiennent à l'hémisphère occidental.

A l'Equateur, les jours sont égaux aux nuits ; aux pôles, la différence est la plus grande possible. Entre ces deux points, c'est-à-dire, dans les zones tempérées, la différence augmente ou diminue selon qu'on s'approche des pôles ou de l'Equateur.

5o. *La zone torride,* entre les deux tropiques, partant du 23° 30′ nord, et correspondant au 23° 30′ sud, ce qui fait un total de 47 degrés, comprend environ trois huitièmes du globe, ou 9,750,000 lieues carrées, dont environ un quart en terre, ou 2,437,-

500 lieues carrées. Sur ce quart un peu plus de la moitié, c'est-à-dire, 1,437,500 à peu près en terre, se trouvent sur l'hémisphère oriental ; le surplus, ou 1,000,000 de lieues carrées en terre, appartiennent à l'hémisphère occidental. L'habitant de la zone torride à l'Equateur, a égalité constante de jour et de nuit ; il voit tout le ciel dans les vingt-quatre heures.

La situation physique et morale que l'on attribue à ces zones, sont que les glaciales du nord et du sud occupent la région d'un froid excessif. La nature y est sauvage et léthargique ; la population est chétive, les animaux sont féroces, et les productions misérables. C'est le siège des aurores boréales, des brumes, le séjour des nuits et des neiges, le centre des tempêtes ; la foudre y est rare, et son éclat très faible.

La zone tempérée du nord, au contraire renferme exclusivement tout ce qui peut honorer ici bas la condition humaine, la religion, la morale, les lois, le génie, les grandes actions, les grands ouvrages, les grands hommes, les grands empires, en un mot toute la civilisation ancienne et moderne. La Nature, cette reine du Monde, semble trouver ici son maître, dans celui que Dieu créa à son image. L'homme, sans cesse aux prises avec elle, la corrige souvent, et la dompte quelquefois. Il soumet les animaux indépendans, gouverne la foudre, franchit les mers, &c.

Sous la zone torride, la chaleur y est excessive. C'est la patrie de la foudre, des ouragans et des calmes ; de même que c'est la limite des vents et des courans réguliers. La nature humaine, maltraitée dans sa couleur, ses formes, son intelligence, n'y est point en harmonie avec le reste de la nature beaucoup plus riche que partout ailleurs. Les productions y sont abondantes, les fruits délicieux, et c'est la nature qui seule en fait presque tous les frais; on y voit surtout les mines les plus riches ; les animaux les plus forts, les oiseaux les plus admirables, &c.

Elévation de certains points du Globe.

Le Mont le plus élevé de la terre est le Himmaleh en Asie, entre le pays du Tibet et de l'Hindostan, sous les 30° nord. Ce mont est à plus de 4,400 toises au-dessus de l'Océan, ce qui fait cinq milles, ou 8,800 mètres, 26,400 pieds. Il y a autour de ce mont plusieurs autres pics qui ont de vingt et un à vingt-cinq mille pieds ; nous avons encore le Popocatepetl, la Mounah-Kaah et d'autres qui sont beaucoup plus élevés que le Mont-Blanc.

En Amérique, le Mont le plus élevé est le Chimborazo, situé dans les Andes ou Cordilières sous le 2° sud ; ce mont est à 19,800 pieds au-dessus du niveau de la mer. Les deux plus hautes montagnes qui avoisinent ce mont, sont le Cayambe haut de 18,330 pieds, et l'Antisana, 16,638 pieds.

En Europe, frontière de France et de Suisse, dans les Alpes, le plus élevé est le Mont-Blanc, 15,000 pieds. Après cela viennent le Pic de Ténériffe, le mont Etna et, dans les Pyrénées, le mont Perdu, 12,000 pieds ; le St.-Gothard en Suisse et le pic de Lomnitz en Hongrie, 7,500 pieds ; le Mont-Dor et les Dofrines, 6,000 pieds ; les montagnes de Madagascar, 5,400 pieds ; le Mont-Cenis, dans les Alpes, entre la France et l'Italie, 3,000 pieds ; enfin le Mont-Vésuve, près de Naples 1,500 pieds, &c.

Distinction des Habitans de la Terre d'après leur situation respective sur le Globe.

Des *Antœciens*. Les *antœciens*, mot qui signifie *opposés de demeure*, sont les peuples qui sans être diamétralement opposés, sont placés les uns au midi, et les autres au nord de l'Equateur, sur la même demi-circonférence du méridien et à des latitudes égales. Ces peuples ont par conséquent une même latitude et une pareille élévation de pôles opposés. Ils ont midi et les autres heures au même instant les uns que les autres ; mais ils ont les saisons de l'année opposées ; en sorte que lorsque les uns ont le printemps, les autres ont l'automne ; lorsque les

uns ont l'été, les autres ont l'hiver. De même que quand les uns ont les plus grands jours, les autres ont les plus petits.

Des Périœciens. Les *périœciens,* mot qui signifie *demeurant autour*, sont les peuples qui sont sur le même parallèle et du même côté de l'Equateur, mais dans des points opposés, en sorte que quand les uns ont le jour, les autres ont la nuit ; du reste, ayant le pôle egalement élevé sur l'horison, ils ont les mêmes saisons en même temps avec tout ce qui y a rapport. Ils ne diffèrent que par opposition du jour et de la nuit.

Des Antipodes, c'est-à-dire, *posés pieds contre pieds* : ce sont les peuples qui sont diamétralement opposés les uns aux autres, c.-à-d., éloignés de tout le diamètre de la terre. Ils ont toutes choses opposées, en sorte que si les uns ont le Pôle arctique élevé d'une certaine quantité de degrés, les autres ont le Pôle antarctique elevé de la même quantité. Ils ont le même méridien à 180 degrés les uns des autres. Ils ont le même plan pour l'horison, mais les uns voient la face supérieure du plan et les autres la face inférieure ; si les uns ont le jour, les autres ont la nuit ; quand le soleil se lève pour les uns, il se couche pour les autres ; les uns ont l'été lorsque les autres ont l'hiver ; il en est de même à l'égard du printemps et de l'automne, avec tout ce qu'entraînent les saisons, comme la longueur des jours, &c.

Résumé. Les *antœciens* ont les mêmes heures et les saisons contraires. Les *périœciens* ont les mêmes saisons et les heures contraires. Les *antipodes* ont les heures et les saisons contraires.

Distinction des Habitans de la Terre d'après leur Ombre.

Comme le soleil envoie ses rayons dans des directions différentes sur les diverses parties de la terre, les corps forment leurs ombres dans des directions différentes qu'on divise en trois classes, et les habitans prennent le nom de leur ombre.

1o. Les peuples qui habitent la zone torride, se nomment *amphisciens*, mot qui signifie ombre des deux côtés. En effet, leur ombre change et tourne vers le nord, lorsque le soleil est vers le midi, et vers le midi lorsque le soleil est vers le nord. On appelle aussi ces peuples *asciens*, mot qui signifie *sans ombre*, parce qu'ils sont sans ombre à midi, les jours qu'ils ont le soleil à leur zénith.

2o. Les peuples qui habitent les zones tempérées, se nomment *hétérosciens*, mot qui signifie *ombre de l'un ou de l'autre côté*. En effet, ils ont toujours leur ombre du côté de leur pôle, soit vers le nord pour ceux qui habitent la partie septentrionale, soit vers le midi pour ceux qui habitent la partie méridionale.

3o. Les peuples qui habitent les zones glaciales, se nomment *périsciens*, mot qui signifie *ombre autour*. En effet, leur ombre tourne autour de leur horison. On peut diviser les périsciens en trois classes :

1o. Ceux des pôles, qui sont périsciens pendant six mois.

2o. Ceux des cercles polaires, qui ne le sont que pendant un jour.

3o. Ceux intermédiaires, qui le sont pendant plusieurs jours ou plusieurs mois, selon qu'ils sont plus éloignés ou plus voisins des pôles.

DE LA DIVISION DU GLOBE TERRESTRE.

Le Globe Terrestre est composé de terre et d'eau.

Le globe terrestre se divise en deux grands continens que l'on distingue par ancien et nouveau monde. *L'ancien* comprend l'Europe, l'Asie, l'Afrique et les îles qui les avoisinent : ce continent est connu et habité de temps immémorial. Le *nouveau* comprend le continent d'Amérique et ses îles, découverts en 1492 par Cristophe Colomb, et celui de la nouvelle-Hollande, ainsi que les îles nombreuses qui l'envi-

ronnent; partie qui fut découverte, ou pour mieux dire, qui fut retrouvée par les Hollandais, vers l'an 1620.

L'eau qui couvre presque les trois quarts de la surface de la terre, est appelée *Mer*, que l'on divise en deux mers *glaciales* et trois grands *océans*, ou mers intermédiaires.

Les *deux glaciales* sont la mer glaciale arctique et la mer glaciale antarctique, noms des pôles qu'elles entourent.

Les *trois grands océans* sont 1° : l'océan ou l'Atlantique, qui s'étend à l'ouest de l'ancien continent jusqu'à celui d'Amérique. 2° : Le grand Océan, appelé aussi mer du Sud ou mer Pacifique, qui occupe l'espace entre l'Amérique et les côtes orientales de l'Asie et de l'océanique. 3o : L'océan indien ou la mer des Indes, qui s'étend depuis les côtes orientales de l'Afrique sur toutes les côtes méridionales de l'Asie et les côtes septentrionales de l'océanique. Il y a outre cela des mers intérieures dont la plus remarquable est la Méditerranée, qui est située entre l'Europe, l'Asie et l'Afrique.

Quant à ce qui forme proprement dit la terre, les deux continens se divisent en cinq grandes parties, savoir : l'Europe, l'Asie, l'Afrique, l'Amérique et la Nouvelle-Hollande. Nous allons entrer dans quelques détails sur chacune d'elles, mais nous ne dirons presque rien de ce qui concerne leur situation intérieure, nous bornant à une description simple des principales limites, des côtes les plus remarquables, ainsi que des îles les plus essentielles.

PREMIÈRE PARTIE DU MONDE.

De l'Europe.

Divers Géographes ont donné une étymologie différente sur le mot *Europe*, mais la plus probable est que ce nom nous vient des Phéniciens, *Hur Appa* qui signifie *visage blanc*, parce que les habitans de l'Europe sont blancs en comparaison des Africains.

L'Europe a 500,000 lieues carrées, et contient

198,894,733 habitans. Presque toute cette population est blanche, se nourrit de pain et pratique le christianisme.

Cette partie, quoique la moins étendue, est sans contredit la plus importante du monde, autant par les lumières que par la civilisation de ses habitans ; sa situation qui est presque entièrement sous la zone tempérée, la rend en même temps la plus belle portion de la terre. Sa longueur d'orient en occident est d'environ 1100 lieues, et sa largeur du septentrion au midi, d'environ 900 lieues.

L'Europe est bornée au nord par la mer glaciale; à l'orient par l'Asie, le détroit de Constantinople et la mer Noire ; au sud par la mer Méditerranée, et à l'occident par la mer Atlantique.

La partie nord, limitrophe de l'Asie, située au 68° environ, près du cercle polaire, est le détroit de Waigats qui sépare la Nouvelle Zemble du continent d'Asie ; vient ensuite la mer Blanche qui se trouve dans le cercle polaire.

Les pointes les plus extrêmes nord, 71° à peu près, côtes de la Laponie, sont le cap Nord qui fut doublé par Other, en 883. En avant sur la même ligne, et près du 8e, est le Spitzberg, la terre la plus voisine du pôle, découvert dans le milieu du seizième siècle. A gauche et sur le même hémisphère, du 73° au 77e, est la suite du Groënland, visité l'an 962, par des Islandais qui peu après découvrirent dans le sud-ouest le Vinland, ou beau pays, portion indubitable du Nouveau-Monde, placée sur l'autre hémisphère.

En descendant la côte d'Europe, avant d'arriver au 66e, est la Norwége ; presqu'en face et au cercle de l'hémisphère, est l'Islande découvert en 860 par les Norvégiens; la continuité passe à l'autre hémisphère, et paraît appartenir au Nouveau-Monde.

Après la Norwege viennent le Danemark, la mer du Nord, et un détroit qui communique à la mer Baltique, &c. (58° nord) ; en face est l'île d'Ecosse. Vient ensuite la Hollande, et puis après la France, ayant sur leurs côtes les ports principaux d'Amsterdam (53°), Cherbourg (49°), Brest (48°),

l'Orient, la Rochelle (47°), la Tour-de-Cordouan (46°), située à l'embouchure de la Gironde, et Bayonne (43°).

La Manche qui succède à la mer du Nord, sepàre l'Angleterre de la France. Les deux points les moins reculés d'une côte à l'autre dans cette partie, sont Calais et Douvres, dont la traversée est à peu près de six lieues. A l'occident de l'Angleterre, entre les 52 et 55° nord, est l'Irlande.

La pointe de Brest est la plus avancée dans la mer, et ses côtes semblent même tourner celles d'Angleterre sur la partie sud (45° nord).

La partie la plus enfoncée du golfe de Gascogne se trouve dans la direction de Bayonne; ce sont là les limites entre la France et l'Espagne, et où viennent aboutir les Pyrénées. Toute la côte de France est parsemée de petites îles, dont les plus remarquables sont l'île d'Oleron, Belle-Ile, l'île de Ré, l'île-Dieu, l'île de Noirmoutier, l'île d'Ouessant, les îles d'Hières, &c.

Le cap le plus saillant des côtes d'Europe est le Finistère (43° nord); les vents y sont toujours très violens.

En suivant la côte d'Espagne on rencontre celles du Portugal (42° nord). Au-dessous du 40e est l'embouchure du Tage, passant par Lisbonne, capitale de ce royaume. Vis-à vis l'embouchure de ce fleuve, et fort loin dans la mer, sont les Açores découvertes par les Portugais en 1450. On fait dépendre ces îles de l'Europe parce qu'elles en sont un peu moins éloignées que de l'Amérique.

La pointe la plus méridionale de l'Europe est le cap Saint-Vincent en Portugal (32° sud). Plus bas est le détroit de Gibraltar, communiquant de l'Océan dans la Méditerranée, et séparant l'Espagne de l'Afrique.

Les principales îles qui bordent les côtes d'Espagne et de Portugal, sont dans la Méditerranée; telles que les îles Majorques et Minorques, le Port-Mahon, &c., entre le 40° et le 38° nord.

GÉOGRAHHIE HISTORIQUE.

SECONDE PARTIE DU MONDE.

De l'Asie. *

Ce continent, qui forme la plus grande des parties du monde ancien, est situe à l'est de l'Europe, dont il est separé par les monts et le fleuve Oural, la mer Caspienne, le Caucasse, la mer Noire, le détroit de Constantinople, la mer de Marmara, les Dardanelles, l'Archipel et la Méditerranée ; du même côté occidental, l'isthme de Suez et le golfe Arabique forment la limite entre l'Asie et l'Afrique ; au sud, l'Asie est bornée par la mer des Indes ; à l'est par l'Océan oriental, qui appartient au grand Océan ; le détroit de Behring, qui s'ouvre entre l'Asie et l'Amérique, et fait communiquer le grand Océan avec la mer glaciale, dont les eaux baignent l'Asie au nord.

L'Asie s'étend de 24° à 188° de longitude orientale, et de 1° 18′ à 76° 10′ de latitude septentrionale. Sa plus grande longueur de l'est à l'ouest est de 2710 lieues, et sa plus grande largeur du nord au sud de 1910. On évalue sa surface à 1,576,600 lieues carrées. Dans cet aperçu, les îles nombreuses et considérables qui l'environnent n'y sont pas comprises. Cette vaste contrée contient 498,760,000 habitans, race blanche et race jaune. La première, qui est la plus nombreuse existe dans l'ouest, et la seconde dans l'est ; les peuples limitrophes se sont beaucoup mêlés. Il y a aussi des nègres indigènes à Ceylan et dans d'autres îles. La majeure partie de ces contrées se nourrissent de riz, et suivent les lois de Mahomet, de Brama et de Confucius.

On peut diviser l'Asie en huit grandes parties, savoir : la Turquie, la Georgie, la Perse, l'Arabie, les Indes, la Chine, la Tartarie et les îles.

Des Limites de l'Asie.

Dans la description que nous allons donner des

---

* Le savant Bochard fait dériver le nom d'Asie du mot phénicien *asi* qui signifie *mitoyen*, parce que ce pays est en quelque sorte entre l'Afrique et l'Europe.

principaux points de limites, nous commencerons par le détroit de Babel-Mandel, 11e nord, qui sépare l'Afrique de l'Asie, et qui communique en même temps à la mer Rouge. La côte qui monte jusqu'au détroit d'Ormus, comprend l'Arabie, qui se trouve enclavée entre la mer Rouge et le golfe Persique aboutissant au detroit d'Ormus. Cette contrée fournit du café, du baume et de l'encens.

A partir du détroit d'Ormus, la côte prend une direction est, après quoi vient celle de Malabar qui, en descendant vers le sud, va jusqu'au-delà du 9e où se trouve le cap Comorin. Sur la gauche, et entre les 10 et 16°, sont les îles Laquedives ; en avant du cap, et jusqu'au-delà de l'Equateur, sont celles Maldives.

En remontant le cap par l'est on rencontre l'île Ceylan, renommée pour ses cannelles ; puis Pondichery et Madras, situés sur la côte de Coromandel, qui s'étend jusqu'au 22e où est le golfe du Bengale. Les terres d'Asie descendent encore très près de l'Equateur, où commence le détroit de Malacca. Sur la gauche de la côte on aperçoit les îles d'Andaman et de Nicobar.

A la pointe du détroit, on remonte encore la côte de l'est au nord, et on arrive au golfe de Siam, situé par les 10° nord, puis on entre dans la mer de Chine. On reconnaît sur le passage l'île de Hanan, 18°, et l'on parvient à la côte de Canton sous les 24° nord. En face est l'île Formose, située sous le tropique du Cancer. De là on arrive à celle de Nankin, 35°; et c'est à cette hauteur, en 1516, que le premier vaisseau européen a abordé en Chine. Sur la même ligne de Formose sont des Archipels volcaniques ; entre autres l'île, dite la Femme de Loth, qui est un énorme rocher de plus de 350 pieds de haut. Au-dessous sont situées les îles Marianes ou des Larrons découvertes par Magellan, en 1521 ; depuis ces îles ont été occupées par les Espagnols.

En suivant la côte continentale, on entre dans la mer Jaune ; et le canton de la Corée se trouve placé entre cette mer et celle du Japon.

Les îles du Japon, qui comprennent Niphon, Jedo, Meaco, et plus bas celle de Lekcio, situées entre les 26 et 41°, furent d'abord désignées par Polo, Lekcio excepté, sous le nom de Zipangri. Les Portugais y furent jetés par la tempête en 1542 ; Kemfer, en 1692, et depuis Tumbero, nous en ont donné l'histoire. Elles renferment une population peut-être double de celle de la France. La civilisation y est bonne, et leur administration encore meilleure. En général, ces îles sont volcaniques et sujettes à des tremblemens de terre. L'or, l'argent, le cuivre y abondent, ainsi que le camphre, la vigne, le coton et la soie.

En reprenant la côte de la terre Ferme, on entre dans la Manche de Tartarie, visitée par la Peyrouse et Broughton. Sur la droite est l'île Chicha (par les 43°), et au-dessus un détroit découvert par la Peyrouse. A la droite de cette île sont celles des Korilles, et une suite de chaînes sous-marine qui tient le Kamchatka au Japon. La côte de cette Manche, qui pénètre dans la mer d'Ochots, est appelée Mancheoux. A sa droite est l'île Tchoka, ayant longtemps porté le nom de Saghalien et de terre de Yeso. C'est jusqu'à cette mer d'Ochots, située entre les 50 et 60° nord, qu'en 1639, les Russes y pénétrèrent par terre. L'île de Chicha et celles des Korilles, qui sont contiguës au cap de Lapatka, placé à la naissance du pays de Kamchatka, semblent renfermer, conjointement avec la terre Ferme, la mer d'Ochots dont nous venons de parler. Le surplus des terres du pays des Koraikes, situées entre les 57 et 68°, se continuent sur l'autre hémisphère et vont se terminer au détroit de Behring qui fait la séparation de ce continent et de celui d'Amérique.

La côte entière qui s'étend depuis le Cap-Nord jusqu'à la proximité de la Nouvelle-Zemble, n'a pu être doublée par aucun navigateur ; cette impossibilité laisse encore quelques doutes sur l'existence de terres plus rapprochées du Pôle nord. Ces doutes semblent cependant avoir été aplanis par Marcoff qui, en 1714, marcha de la Sybérie droit au nord,

durant sept jours. Arrêté par une enorme montagne de glace, il l'escalada, et malgré un magnifique horison, il ne put voir aucune trace de terre.

Entre les limites de l'Asie et de l'Europe, et au-dessus du détroit de Waigats, est située la Nouvelle-Zemble. La séparation de ces deux continens, à commencer de ce détroit jusqu'à la mer Rouge, est marquée par une longue suite de montagnes fort élevées, parmi lesquelles l'on rencontre la mer Caspienne, la mer Noire, cette dernière entièrement placée dans la partie d'Europe, la Turquie d'Asie, le Tigre, l'Euphrate, les îles de Chipres renommées par leurs vins, et enfin la mer Rouge.

C'est entre le pays du Tibet et de l'Hindostan, sous le 30° nord, qu'existent les plus hautes montagnes du Monde ; la plus élevée, appelée Himmaleh a plus de cinq milles, ou 8,800 Verges ou Mètres (4,400 toises) au-dessus du niveau de la mer.

L'Asie a droit de nous intéresser sous plusieurs rapports ; c'est là que les traditions et les monumens historiques placent le berceau du genre humain, l'origine des premières sociétés, la naissance des arts, des sciences, en un mot de nos connaissances ; c'est de l'Asie que viennent la plupart des animaux domestiques que, dans la plus grande partie de l'univers, l'homme élève pour son usage ; c'est de l'Asie que sont indigènes presque tous les végétaux qui servent à la nourriture de l'homme et des animaux qui l'entourent ; c'est de l'Asie que sont sorties ces hordes nombreuses de peuples qui, à différentes époques, ont changé et boulversé la face de l'ancien monde ; c'est dans l'Asie, enfin, que sont nées les religions dogmatiques auxquelles l'homme a soumis sa croyance.

TROISIÈME PARTIE DU MONDE.

De l'Afrique.

L'Afrique est une très grande presqu'île ou péninsule bornée au nord par la mer Méditerranée qui la sépare de l'Europe ; à l'orient par l'Isthme de suez

et la mer Rouge qui la séparent de l'Asie; au sud et à l'occident par l'océan.

Cette partie du globe terrestre, s'étend de 37° 5′ de latitude nord, à 34° 50′ de latitude sud, et de 19° 50′ de longitude ouest, à 49° est; sa longueur est donc de 1820 lieues, sa largeur de 1650, et sa surface de 1,750,000 lieues carrées. Sa plus grande portion est placée sous la zone torride, et cette immense étendue n'offre pas de ces coupures profondes dans les terres qui, facilitant les communications par eau, sont un des grands véhicules de la civilisation; aussi l'Afrique ne contient-elle que 70 millions d'habitans tout au plus, et tous de couleur, mahométans ou idolâtres.

On divise l'Afrique en quinze grandes parties, savoir: 1o. La Barbarie; 2o. l'Egypte; 3o. le Biledugérid; 4o. le Sahara ou le Désert; 5o. la Nigritie; 6o. la Guinée; 7o. le Congo; 8o. l'Ethiopie; 9o. la Nubie; 10o. l'Abyssinie; 11o. l'Ajan; 12o. le Zanguebar; 13o. le Monoemugy; 14o. Monomotapa; 15o. la Cafrérie qu'on nomme aussi le pays des Hotentots.

Situation de ses Côtes et des principales Iles adjacentes.

Dans l'aperçu que nous allons donner, notre point de départ sera du cap Guardafia, pointe extrême et occidentale de l'Afrique, faisant face au détroit de Babel-Mandel (12° nord). Ce détroit communique vers l'orient à la mer Rouge, qui longe entre l'Asie et cette partie jusqu'au 29o nord environ. Près de là, est Alexandrie située sur la Méditerranée (32° sud). En suivant cette côte vers l'orient, on découvre Tripoli, ensuite Alger, et enfin le détroit de Gibraltar (35° nord.)

Madère est la première île africaine, à partir du détroit de Gibraltar; elle fut découverte en 1420 par les Portugais, et elle se trouve sous le 35° nord.

La fameuse chaîne du mont Atlas, qui fait pour ainsi dire le tour de l'Afrique, commence sur la côte par les 30° nord.

Les îles Canaries et l'île de Fer sont situées du 30° au 26° nord. Le cap Bajador sous le 26° nord, est la limite de la navigation des anciens ; ce cap fut doublé par le Portugais Gilianez, en 1433.

Le tropique du Cancer partage le Sahara ou Grand-Désert. Au 21e est le Cap-Blanc ; et au 16e le Cap-Vert, qui fut reconnu par les Portugais, en 1447. Vis-à-vis et sous les 14 et 17e nord, sont les îles du Cap-Vert qui furent découvertes en 1462 par un Génois, pour le compte des Portugais.

Le Serraléone se trouve sous les 9e nord; c'est dans ces environs que commence la côte de Guinée où les Européens avaient des établissemens pour la traite des nègres ; et c'est jusque-là que les Portugais pénétrèrent en 1462.

En 1471, ils passent la ligne, et deux années après ils y découvrent les îles de St.-Thomé et d'Annobon. Ils arrivent au Congo en 1484.

L'île de l'Ascension, sous le 9e sud, est stérile, mais la plage est couverte de tortues.

Des 14 au 16e sud, est l'île de Ste.-Hélène, appartenant aux Anglais depuis 1673 : relâche excellente dans le voyage de l'Inde. C'est sur ce Roc à jamais mémorable que l'infortuné Napoléon a tant souffert, et c'est dans ce lieu sacré que reposent les cendres de ce grand homme.

En 1486, Barthélemi Dias pénètre jusqu'à la pointe méridionale de l'Afrique (26° sud), et lui donne le nom de cap des Tempêtes que son souverain, Jean deux, change pour celui de cap de Bonne-Espérance. Onze années après, 1497, Vasco de Gama double ce Cap et découvre par mer la route de l'Inde si long-temps cherchée.

Il règne constamment entre les deux tropiques tout autour du globe des vents et des courans d'est perpétuels ; s'il y a quelque exception, elle est purement accidentelle et locale. Les savans ont beaucoup varié sur ce phénomène. On l'explique aujourd'hui par l'extrême évaporation de l'air et de l'eau sous le ciel embrasé de l'Equateur. Ces deux fluides accourent sans cesse des deux pôles pour rem-

placer le vide de l'évaporation ; mais ils arrivent avec une densité et une vélocité moindres que ce qu'ils remplacent ; ce qui fait qu'avant de s'être mis en harmonie, ils éprouvent un retard sur la vitesse du reste du globe qui continue immuablement vers l'orient, et ce retard prend pour nous l'apparence, et produit en effet le résultat d'un vent et d'un courant d'est perpétuels.

Les îles Marion, découvertes en 1772, et nommées par Cook îles du prince Edouard, sont sous les 46 et 47° sud. La terre de Kerguelin, découverte dans la même année, et surnommée par Cook, île de la Désolation, est située par les 50° sud. L'amiral Rosoly, alors enseigne de vaisseau, y fut abandonné par son bâtiment, et miraculeusement recueilli par un autre qui suivait.

Après avoir doublé le cap de Bonne-Espérance, et en remontant la côte d'Afrique vers l'Equateur, on rencontre le canal de Mosambique, ayant à gauche la côte du continent, et à droite Madagascar, découvert par les Portugais en 1506. Cette île a des montagnes de 1800 toises de haut, où l'on retrouve la zone glaciale sous la zone torride (du 25° au 14° sud). Cette Laponie de l'Equateur a ses Lapons appelés Kimos, qui n'ont que trois pieds et demi.

A droite de Madagascar sont les îles Bourbon, de France et de Rodrigue, dans lesquelles on a naturalisé le café moka, les épices des Moluques, et l'arbre à pain de la mer Pacifique. Depuis, ces riches productions ont atteint les Antilles par l'intermédiaire de Cayenne. A gauche de cette grande île est celle des Comores qui termine le canal, et qui est située près du 11e sud.

En longeant la côte, on rencontre Quiloa, et à droite, entre le 10e et l'Equateur, les îles de Sechelles ou de l'Amirante. A l'autre côté de la ligne on trouve la côte Magadoxo, et celle d'Ajan qui conduit au cap Guardafia, extrême pointe de l'Afrique et notre point de départ.——A l'Equateur de cette partie, les vents du sud-ouest sont violens d'avril en

octobre, et sont nord-est d'octobre en avril. Vers le 10e, les vents alizés cessent ; plus loin vers l'Equateur, commencent les célèbres Moussons, ou vents de six mois dont nous allons donner une idée rapide.

Des circonstances locales amènent au fond de ce grand golfe des variations qui, loin de détruire le principe des courans et des vents réguliers, le fortifient au contraire. L'absence du courant polaire du nord qui laisse agir seul celui du midi, l'obstacle de la Nouvelle-Hollande, &c., la configuration des côtes de l'Arabie et de l'Afrique, expliquent la direction successive nord-nord-ouest du courant qui dessine pour ainsi dire le contour de ce vaste enfoncement. Quant au phénomène des Moussons, il repose sur l'absence du courant d'air venant du pôle nord, qui est arrêté par les hautes montagnes du centre de l'Asie, ce qui fait que quand le soleil, arrivant au nord de l'Equateur, y raréfie l'atmosphère et l'évapore, alors l'air du sud accourt seul avec violence pour le remplacer, et donne ce qu'on appelle la Mousson sud-ouest. Quand le soleil, au contraire, retourne au Midi de l'Equateur, alors la masse d'air, amassée durant l'été vers le plateau central de l'Asie, suit l'astre brûlant dans sa marche rétrogade, et donne la Mousson nord-est, qui dure jusqu'à ce que venant à rencontrer au midi de l'Equateur les émanations froides des montagnes de l'Afrique et de Madagascar, sollicitées jusque-là vers le nord, il en résulte l'inflexion du nord-ouest qui prend alors la Mousson.

Quant à l'intérieur de l'Afrique, l'on ne connaît guère mieux les fleuves que les montagnes. Le Nil, si célèbre dans l'antiquité, de même que de nos jours, a ses embouchures à l'extrémité nord-est de l'Afrique dans la Méditérranée, par 31° 25′ de latitude. De ce point jusqu'à 18°, il offre le phénomène singulier de ne pas recevoir un seul afluant. On place ses sources dans les monts de la Lune : la vraie position de cette chaîne est inconnue.

QUATRIÈME PARTIE DU MONDE.

De l'Amérique.

Le vaste continent d'Amérique, contenant à lui seul plus du tiers des terres du Monde (2,160,000 lieues carrées), s'étend presque d'un pôle à l'autre, et, entièrement situé sur l'hémisphère occidental, est baigné de tous côtés par les deux océans, excepté au nord, où il est présumable qu'il tient aux terres du Pôle arctique, et dont il est à croire que l'on ne connaîtra jamais les limites. Sa longueur, à partir du 70e nord, s'étend jusqu'au cap Horn ou Froward, sous les 56e sud ; ce qui fait au moins 126° en latitude, et une longueur de 3150 lieues ; sa plus grande largeur, de l'est à l'ouest, qui est comprise entre le 40° et le 172° de longitude orientale, du méridien de Paris, est tout au plus de 1350 lieues ; et sa plus petite, à l'isthme du Panama, n'est pas plus de treize lieues. D'après ce premier aperçu, l'Amérique est comprise dans la zone torride, les deux tempérées et la zone glaciale arctique.

Division de l'Amérique.

L'Amérique est naturellement divisée, par l'isthme de Darien ou de Panama, en deux grandes parties, l'une septentrionale et l'autre méridionale. Le côté septentrional, d'environ 1500 lieues de longueur, s'étend du nord (70e nord environ) jusqu'à la Nouvelle-Grenade, marquée à l'est par l'île de la Trinité, et à l'ouest par le Panama (9e nord environ), et comprend dix parties savoir :

1o. Le Groënland, extrémité nord, n'est guère habité que par des sauvages ;

2o. Le Labrador ou le pays des Esquimaux, appelé aussi Nouvelle-Bretagne, peuples sauvages ;

3o. Le Canada, au sud du Labrador ;

4o. L'Acadie ou Nouvelle-Ecosse, à l'est du Canada ;

5o. Les Etats-Unis, République fédérative, au sud du Canada ;

6o. La Louisiane occidentale, à l'ouest des Etats-Unis ; *

7o. La Floride, au sud des Etats-Unis ; *

8o. Le Nouveau-Mexique, au sud-ouest de la Louisiane ; †

9o. La Californie, à l'ouest du Mexique ; †

10o. Le Vieux-Mexique, qui s'étend à l'ouest et au sud du golfe du Mexique. †

La partie méridionale, d'environ 1650 lieues, s'étend du point de la Trinité et du Panama jusqu'au cap Horn (56e sud environ), et est divisée en huit parties :

1o. La Terre-Ferme ; 2o. la Guiane ; 3o. le Pérou ; 4o. le Chili ; 5o. le pays des Amazones ; 6o. le Brésil ; 7o. le Paraguay ; 8o. le pays des Patagons, ou Terre-Magellanique.

Description des Côtes de l'Amérique.

En donnant une idée du continent d'Amérique, nous ne parlerons ici que de ses côtes, de ses îles principales, et notre point de départ sera vers le 71e nord, à l'est de l'hémisphère.

C'est au terme des 70 et 72e qu'ont échoué tous les efforts des Européens pour pénétrer en Asie par la route du nord-ouest ; et les côtes extérieures du Groënland sont inaccessibles par les glaces flottantes qui y existent perpétuellement.

Les colonies islandaises, qui ne purent être établies que dans l'ouest du cap Farewell, furent détruites par des pirates vers 1418, et le Groënland perdu n'a été retrouvé qu'environ un siècle et demi après, c'est-à-dire, en 1570. Le détroit de Davis, vu en 1585, cotoyant l'ouest du Groënland, conduit à la baie de Baffin, qui fut découverte en 1616 : cette baie est encore fort incertaine tant par son étendue que par sa véritable position ; tout ce que l'on sait, c'est qu'elle est située au-delà du 70e.

---

* La Louisiane et la Floride appartiennent maintenant aux Etats-Unis.

† Ces contrées forment maintenant de nouveaux états indépendans.

En revenant de cette baie par la côte et vis-à-vis le cap Farewell, est le détroit d'Hudson, conduisant dans la baie de ce nom, qui fut découverte en 1610; la situation de cette baie est entre le 50e et le 66e nord.

En sortant de là, on parcourt la côte du Labrador qui vient aboutir au détroit de Belle-Ile communiquant au golfe du Saint-Laurent, situé entre le 50e et le 45e nord. Le pays du Labrador, découvert en 1501, par Cortereal, est peuplé par les Esquimaux, race innocente, difforme et basanée d'une couleur différente des autres Americains. Ensuite sont l'île de Terre-Neuve, et, à l'orient, le grand banc du même nom, où les Européens viennent à la pêche de la morue qui abonde dans ces parages, entre le 40e et le 52e nord; cette île est une des plus grandes de l'Amérique. L'île d'Anticosti ou de l'Assomption et Saint-Jean sont à l'entrée du golfe St.-Laurent; celle du cap Breton ou île Royale est dans le golfe même, et les petites îles Bermudes sont à 200 lieues des côtes nord-est des Etats-Unis; toutes ces îles appartiennent aux Anglais.

En descendant la côte, on rencontre Hallifax (43°), et la côte du Canada, découverte par Cartier en 1536, Boston (42°), New-York (41°), la côte qui est dans la direction de Philadelphie (40°), Baltimore (39°); on rencontre ensuite les côtes de la Nouvelle-Angleterre (35°), découvertes par Cabot, en 1499, les côtes des Carolines, Charleston (sous les 33e), la Floride conduisant jusqu'au golfe du même nom, et formant l'entrée de celui du Mexique: la Floride, située entre le 25e et le 30e, fut découverte par Ponce de Léon, en 1512. Près de la pointe floridienne, sont les îles Lucayes ou de Bahama, ou encore de Guanahani, premier point découvert par Christopbe Colomb, qui lui donna le nom de San-Salvador, (Saint-Sauveur).

L'entrée du golfe du Mexique par les 20 et 23°; en doublant la partie méridionale de la Floride, conduit à la Nouvelle-Orléans, située à l'embouchure du Mississipi, à New-Santander, et puis au Mexique, conquis par Cortez en 1519.

Entre la baie de Honduras et le cap de la Floride, sont les Antilles,* divisées en grandes et en petites Antilles.

Les grandes sont Cuba, la Jamaïque, St.-Domingue et Porto-Rico.

Les petites sont distinguées en *îles du-vent* et en *îles sous-le-vent.* Celles du-vent sont : Saint-Thomas, Sainte-Croix, les Vierges, l'Anguille, la Barboude, Antigoa, St.-Christophe, la Guadeloupe, Marie-Galande, la Dominique, la Martinique, Sainte-Lucie, la Barbade, Saint-Vincent, la Grenade, Tabago ; on appelle aussi ces îles, îles Caraïbes, du nom des peuples qui les habitaient avant les Européens.

Celles sous-le-vent sont : Bouair, Oruba, Curaçao, la Marguerite : ces îles sont dans l'Atlantique équinoxial, et elles fournissent à l'Europe le sucre, le café, l'indigo, le tabac, les épices et autres productions qui n'étaient point des plantes indigènes, et qui par conséquent y ont été naturalisées.

C'est à l'île *de la Trinité,* 10e nord, entre la mer des Caraïbes et l'embouchure de l'Orénoque que commence l'Amérique méridionale ; viennent ensuite les côtes de la Guiane. En 1498, Colomb découvrit le continent de Surinam.

On trouve près de l'Equateur la rivière des Amazones. Au-dessous et du même côté de l'Equateur, sont les terres de la Para. Santa-Cruz est situé vers le 3e sud ; le cap Saint Roque sous le 5e; Ciudad-Nueva au 6e, Olinde ou Fernambouc au 7e, et San-Salvador sous les 13° sud.

En 1500, Cabral, en se rendant aux Indes, fut jeté par une tempête sur les côtes du Brésil, et y découvrit Rio-Janeiro, par les 24° sud.

En suivant la côte, découverte en 1515 par Solis, et au dessous du 35° est la rivière de la Plata, navigable près de 400 lieues. Le pays des Patagons, qui aboutit au détroit de Magellan, est peuplé d'hommes d'une très grande taille. Les Ma-

* Antilles est un mot dérivé du latin qui signifie *devant;* en effet, ces îles sont devant le continent américain.

louines ou Falkland, situées sous les 52° sud, sont vis-à-vis le détroit de Magellan ; après quoi vient la Tierra del Fuego (Terre-de-Feu) qui termine la côte sud de l'Amérique, dont l'extrémité (56e sud) est appelée cap Horn.*

En doublant la côte opposée sur la mer Pacifique, on rencontre l'île de Chiloé (44°) puis celle de Saint-Felix, sous le 26°.

Entre ces deux positions, Almagro pénétra, en 1535, dans le Chili, contrée où les saisons sont régulières ; mais le printemps commence en septembre, l'été en décembre, l'automne en mars, et l'hiver en juin, ce qui est absolument au rebours de l'époque de nos saisons.

Au-dessus de l'île St.-Felix (par les 18 et 7° sud), est la côte du Pérou découverte par Pizarre en 1526. Cet aventurier, en faisant la conquête du pays le plus riche de la terre, exerça envers les trop crédules Péruviens, les actes d'une perfidie et d'une férocité dignes du barbare et cruel Cortez.

En travers de l'Equateur sont les îles de Gallapagos, et au continent est la ville de Quito, si célèbre par ses tremblemens de terre. En suivant dans la mer Pacifique de l'est à l'ouest, on rencontre l'île de Noël ; et vers l'ouest de l'hémisphère, entre l'Equateur et le 8e nord, sont les îles Gilbert, et entre les 5 et 11°, les îles Mulgraves, découvertes par Marshall, en 1788. Au cercle de l'hémisphère (10°) est la suite des Carolines ou Nouvelles-Philippines, dont la plus grande partie est sur l'autre hémisphère ; au-dessus sont les îles de Babas, de Pescadores, &c. ; revenons au continent.

Sous les 9° nord est l'isthme de Darien ou du Panama. De ce point jusqu'à Acapulco (18° nord), le continent d'Amérique est dans sa plus petite largeur ; néanmois la chaîne des Andes, quoique moins élevée dans ces parages, continue toujours sa direc-

* Cette partie, qui se compose de plusieurs îlots séparés par des détroits, est ainsi nommée Terre-de-Feu, parce qu'il y existe de nombreaux volcans, dont les flammes sortent de montagnes couvertes de neige.

tion le long de la côte orientale. Acapulco est le point où se réunissent toutes les richesses des Philippines et du Pérou. A peu près dans la même direction est l'île de Roca-Partida. Sur la gauche, et en remontant vers le 20e est l'Archipel d'Oweihi dont le peuple et le souverain se sont soumis à la couronne d'Angleterre ; soumission qui fut faite, en 1794, entre les mains de Vancouver. C'est dans cette île que Cook reçut la mort dans une querelle avec les naturels en 1779. Au-dessus de ce point, et avant le 23e sont les îles de Sandwich ; certes elles avaient été vues par les Espagnols avant que Cook en eut enrichi la Géographie, en 1778. Sur le côté, et au tropique, est l'île de Neker.

Après Acapulco, commencent les côtes occidentales du Mexique ; et au tropique est le cap St. Lucar, formant la pointe de la Californie. La mer Vermeille, commençant sous le même degré, et se continuant jusqu'au 30e nord, se trouve enclavé entre le Mexique et la Californie. En partant du cap St.-Lucar jusqu'au 56e nord environ, on parcourt successivement la Californie, la Nouvelle Albion, la Nouvelle-Géorgie, la Nouvelle-Hollande les îles Nootkā, de Charlotte, &c. Toutes ces côtes ont été visitées, et par Kook, Meares, Dixon, la Peyrouse, Quadra et Vancouver, qui nous ont fourni des plans aussi exacts que ceux de l'Europe. L'intérieur est moins connu, quoique les Etats-Unis nous aient déjà fourni de grands renseignemens ; renseignemens qui, augmentant de jour en jour, nous laissent l'espoir de connaître bientôt et d'une manière parfaite, cette partie intéressante du continent. Quant aux recherches multipliées qui ont été faites pour découvrir un passage d'où on pût revenir par mer en Europe, elles ont toutes été infructueuses, et l'impossibilité d'une communication par eau en a été physiquement démontrée.

A la suite du cap d'Alaska, situé sous les 56o, sont les îles Aleutiennes, découvertes vers 1750, par des Russes ; elles forment une chaîne sous-marine qui atteint l'Asie. Toute la côte d'Alaska, en remontant

jusqu'au pays des Indiens, est garnie d'établissemens russes.

Le détroit de Behring, sous le 66e nord, séparant le continent d'Amérique de celui d'Asie, fut découvert, en 1727, par un Danois au service russe. Ce détroit est large de treize lieues seulement. Après le passage de ce détroit, la côte d'Asie est appelée Cap-Nord, et celle d'Amérique, Cap-Glacé.

En 1778 et 1779, Cook et Clerk, en passant le détroit, cherchèrent à pénétrer en Europe par le nord-est ou le nord-ouest, mais ils furent constamment arrêtés au Cap-Nord et au Cap-Glacé qui demeurent des barières insurmontables à tous les efforts humains.

Après le Cap-Glacé, les côtes sont incertaines, ainsi que toutes les parties qui, au 80e, conduisent à l'est de l'hémisphère jusqu'au 70e, point d'où nous sommes partis en commençant la relation abrégée des côtes du continent d'Amérique.

De L'Amérique en général.

Le nom Amérique, que l'on a donné à cette partie de la terre, vient de celui du marin Améric Vespuce ; cependant on désigne quelquefois l'Amérique sous la dénomination *d'Indes Occidentales*, par opposition à la vaste contrée de ce nom située en Asie, à l'orient de l'Europe, qui prend aussi quelquefois celui *d'Indes orientales*, depuis la découverte de ces premières. Il paraît que ce dernier nom vient de ce que Christophe Colomb, ayant cru d'abord arriver dans l'Inde en naviguant à l'occident, s'imagina, lorsqu'il découvrit les Lucayes, avoir trouvé les îles orientales de l'Asie.

Comme l'Amérique est voisine de l'Asie, dont elle n'est séparée que par le détroit de Behring, large de treize lieues, dans sa partie la plus étroite, on peut croire que c'est par là qu'elle a été peuplée, ou du moins d'où elle a pu recevoir des peuplades. Cette opinion acquiert encore plus de vraisemblance, quand on examine que ce détroit est peu profond, et qu'il se gèle tous les hivers de manière à permettre d'al-

ler de pied ferme de l'un à l'autre continent ; lorsqu'on fait encore attention à la grande similitude qui existe entre la manière de vivre des habitans de la contrée de l'Asie, voisine de l'Amérique, et celle des Américains, et que le *maïs* qui était le seul grain dont ces derniers faisaient usage lors de l'arrivée des Espagnols, est aussi la principale production de la contrée asiatique dont on vient de parler ; quand enfin on remarque que le côté de l'Amérique, qui regarde l'Asie, était le plus peuplé lorsqu'on en fit la découverte. Quant au Groënland, cette partie fut connue par les Européens avant Colomb, et fut habitée par une colonie de Norvégiens, partis de l'Islande en 962. En principe, cette région avait été considérée comme faisant partie du continent d'Amérique, mais d'après de récentes découvertes, il y a lieu de croire qu'elle en est séparée.

Le continent d'Amérique, dans sa plus grande largeur, est de 1350 lieues, à partir du cap Charles, par 58°, jusqu'au cap du Prince-de-Galles, par 170° de longitude à l'est de Paris ; et dans sa plus petite à Panama, elle n'est que de douze à treize lieues jusqu'à la mer Atlantique. Quel bienfait ne serait pas la jonction des deux océans dans cette partie reconnue pour être la plus étroite du continent. Et pourquoi cette jonction serait-elle impossible ? Que les efforts humains échouent contre la nature en action, à la bonne heure ! mais ils doivent tout obtenir de la nature inerte et passive. Les anciens rois d'Egypte ont laissé des monumens qui confondent notre imagination ; peut-être sommes-nous destinés à voir des merveilles plus utiles. . . . .

Les principaux golfes sont : la baie de Baffin, celle d'Hudson, le golfe Saint-Laurent, le golfe du Mexique, la baie de Campêche, le golfe de Panama, la mer des Caraïbes, le golfe d'Honduras, et la mer Vermeille ou golfe de Californie;les détroits de Baffin et de Davis, le détroit d'Hudson, celui de Belle-Ile, celui de Magellan et celui de le Maire, sont les plus remarquables.

La Configuration de l'Amérique doit produire

une influence remarquable sur sa température. On a observé qu'elle est de 10° plus basse que dans les lieux situés sous les mêmes latitudes dans les autres parties du monde. Ainsi, dans l'Amérique septentrionale, les hivers sont très longs et très rigoureux, même au 40e degré ; et, dans l'Amérique méridionale, ils n'ont pas moins d'âpreté. La côte de l'est est toujours plus froide que celle de l'ouest. Cependant depuis quelques années où l'Amérique en général, par les défrichemens considérables de forêts qui s'y opèrent tous les jours, les hivers semblent avoir perdu de leur force, et causer une température plus douce et plus égale.

Les Andes, chaîne de montagnes immenses, embrassent une longueur de plus de 120° en latitude ; on peut dire même qu'au sud elle commence au cap Horn, et qu'elle ne se termine qu'aux limites de l'Amérique, dans le nord. Le Chimborazo, situé sous le 2° sud, la seconde montagne du monde par son élévation, est à 3300 toises au-dessus du niveau de la mer ; le Cayambe et l'Antisana, qui lui touchent, ont, l'un 3055, et l'autre 2773 toises. Dans la chaîne des monts de Caracas, Santa-Marta et Merida ont de 2400 à 2600 toises (de 4 à 10° nord). Le Popocatepetl et l'Orizaba, placés sur un autre groupe (de 11 à 19°) nord, excèdent 2700 ; sous les parallèles de 52 à 55°, le mont Beau-Temps a 2334 toises, et le mont St.-Elie, 2389. La chaîne continue jusqu'à la pointe d'Alaska, et c'est par là qu'elle paraît avoir une communication, par les îles Aleutiennes, avec les montagnes de la presqu'île du Kamtchatka en Asie.

On compte en Amérique près des 60 volcans, dont plus de 50 seulement dans les Andes, à partir du cap Froward jusqu'au mont Saint-Elie : 14 grands volcans sont même en groupe sur la plus haute de ces montagnes, couverte de neige. Leur nature est très différente : quelques uns, et surtout les plus bas, vomissent des laves ; d'autres lancent des rochers scorifiés, de l'eau, et particulièrement de l'argile mêlée de carbone et de soufre.

Parmi les phénomènes les plus connus en Amérique, on peut compter les tremblemens de terre ; ils sont fréquens dans toutes les parties montagneuses, et causent quelquefois d'affreux ravages. Les traditions des Indiens apprennent avec quelque certitude que, près de Quito, l'Altar, qu'ils appellent *Capa Urcu,* était jadis plus élevé que le Chimborazo, et qu'après une éruption continuelle de huit ans il s'affaissa. Les ouragans sont périodiques et y occasionnent presque tous les ans des désastres.

La hauteur moyenne de la limite des neiges perpétuelles dans les Andes de l'équateur, est à 2470 toises ; près de Popayan, aux bouches du volcan de Purace (2° 17′ nord), à 2414 ; au Popocatepetl dans le Mexique (18° 59′), à 2371.

L'immense plateau de l'Amérique septentrionale, compris entre les dernières ramifications de l'Allegbani, les monts Rocailleux, la mer Polaire et la mer d'Hudson, comprend la réunion la plus nombreuse de grands lacs que l'on connaisse sur la surface du globe. Plusieurs ne sont encore connus que très imparfaitement ; quelques uns sont glacés pendant la plus grande partie de l'année. Il en est beaucoup qui communiquent entre eux par les rivières qui les traversent, ou qui sont très peu séparés les uns des autres : circonstance d'un avantage inappréciable dans un climat moins rigoureux. Le lac de l'Esclave a plus de 100 lieues de longueur, l'Athapascâ 75, l'Ouinipeg plus de 60 ; les lacs Supérieur, Michigan, Huron, Erié, Ontario, sont comme autant de mers intérieures. Le Mexique a aussi de grands lacs : aucun n'égale le lac de Nircaragua, dans le royaume de Guatimala; il débouche dans la mer des Antilles, et son autre extrémité n'est éloignée que de six lieues du grand Océan. Il en existe encore un autre qui passe pour être le plus considérable ; c'est le lac Titicaca ou Chiquitos, dans un plateau des Andes très voisin du grand Océan, et situé par le 16° de latitude sud : il n'a pas d'écoulement dans la mer.

Mais c'est par les métaux précieux, que renferment les entrailles de la terre, que l'Amérique du

sud est surtout célèbre. L'or se trouve plus particulièrement au Brésil, au Chily, à la Nouvelle-Grenade. Le Mexique a les mines d'argent les plus riches et les plus productives que l'on connaisse; celles du Pérou sont aussi très importantes. Le platine n'a encore été découvert qu'en Amérique, dans une vallée étroite du Choco, à la Nouvelle-Grenade et au Brésil. Ce continent possède pareillement des pierres précieuses et même des diamans; enfin on y trouve des mines de toute espèce, tant en étain et en plomb, qu'en fer, cuivre, &c.

Le fleuve le plus remarquable de l'Amérique et peut-être du monde entier, est la rivière des *Amazones*, qui prend sa source sur le flanc oriental des Andes. Au 11e de latitude sud, elle est formée de deux branches principales, le Tunguragua et l'Ucayal; et ces deux rivières énormes, ayant confondu leurs eaux, coulent à l'ouest jusqu'à l'océan près de l'Equateur, toujours sous le même nom *d'Amazones*, que les Espagnols nomment *Maragnon*, et les Portugais *rio dos Solimoens* (rivière des poissons). Sa longueur, depuis la source du Tunguragua jusqu'à la mer, est de 1055 lieues; sa largeur varie d'une demi-lieue à une lieue dans sa partie inférieure, ensuite elle augmente graduellement : on compte 65 lieues d'une rive à l'autre de son embouchure, dont le milieu est occupé par une grande île. Sa profondeur est plus de cent brasses; dans quelques endroits on n'a pu la mesurer. A l'époque des pluies périodiques, l'Amazone sort de son lit et couvre une étendue de plus de 50 lieues; les îles innombrables qu'il renferme sont alors submergées, et il en forme de nouvelles. Ses eaux sont bourbeuses. La marée s'y fait sentir jusqu'à 250 lieues de la mer : quoique depuis ce point la pente soit à peine sensible, le courant n'en est pas moins rapide; ce qui ne surprend pas lorsqu'on réfléchit que son lit reçoit toutes les eaux de la partie orientale des Andes, dans un espace de 600 lieues. Parmi les affluens que l'Amazone reçoit à gauche, on remarque le rio Negro : cette rivière verse ses eaux d'un au-

tre côté dans le Cassiquiare, qui va joindre l'Orénoque. Cette communication des deux fleuves, si long-temps contestée, a été reconnue de nos jours par M. de Humboldt, qui est allé de l'un dans l'autre par les rivières qui les unissent.

Les autres principaux fleuves sont le Saint-Laurent, qui prend sa source au-dessus du lac Supérieur qu'il traverse ainsi que les quatre autres, Huron, &c. Ce fleuve parcourt une étendue de 900 lieues, et après avoir arrosé le Québec, il va se jeter à la mer au golfe dit Saint-Laurent.

Le Mississipi, grossi de l'Ohio et du Missouri, a un cours d'environ 700 lieues ; il borde la Nouvelle-Orléans, et se précipite dans le golfe du Mexique, par les 30° nord.

L'Orénoque prend sa source dans les monts Popayans ; arrose le nouveau royaume de Grenade et la Guiane espagnole et se jette dans l'océan Atlantique équinoxial par seize embouchures, entre la Terre-Ferme et la Guiane dont il forme la limite.

Le Rio-de la-Plata, c'est-à-dire, *rivière d'argent,* qui prend sa source au Pérou, traverse le Paraguay, arrose Buenos-Ayres et forme son embouchure dans l'océan Atlantique austral, par 35° sud. Cette rivière est navigable de plus de 400 lieues ; et la direction qu'elle tient en serpentant dans le Paraguay, semblerait faire croire qu'elle communique à celle des Amazones.

Les rivières de l'Amérique offrent un grand nombre de rapides ou cataractes, et beaucoup de sauts ou chûtes dont les dimensions frappent d'étonnement et d'admiration. Le saut le plus célèbre du continent est celui du Niagara, entre les lacs Erié et Ontario. Plusieurs affluens du Saint-Laurent, le Hood's river, le Mississipi, le Missouri, ont aussi des cascades considérables. On remarque dans l'Amérique méridionale le saut de Téquendama, formé par le Bogota, dans la Nouvelle-Grenade ; et les chutes du Parana, de l'Yguazu et de l'Uraguay, dans le rio de la Plata.

Parmi les richesses végétales de l'Amérique, on

doit citer au premier rang l'arbre du quinquina, qui croît dans une zone particulière, sur le flanc des Andes, aux environs de la ligne. C'est à l'Amérique que l'Europe doit le maïs et la pomme de terre, la tomate, la capucine, le soleil, le topinambour, le haricot de savon, dit de Lima, et une infinité de plantes qui font l'ornement des jardins. Le jalap, l'ipécacuanha, le baume de Copahu, le gaïac, la salsepareille, la vanille, le cacao, le bois de Campêche et de Fernambouc ou brésillet, le mahogoni ou acajou, le cèdre qu'on lui substitue souvent; en un mot, une quantité de produits du règne végétal, utiles dans la médecine et les arts, viennent du Nouveau-Monde. On y trouva l'indigo, le tabac, le cotonnier, l'igname, la patate, l'arachide, le cocotier et le bananier. Les Mexicains cultivaient la magney pour en convertir le suc en une liqueur spiritueuse. Au Pérou, on mâchait les feuilles du coca, et sa graine servait de petite monnaie. Une partie des indigènes se nourrissait des graines du quinoa, et de la racine du manioc, après l'avoir dépouillée de ses sucs délétères, et l'usage en a passé aux Européens. Ceux-ci ont introduit, partout où ils l'ont pu, le cafier, la canne à sucre, l'oranger, le citronnier; ils ont porté dans les contrées tempérées les céréales, les fruits et les plantes usuelles de l'Europe, ainsi que le riz, la vigne et l'olivier; ils ont plus récemment enrichi les contrées de la zone torride des arbres à épicerie, de la cannelle, de l'arbre à pain. Les forêts encore vierges de cette partie offrent aux regards des habitans de l'ancien monde plusieurs arbres analogues à ceux qu'ils étaient accoutumés à voir, aucun cependant qui fût identiquement le même; d'autres, au contraire, tels que le tulipier, le magnolia, le gordonia, en différaient totalement. Tout était nouveau dans les forêts de la région équinoxiale, dont la végétation vigoureuse est un sujet d'étonnement pour ceux qui la contemplent. Ses plaines arides ont pour caractère distinctif les cactus, dont les tiges s'élèvent comme des colonnes et se divisent par le haut comme des candélabres.

Quant aux végétaux des jardins, les graines d'Europe ont eu un peu de peine à s'acclimater en Amérique, notamment aux Etats-Unis; les productions dépérissaient au point d'être obligé d'en renouveler la graine tous les deux ou trois ans; mais maintenant tout y vient à merveille, et les marchés des principales villes sont aujourd'hui abondamment fournis en aussi bons légumes et en aussi beaux fruits que dans aucun autre climat du monde.

Les Européens ne trouvèrent en Amérique aucun des quadrupèdes et animaux de basse-cour que l'homme a soumis, et qu'il élève dans l'ancien monde pour son utilité ou ses besoins; il faut cependant en excepter le chien que l'on rencontra dans le nord,* ainsi que dans la haute région des Andes où l'on vit que des Péruviens avaient réduit en domesticité des vigognes, des guanacos, des alpacas, animaux ressemblans au chameau, pour s'en servir comme de bêtes de somme; de même que chez les Mexicains où on élevait le dindon sauvage. Mais maintenant, toutes les sortes d'animaux qui y ont été transportées y sont si bien acclimatées, que le cheval, le bœuf, le mouton, la chèvre, les cochons, le paon, la poule, la pintarde, et en général tous les animaux domestiques de l'ancien monde, y multiplient partout et en abondance.

Des troupeaux nombreux de rennes et de bœufs musqués parcourent les contrées boréales; plus bas on voit des bisons, des élans, des cerfs de diverses espèces, des antilopes, et d'autres ruminans; ces animaux paisibles sont exposés aux poursuites des ours blancs, gris et noirs, des loups, des renards, des carcajoux, et d'autres bêtes féroces. Ces immenses solitudes sont fréquentées par des castors, des rats musqués, des ratons, des martes, des loutres, et d'autres animaux auxquels on fait la chasse pour leur fourrure précieuse. Le seul grand animal que l'on vit, en arrivant dans l'Amérique méri-

* Les Groënlandais attèlent depuis quatre jusqu'à dix chiens ensemble à une sorte de voiture, pour faire leurs visites; cette espèce de chiens, ressemblant au loup, n'aboie point, mais elle hurle et grogne.

dionale, fut le tapir qui est d'un naturel paisible. Les plaines et les forêts de la zone torride sont encore peuplée de singes de diverses espèces qui vivent en société ; de couguards, de jaguars et d'ocelots, qui représentent le lion et le léopard ; les montagnes recèlent des ours et d'autres animaux carnassiers. Jusqu'à cinq cents toises de hauteur audessus de la mer, habitent les cabiais, les paresseux, les fourmiliers, les tatous, les moufettes, les loutres et les petits cerfs mouchetés. Ces derniers vivent aussi dans une région plus tempérée, ainsi que les grands cerfs, les pécaris et des lamas devenus sauvages. On remarque encore parmi les mammifères indigènes des cœndous, des coatis, des lièvres, des lapins, des écureuils de toute éspèce, le chinchilla, des rats et beaucoup de chauve-souris dont quelques unes sont très grosses.

Le Nouveau-Monde a des familles d'oiseaux qui lui sont particulières, telles que celles des colibris, des oiseaux-mouches, des toucans, des cotingas, des tangaras, et d'autres ; le nandou représente l'autruche dans les déserts du midi ; les aras l'emportent par leur grosseur et la beauté de leur plumage sur tous les perroquets de l'ancien monde. On ne peut énumérer tous les volatiles curieux de l'Amériqe, mais nous ne devons pas passer sous silence le condor, géant des vautours, qui plane au-dessus des cimes gigantesque des Andes, à des hauteurs auxquelles aucune créature vivante ne parvient ; les hoccos, le marail, les tinamous, qui ont une chair savoureuse ; le kamichi, curieux par sa voix retentissante et par ses armes ; le jabiru, destructeur des reptiles ; l'agami, si remarquable par le bruit singulier qu'il fait entendre et par sa rare intelligence: jusqu'à présent l'ancien monde n'a pu acclimater qu'un oiseau utile du nouveau, et qui est de l'Amérique septentrionale ; c'est le dindon qu'on y trouve encore sauvage. Parmi les oiseaux du Continent, on cite le moqueur, espèce de grive, pour la facilité avec laquelle il imite les sons qu'il entend. Les pigeons aux époques de passage se montrent quelquefois par volées innombrables, et on voit dans la saison les

habitans de la campagne en prendre par milliers. Des espèces de perdrix, de bécasses, et bécassines, d'aigles, de hiboux, de cignes, le faisan, le robin, des oies, des canards, et une infinité d'oiseaux aquatiques, habitent l'intérieur et les côtes de toutes les zones.

Les rivières, les lacs, les mers de l'Amérique nourrissent des poissons très variés ; on y retrouve le saumon, la truite, l'alose, l'esturgeon, l'anguille et le brochet ; le grand banc de Terre-Neuve et les côtes voisines sont, depuis trois siècles célèbres par la pêche abondante de la morue, pêche qui attire des flottes de navires marchands. Les lamantins remontent très haut dans tous les fleuves de la région équinoxiale. La mer, sur toutes les côtes du continent, nourrit beaucoup de phoques et de baleines, et, dans le nord, des narvals et des morses. Dans toute la région chaude, les eaux sont remplies de crocodiles. En général le midi est infesté de reptiles. Le serpent à sonnettes, dont le seul nom fait frissonner, est très commun ; d'autres serpens, dont quelques uns sont monstrueux, rampent sur sa surface ; les lézards de toutes les dimensions y sont très multipliés ; les cousins et les mosqites sont aussi communs sur les bords glassés de la mer polaire que sur les bords brûlans de la mer équinoxiale ; entre les tropiques, on trouve des insectes non moins remarquables par leurs couleurs brillantes que par leur grosseur ; la mouche luisante entre autres y est très commune en été ; et, par un temps humide et obscur, il est assez joli de les voir serpenter dans l'air et répandre leurs feux étincelans. L'abeille existe dans toutes les forêts des différens climats ; mais l'insecte le plus précieux est la cochenille, qui vit sur le nopal, et que les habitans du Mexique élevaient pour profiter de la belle couleur rouge qu'il donne.

Les indigènes de la partie septentrionale étaient évalués, il y a une cinquantaine d'années à vingt millions d'individus de couleur de cuivre rougeâtre ; se nourrissant de pêche et de chasse ; et n'ayant

point de religion, ni de croyance définie. Ceux de la partie méridionale étaient portés à quinze millions. On croit que depuis cette époque la generation a diminué. Sur le continent espagnol ainsi que dans le Canada, quelques indigènes se sont mêlés avec les Européens.

Quant à la population des Européens dans tout le continent d'Amérique, elle peut être évaluée à quarante millions d'individus, parmi lesquels sont compris environ quinze cent mille nègres transportés de la côte d'Afrique, et qui existent en grande partie dans les Etats-Unis.

En 1810, on évaluait que les Etats-Unis d'Amérique contenaient 7,240,000 habitans ; mais ce nombre a prodigieusement augmenté dequis cette époque, soit par elle-même, soit par les divers agrandissemens que cette République a faits, soit enfin par la multitude d'étrangers qui sont venus habiter cette terre heureuse et hospitalière. On peut donc croire que cette partie de l'Amérique comprend à elle seule au moins le quart du total de la population, c'est-à-dire, plus de dix millions d'ames. La liberté des cultes, qui y est respectée, celle des opinions et de chaque individu en particulier, qui y est pleine et entière, tout en un mot, ne contribuera pas peu à en multiplier le nombre d'une manière remarquable, et bientôt conforme à l'étendue de cette vaste et belle contrée.

CINQUIÈME PARTIE DU MONDE.

De la Nouvelle-Hollande ou Notasie. *

Cette cinquième et dernière partie du Monde est composée du continent de la *Nouvelle-Hollande* ou

* Quelques géographes, qui appellent ce point de la terre l'Océanie, le divisent en trois grandes parties savoir : Les *îles Asiatiques*, la *Notasie* ou *Nouvelle-Hollande* et la *Polynésie*, placée sous l'Equateur ; mais comme le continent de la Nouvelle-Hollande est le point le plus considérable. et en même temps le plus central, c'est par là que nous commencerons la description de cette cinquième et intérressante partie du monde.

Notasie et de toutes les îles environnantes, le tout appelé Terres Océaniques. Quoiqu'il soit difficile de pouvoir dire au juste quelle est l'étendue de ce continent, on le suppose néanmoins prsqu'aussi grand que l'Europe, c'est-à-dire de 500,000 lieues carrées. Sa population est estimée à 20 millions d'habitans tous de couleur, sous deux races principales et différentes des Polynésiens. Presque toutes professent l'idolâtrie, sous des nuances diverses, et se nourrissent en général de végetaux, notamment du fruit de l'arbre à pain. Les animaux sont très bizarres, on en a rapporté le kangarou. Les îles et les Archipels, qui sont multipliés à l'infini, et qui se répandent bien loin dans la Mer-Australe, sont beaucoup mieux connus.

Il paraît certain que cette portion du globe a été vue en principe par les Portugais lors de leur arrivée dans l'Inde ; perdue depuis, retrouvée par les Hollandais, vers 1616, et enfin visitée, et en quelque façon découverte de nouveau par Cook, en 1774.

Le golfe de Carpentarie, ainsi que toute la côte qui se trouve à gauche, appelée terre du Diémen, furent découverts et visités en 1628, par Zeachen: la côte nord-est la seule qui ait été exactement explorée. Quoique la navigation de cette partie de la terre, c'est-à-dire, entre le 12 et le 20e sud, soit affreuse par ses écueils et ses immenses ressifs, M. D'entrecasteaux a soigneusement visité ces parages. Le détroit de Torres, retrouvé par Cook en 1769, se trouve en face du golfe de la Carpentarie, et sépare le continent de la Nouvelle-Guinée ou terre des Papous, à laquelle succède la Louisiade, decouverte par Bougainville en 1768.

La Nouvelle-Galles, située prequ'au sud, a le port Jackson, et Botany-Bay qui en est a douze milles plus sud. Les Anglais y avaient d'abord formé un établissement en 1788, mais ils l'ont abandonné, pour venir se placer au port Jackson qui est un des plus beaux de l'univers, et dans une des anses duquel est située la ville de Sidney.

A l'extrémité sud est le détroit découvert par

Bass, médecin de Botany-Bay. Ce détroit sépare le continent de la terre ou île de Van-Diémen, découverte par Tasman en 1642 ; elle a été visitée depuis par la plupart des navigateurs modernes.

Tout l'enfoncement de la partie sud, qui prend depuis le detroit jusqu'à la terre de Liewen, se compose de la côte vue par Baudin, de la terre de Nuyts, placée au centre, et de celle du Liewen, pointe située vers le sud-est, où il se trouve un banc qui a aussi été visité par Baudin. On Soupçonne dans cet enfoncement des golfes ou canaux qui pénètrent fort avant, et qui peut-être divisent le continent.

Les terres d'Endracht et d'Edel, faisant presque face à l'est, sont une plage stérile et dangereuse sur laquelle Pelsant fit naufrage en 1628. Enfin tout le reste de la côte, jusqu'à la terre de Diemen, presqu'au nord-ouest, et faisant face aux îles de la Sonde, de Java et autres, est appelée terre de Wit.

Au-dessus de la Nouvelle-Guinée ou terre des Papous, et entre la Nouvelle-Bretagne, île découverte par Dampierre en 1700, la Nouvelle-Irlande et la Nouvelle-Hanovre, sont plusieurs petits archipels, parmi lesquels sont les îles de l'Amirauté, où l'on eut un instant l'espoir de retrouver l'infortuné la Peyrouse. A droite de la Nouvelle-Bretagne, et au-dessus de la Louisiade, entre les 6 et 9° sud, est l'archipel Salomon, composé de sept à huit îles, et découvert par Mindana en 1567. Cet archipel, placé entre les deux hémisphères, fut surnommé Arsacides par Surville, en 1768, ensuite Reine-Charlotte par Carteret ; il y en a cependant deux qui portent particulièrement le nom d'îles Bougainville: de la mer, l'aspect de ces îles est enchanteur.

Quoique les îles de la Sonde (4° sud), Bornéo, Sumatra, et les Célèbes placés sous l'Equateur, les Moluques ou îles d'Epices, l'archipel Timor, soient plus près du continent d'Asie que de celui de la Nouvelle-Hollande, les géographes les font cependant dépendre de ce dernier continent. Il en est de même de celles plus éloignées vers le nord, telles que les îles Luçon (12° nord), les Philippines, celles

de Paragon, Mindanao, Malctotes, Palaos ou Pelew, l'archipel des Carolines ou Nouvelles-Philippines, Hogelen, &c. Toutes les îles situées sur l'autre hémisphère, au sud et à gauche du continent d'Amérique, telles que Ste.-Croix, St.-Esprit, Mallicolo, Nouvelle-Calédonie, Norfolk, Nouvelle-Zélande, Callego, les Marquises. les îles de Pâques &c., font également partie de la Nouvelle-Hollande. Revenons maintenant sur nos pas pour dire quelque chose de ces différentes terres.

Les îles de la Sonde inconnues aux anciens, quoiqu'elles eussent été découvertes par les Arabes dans le 9e siècle, sont toutes volcaniques, et elles possèdent beaucoup de mines d'or, de fer, d'étain ; elles produisent en outre du camphre qui est extrêmement renommé. La grande île de Bornéo a aussi des mines d'or ; on y trouve des diamans, et elle produit du camphre, des épices, &c. C'est dans cette île qu'existe l'ourang-houtang, sorte de singe.

Les Moluques ou îles d'épices ont le giroflier et le muscadier. L'île Joulo surtout est célèbre par son ambre et ses perles, et contient des éléphans. En général les parages de toutes ces îles sont très dangereux.

A partir des îles Palaos ou Pelew, on voit sur les deux flancs de l'Equateur une étendue de plus de mille lieues vers l'est, parsemée d'îles et de brisans : M. Maltebrun lui donne le nom de Polynésie boréale, cette partie est remarquable par le nombre considérable de ses volcans.

L'archipel des Carolines, ou Nouvelles-Philippines furent découvertes par les Espagnols en 1686 (12° nord).

Les Philippines, découvertes par Magellen en 1521, sont volcaniques et sujettes à des tremblemens de terre et à des ouragans furieux. L'île Tinian, placée au-dessous des îles Marianes (15e nord) mérite une mention par la relâche d'Anson.

Les îles du midi de l'Equateur à l'hémisphère occidentale sont répandues sur une bien plus grande surface de mer. M. Maltebrun, à partir de l'est

de l'archipel du St.-Esprit, les renferme sous le nom de Polynesie-Australe. En comparaison de celles placées sur l'autre hémisphère, celles ci jouissent d'une des positions les plus heureuses, et d'un des climats les plus délicieux de la terre ; on les range en deux classes bien distinctes, en îles hautes et en îles basses.

La Nouvelle-Zélande, 40 sud, vue par Tasman en 1642, et soigneusement visitée par Cook en 1769, est peuplée d'hommes de la race polynésienne, et sont antropophages. Cette île est des plus importantes par son bois de construction, et son lin magnifique qui croît sans culture. Les Anglais de Botany-Bay y ont déjà une infinité d'établissemens, tant pour ce double avantage que pour la pêche de la baleine. L'île Norfolk, découverte par Cook, et située par les 30° sud au-dessus de la Nouvelle-Zélande, est pareillement colonisée par les Anglais de Botany-Bay.

La Nouvelle-Calédonie et les Hébrides sont les îles où commence la race nègre, et où finit celle des Polynesiens.

C'est dans les parages des îles des Amis, de 23 à 28e sud, qu'en 1789, le capitaine Bligh fut jeté lui dix-neuvième dans un bateau de vingt-un pieds de long, et livré au vaste océan par son équipage révolté, et séduit par les appas d'O'Tahiti. Il fait 1500 lieues dans son frêle esquif, atteint l'île de Timor le 46e jour, et de là l'Angleterre d'où l'on envoie saisir les coupables qui sont exécutés.

O'Tahiti, 20° sud, est un assemblage de plusieurs îles délicieuses qu'on a surnommées la Reine de l'océan, et la Cythère du Nouveau-Monde. On croit que cette partie est la Sagittaria de Quiros, découvert en 1606: Wallis la nomma George III, en 1767; et en 1768, Bougainville lui donne son vrai nom.

L'Archipel-Dangereux, situé dans les 15° sud, est un vaste labyrinthe d'îles basses, découvertes par Lemaire, Rogevin, Byron, Wallis, Bougainville, Cook, et notamment par Wilson qui y conduisit des missionaires.

Les Marquises, par les 9° sud, furent découvertes par Mindana, ensuite visitées par Cook en 1774, et augmentées par Marchand en 1789. M. Krusenstern en a ramené un Français et un Anglais qui y étaient demeures long-temps.

En parlant de nouveau de cette cinquième partie du monde, ou des terres Océaniques en général, nous dirons que si l'on joint les deux hémisphères par la pensée, de manière à reproduire l'arrondissement du globe, on verra entre le nouveau monde à droite et l'ancien à gauche, un immense océan, égal en surface au reste du globe. Vers son milieu et vers les deux côtés de la ligne, surnagent d'innombrables îles dont l'ensemble a mérité des géographes modernes le titre de cinquième partie du monde. Les uns veulent que ce soit les debris d'un monde englouti; d'autres au contraire, un monde naissant qui s'élève du sein des eaux.

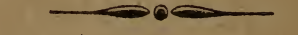
Les premiers se fondent sur des îles hautes dont l'antique composition atteste la vétusté ; les seconds sur des îles basses dont les transformations chimiques encore à leur principe, attestent l'enfance et la jeunesse. Pour qui se décider ?–Autre difficulté: ces îles, à d'immenses distances ignorées les unes des autres, sont pourtant peuplées d'une même race d'hommes, ainsi que le démontrent la similitude des formes, le rapport des coutumes, l'identité des langages. Comment expliquer un tel phenomène? Un grand peuple eût-il donc couvert dans ces lieux un monde submergé depuis? ou bien, des peuplades errantes eussent-elles abordé d'île en île, à mesure qu'elle aurait été créée ? Pour comble de perpléxité. cette race qui a été reconnue Malaise, est-elle venue de l'orient jusqu'à Malacca? ou partie de ce point. s'est-elle si fort avancée vers l'est? Dans le premier cas, d'où peut-elle être partie, puisqu'elle n'a rien de commun avec la race américaine ; et pourquoi les antiquités de l'Asie n'offrent-elles aucune trace de son arrivée? Dans le second cas, comment un peuple aussi étranger à la grande navigation pourrait-il s'être élevé si loin contre des

vents éternellement contraires? L'esprit s'égare sur la mistérieuse existence de ces îles comme sur le vaste océan qui les environne: aussi laissons les systèmes qui ne sont souvent que les chimères de la science, et ne nous arrêtons qu'aux faits qui seuls en sont la réalité.

L'océan Pacifique, dont le nom exprime si bien la douce tranquillité, baigne les bords de ces îles fortunées. Un leger zéphir y tempère sans cesse les ardeurs brûlantes du soleil des tropiques. La végétation la plus riche les couvre de fleurs, de feuilles et de fruits. A chaque pas, une verdure éternelle, des sources jaillissantes, des ombrages délicieux y multiplient les sites enchanteurs. Là, sous des nuances cuivrées, une belle population déploie gaîment des formes et des traits qui ne le cèdent en rien à ceux de notre continent. Au milieu d'elle croît partout et sans culture, l'igname, le coco, la banâne, l'arbre à pain, et mille autres fruits nourrissans. La nature en fait tous les frais, et l'heureux habitant, nourri sans travail, n'est pas réduit à chercher à la sueur de son front le soutien d'une pénible existence. Que lui manque-t-il donc pour en être encore à son âge d'or? Hélas! il a ses fureurs, ses guerres, et ses maladies; car où pénètre l'homme, qu'il n'y soit suivi de ses passions et de ses maux!

A mesure que de groupe en groupe on approche de l'Asie, il semble que le voisinage de l'ancien monde détruise et gâte un si beau tableau. Les îles qui la bordent sont couvertes de volcans sans cesse en fureur; des ouragans affreux règnent aux Philippines; le poison le plus terrible croît à Célèbes; un air infect désole Java. La misère la plus affreuse assiège le Zélandais, et des écueils sans nombre embarrassent les parages de la Nouvelle-Hollande. Dans ce dernier pays, la nature semble avoir pris plaisir à rassembler les animaux les plus bizarres. C'est le kangarou aux pattes inégales, le chien au bec de canard, le poisson aux nageoires élastiques, sautant sur la terre, &c. Avec cette île immense, les Hébrides et la Guinée, finit la belle

race Malaise, et commence la race Nègre. Par quel bizarrerie celle de Malacca n'est-elle pas parvenue dans des lieux si voisins ? par quel phénomène s'y trouve celle d'Afrique, en dépit de l'éloignement et des vents toujours contraires ? Peut-être un jour de nouveaux voyages et de nouvelles observations nous en apprendront davantage.



ABRÉGÉ DE MYTHOLOGIE.

Origine de la Mythologie.

La Mythologie n'est que la connaissance de la fable ou de l'histoire poétique.

La fable est un composé d'événemens et d'aventures que les hommes ont imaginés, et qui doivent leur origine à l'altération de l'histoire sainte et profane, à l'erreur, à l'ignorance, au penchant pour le merveilleux, et surtout aux passions, qui, après avoir affaibli l'idee du vrai Dieu, nous jetèrent dans mille desordres. On vit alors les hommes adorer le soleil et la lune.

Ce premier égarement fut suivi d'une idolâtrie plus marquée et moins excusable. Vers l'an du monde 2700, Ninus, fils de Bélus, empereur des Assyriens, fit élever au milieu de Babylone une statue de son père, et ordonna à tous ses sujets de lui rendre le culte qui est dû à Dieu seul. Bientôt, à l'exemple des Assyriens, les nations voisines adorèrent ceux de leurs rois et de leurs guerriers qui avaient fait de belles et de grandes actions, et Saturne, Jupiter, Neptune, Hercule, et beaucoup d'autres qui s'étaient fait admirer par leurs vertus et leur courage, furent mis par le peuple au rang des dieux, et adorés comme tels.

Le nombre de ces nouveaux dieux s'augmenta considérablement, et tous n'ayant pas fait des actions également belles, courageuses ou utiles, les peuples commencèrent à les classer. Alors il y eut des dieux du premier ordre, des dieux du second

ordre et des demi-dieux. Ceux du premier ordre étaient placés au ciel, ou tenaient le premier rang sur la terre, dans la mer et aux enfers, comme Saturne, Cybèle, Jupiter, Junon, Apollon, Diane, Bacchus, Mercure, Vénus, Mars, Neptune, Amphitrite, Pluton, Proserpine, &c. &c. Les dieux du second ordre étaient placés sur la terre, dans la mer et aux enfers; mais il y tenaient un rang au-dessous des dieux du premier ordre, dont ils dépendaient même, pour la plupart. Tels étaient le dieu Pan, &c. les déesses Flore, Palès et Pomone, les Nymphes, les Tritons, &c., et tous les dieux des fleuves, des rivières, des bois, des campagnes, des villes, des carrefours, des rues, des maisons, &c. Les demi-dieux étaient les héros qui descendaient de quelque dieu, soit du côté paternel, soit du côté maternel, ou dont le père ou la mère avaient cet avantage: comme Persée, Hercule, Thésée, Castor et Pollux, Jason, Orphée, Cadmus, Achille, &c.

On rendait encore des honneurs divins aux vertus et aux vices, que l'on transformait en dieux et en déesses: on bâtissait des temples, et l'on faisait des sacrifices en l'honneur de l'envie, de la fraude, de la calomnie, de la discorde, de la fidélité, de la piété, de la vérité, de la liberté, de la paix, &c.

La Mythologie est donc la connaissance des faux dieux, des héros, &c., ainsi que de leurs actions, dont l'étude devient nécessaire et même indispensable à la jeunesse pour l'intelligence d'un grand nombre de beaux ouvrages tant anciens que modernes, et de la majeure partie des sculptures et peintures.

ABRÉGÉ DE MYTHOLOGIE.

Le Cahos. C'était une masse informe dans laquelle le ciel, la terre, la mer et tous les élémens étaient confondus avant la création du monde. De ce cahos est sorti le Destin.

Le Destin, divinité allégorique tenant dans

ses mains une urne dans laquelle est renfermé le sort des hommes; on croyait ses arrêts irrévocables, et son pouvoir était si grand, que tous les autres dieux lui étaient soumis.

Le Ciel, fils de l'Air et de la Terre, est regardé comme le plus ancien des dieux. Saturne, son fils, le détrôna; ensuite, pour n'avoir plus rien à craindre, il le mutila d'un coup de faux, et le jeta dans la mer, d'où naquit Vénus.

Cybele, qu'on appelle aussi la *bonne Déesse* et *Rhée*, était fille du Ciel et de la Terre, épouse de Saturne, et la mère des dieux. Elle fut exposée aux bêtes sauvages, qui, loin de la dévorer, en prirent soin. Cette bonne déesse est l'emblème de la terre. On la représente couronnée d'une tour avec des fleurs et des fruits à ses pieds, quelquefois aussi traînée dans un char par des lions énormes, et d'autres fois debout et entourée d'animaux.

Saturne, le plus ancien des dieux, était fils du Ciel, qu'on nommait *Uranus*. Il détrôna son père pour régner à sa place. Les poëtes prétendent qu'il le blessa d'un coup de faux, et que Vénus naquit du sang qui coula de cette plaie, mêlé avec l'écume de la mer.

EXPLICATION DE CETTE FABLE.

Le père de Saturne était un prince puissant, qu'on nomma *Uranus*, qui veut dire *ciel*, parce qu'il était fort instruit dans la connaissance des astres. Ce prince étant allé faire la guerre dans un pays fort éloigné du sien, en son absence, Saturne, son fils, s'empara de sa couronne. La faux dont on dit qu'il blessa son père, est l'or qu'il distribua pour séduire le peuple.

On représente Saturne comme l'emblème du temps, sous la figure d'un vieillard, pour marquer son ancienneté. On lui fait tenir une espèce d'horloge ancienne et une faux, pour marquer que le temps détruit tout. On dit aussi qu'il mangeait ses enfans; ce qui veut dire que les villes et les palais

sont l'ouvrage du temps, et que le temps les détruit. Saturne eut plusieurs frères, qu'on nommait *Titans*, qui veut dire *terre ;* ce qui signifie, selon les païens, que Saturne, leur dieu, la terre et les étoiles, avaient tous le Ciel pour père.

Ainsi on voit que la mythologie est un mélange d'histoire et de fables ; mais ces fables ont presque toutes un but moral, comme on le verra, lorsqu'on parcourra les Métamorphoses d'Ovide. En attendant, nous allons faire connaître les principaux dieux, déesses et demi-dieux dont on voit les statues dans tous les jardins publics, et qui sont les sujets de beaucoup de tableaux.

Jupiter, fils de Saturne et de Cybèle, et époux de Junon, sa sœur, après avoir chassé du ciel son père, s'empara de son empire, garda le ciel pour sa part, donna l'empire des eaux à Neptune, et celui des enfers à Pluton, en se réservant le titre de souverain des dieux et de maître des hommes ; mais à peine commençait-il à jouir de son empire, que les Titans ou Géans, dont il avait envahi l'heritage, et qui étaient jaloux de sa trop grande puissance, lui déclarèrent la guerre, et tentèrent d'escalader le ciel, en entassant les plus hautes montagnes les unes sur les autres. Jupiter, qui en fut effrayé, appela tous les dieux à son secours ; mais il n'y eut que Bacchus et Hercule qui eurent le courage de le secourir. Jupiter, avec leur aide seule, parvint à terrasser les Géans, et à les écraser avec les montagnes même qu'ils avaient apportées pour le combattre. Après cette victoire mémorable, qui lui assurait à jamais l'empire du ciel, il ne songea plus qu'à ses plaisirs, et se métamorphosait de toutes sortes de manières, tantôt en pluie d'or, pour surprendre Danaée, tantôt en cygne, pour surprendre Léda ; une autre fois en taureau, pour s'emparer d'Europe, fille d'Agénor. Cette princesse ayant eu l'imprudence de se mettre sur le dos de ce prétendu taureau, il prit la fuite vers la mer, qui était proche, et la passa à la nage. S'étant métamorphosé en aigle, il enleva le jeune Ganymède, le porta au ciel, et le

chargea de lui verser le nectar, à la place de la jeune Hébé, qui, depuis qu'elle avait fait un faux pas en présence des dieux, n'osait plus reparaître. On représente Jupiter tenant la foudre à la main, et porté ou appuyé sur un aigle.

JUNON, fille de Saturne et de Cybèle, sœur et femme de Jupiter, était regardée comme la déesse des empires et des richesses, et révérée comme protectrice des mariages et des naissances. Elle eut trois enfans, Hébé, Mars et Vulcain. Hébé fut déesse de la jeunesse. On la représente sous la forme d'une jeune fille, tenant une coupe à la main et un vase, parce que sa fonction était de verser le nectar aux dieux. Elle fut remplacée par Ganymède, fort beau jeune homme, qu'on représente pour cette raison avec les mêmes attributs. Mars fut le dieu des guerriers, et Vulcain celui des forgerons. Junon était fière, vindicative et jalouse. On la représente souvent sur un char traîné par des paons, ayant à côté d'elle sa messagère Iris, jeune nymphe, que Junon métamorphosa en arc en-ciel pour la récompenser de ce qu'elle lui apportait toujours de bonnes nouvelles. Depuis ce temps, disent les poëtes l'arc-en ciel est presque toujours l'annonce du beau temps.

APOLLON, qu'on nomme aussi *Phébus*, était fils de Jupiter et de Latone, et frère de Diane. On le regardait comme le dieu du jour, le conducteur du soleil, le dieu et le protecteur de la poésie, de la musique et de tous les arts. On le représente sous la figure d'un beau jeune homme, la tête rayonnante, et monté sur un char traîné par quatre beaux chevaux, dont il presse la course à coups de fouet. On raconte qu'Apollon eut un fils nommé *Phaëton*. Dans une dispute que ce fils eut avec Epaphus, fils de Jupiter, celui-ci lui reprocha de n'être pas fils du soleil. Phaëton, piqué de ce reproche, et voulant donner une preuve de sa noble origine, obtint, par l'intervention de Climène sa mère et à force de prières, la conduite du char du soleil pendant un

jour. Le jeune, téméraire monta donc sur le char de son père ; mais les chevaux, ne reconnaissant pas la voix de leur maître, prirent le mors aux dents, s'égarèrent de leur route accoutumée et causèrent un désordre effroyable dans le ciel, et sur la terre surtout, dont les habitans alarmés adressèrent leurs plaintes à Jupiter, qui, touché de leurs maux renversa d'un coup de foudre le jeune *Phaëton*, qui se noya dans l'Eridan. Cette fable nous fait voir que la trop grande complaisance des parens pour des enfans imprudens, peut avoir des suites bien malheureuses pour tout.

Les neuf Muses, sœurs et disciples d'Apollon, étaient filles de Jupiter et de Mnémosine, déesse de la memoire ; elles étaient au nombre de neuf, dont chacune présidait à une science :

Calliope, qui présidait à l'éloquence et aux sujets héroïques, est représentée avec un air majestueux, couronnée de lauriers, parée de guirlandes de fleurs. Elle tient une trompette de la main droite, et un livre de la gauche. Plusieurs livres sont à ses pieds.

Clio, qui préside à l'histoire.est représentée tenant une trompette d'une main et un livre de l'autre.

Erato, qui préside à la poésie lyrique, est représentée sous la figure d'une jeune fille. Près d'elle est un petit Cupidon ailé, avec son arc et son carquois.

Thalie, qui préside à la comédie, est représentée sous la figure d'une jeune fille, couronnée de lière, chaussée de brodequins et tenant un masque à sa main.

Melpomene, déesse de la tragédie, est représentée avec un air sérieux. Elle est magnifiquement vêtue, chaussée d'une espèce de brodequin nommé *cothurne*. D'une main, elle tient des couronnes et des sceptres, et de l'autre un poignard.

Euterpe, qui préside à la musique, est représentée couronnée de fleurs, tenant des papiers et

des instrumens de musique. On en voit aussi plusieurs à ses pieds.

Polymnie, qui préside à la rhétorique, et à la déclamation, est représentée vêtue en blanc, couronnée de perles. Elle avance la main droite comme pour haranguer, et tient un sceptre de la gauche.

Terpsichore, déesse de la danse, est couronnée de fleurs. Elle tient une harpe, et l'on voit à ses pieds plusieurs instrumens de musique.

Uranie, qui préside à l'astronomie, est représentée couronnée d'etoiles, vêtue d'une robe couleur d'azur. Elle soutient un globe, et l'on voit à ses pieds divers instrumens de mathématique.

Diane, fille de Jupiter et de Latone, et sœur d'Apollon, était la déesse des chasseurs. Elle habitait les bois et les forêts, toujours accompagnée d'une troupe de jeunes nymphes, qui ne s'occupaient que de la chasse. C'est pourquoi on la représente sous la figure d'une femme, tenant un arc et une flèche, ayant un carquois sur l'épaule et un croissant sur le haut du front : quelquefois elle est montée sur un char traîné par des biches. Son port est majestueux, son air modeste et fier en même temps. Elle était aussi regardée comme la déesse de la chasteté, parce qu'elle refusa toujours de se marier, et qu'elle changea en cerf le chassaur Actéon, qui avait eu la témérité de la regarder dans le bain. On dit cependant qu'elle aima un jeune berger nommé *Endymion,* qu'elle trouva endormi dans un vallon.

Bacchus, fils de Jupiter et de Sémélé, fille de Cadmus, roi d'Athènes, était révéré comme dieu des buveurs. Junon, pour se venger de Sémélé, mit tout en œuvre pour piquer sa vanité. Si vous voulez vous faire honneur de la conquête de Jupiter, dit-elle à cette princesse, exigez donc de lui qu'il vienne vous voir armé de son tonnerre, et dans tout l'appareil du souverain des dieux. Sémélé obtint cette faveur, quoique difficilement ; mais au moment que Ju-

piter parut le foudre mit le feu au palais, et Sémelé fut brûlée ; mais dans la crainte que Bacchus, dont elle était enceinte, ne pérît avec elle, Jupiter le prit et l'enferma dans sa cuisse pendant deux mois. Au bout de ce temps, il le confia à sa tante Ino, qui l'éleva secrètement, aidée des Heures et des Nymphes. D'autres prétendent qu'il fut élevé par Silène, vieux satyre, qui s'enivrait chaque jour, et qu'on représente souvent monté sur un âne, qui était sa monture ordinaire. Bacchus devenu grand, fit la conquête des Indes, visita l'Egypte, où il enseigna l'agriculture aux hommes, et fut le premier qui planta la vigne.

On le représente toujours sous la figure d'un jeune homme, avec un teint vermeil, et un air de gaîté. Quelquefois il a des cornes, parce que dans ses voyages il se couvrait de la peau d'un bouc. Souvent on le représente assis sur un tonneau avec une coupe à la main, ou sur un char traîné par des tigres, des linx ou des panthères, tenant à sa main un thyrse, qui est une baguette entourée de pampres, de lières, et surmonté d'une pomme de pin.

Mercure, était fils de Jupiter et de Maïa. Les païens le regardaient comme le dieu du commerce, de l'éloquence et des voleurs. Les dieux en avaient fait leur messager, et pour cette fin lui avaient attaché des ailes aux pieds. On le représente ordinairement vêtu en coureur, avec des ailes a la tête et aux talons. Il porte à la main un caducée. C'est une baguette qu'il avait reçue d'Apollon, en lui rendant sa lyre, qu'il lui avait dérobée. Un jour il rencontra près de la ville de Thèbes deux serpens qui se battaient : voulant les séparer, il mit entre eux la baguette qu'il tenait à la main. Les deux serpens s'y attachèrent. Depuis ce temps cette baguette, autour de laquelle demeurèrent les deux serpens, a toujours été regardée comme le symbole de la paix et de l'union.

Venus, déesse de la beauté, épouse de Vulcain, dieu des forgerons, mère de l'Amour, des Grâces, des Ris, des Jeux et des Plaisirs, fut formée, dit-on,

du sang qui coula de la plaie que Saturne fit à Uranus son père, et qui se mêla avec l'écume de la mer; d'autres prétendent qu'elle était fille de Jupiter et de Dioné. Les Heures, filles aussi de Jupiter, furent chargées de son éducation, et la portèrent au ciel, où tous les dieux la trouvèrent si belle, qu'ils voulurent l'épouser, et la nommèrent la *déesse de la beauté;* ce qui n'empêcha pas qu'elle ne devînt l'épouse de Vulcain, le plus mal fait et le plus laid de tous les dieux, à qui Jupiter la donna en récompense des foudres que ce Vulcain lui avait forgées pour combattre les Géans.—Vénus ne pouvant souffrir son mari, à cause de sa difformité et de sa laideur, se déshonora par la mauvaise conduite qu'elle tint avec Mars, Mercure, Adonis, &c. Elle eut trois enfans: l'*Hymen*, dieu protecteur des mariages; *Priape*, dieu des jardins, et le fameux *Cupidon*, qu'on nomme plus souvent l'*Amour*, qui eut Mars pour père. L'Hymen est représenté sous la figure d'un jeune homme couronné de fleurs, et tenant un flambeau et un voile. Priape, dieu des jardins, fils de Bacchus et de Venus, est représenté avec une figure fort laide, une longue barbe, et des cheveux mal peignes. Il tient une faucille à la main.

L'AMOUR, qu'on nomme aussi *Cupidon*, était fils de Vénus et de Mars, frère de l'Hymen, des Grâces, des Ris, des Jeux et des Plaisirs. On le représente sous la figure d'un enfant ayant des ailes, un bandeau sur les yeux, un arc à la main, un carquois rempli de flèches, et quelquefois un flambeau à la place de l'arc. On le disait malin, cruel même. Il était regardé comme le plus puissant des dieux. Il aima beaucoup Psyché, jeune et jolie fille qu'on représente avec des ailes de papillon. Elle était, chez les anciens, le symbole de l'ame. Vénus, jalouse de l'amour que son fils avait pour Psyché, persécuta long temps cette jeune fille que protégeait son fils, et finit enfin par la faire mourir; mais Jupiter lui rendit la vie, et lui donna l'immortalité. Les Ris et les Jeux, enfans de Vénus, qu'ils accom-

pagnent presque toujours, et frères de l'Amour, sont représentés sous la forme de jolis petits enfans ailés. Voici comment l'Amour devint aveugle, à ce que disent les poëtes. Un jour qu'il jouait avec la folie, jeune enfant, qu'on dit être son frère, celui-ci lui creva les yeux. Vénus, désolée de ce malheur courut demander vengeance à Jupiter, qui condamna la Folie à servir de guide à l'Amour.

L'HYMEN, divinité qui présidait aux mariages. Il était fils de Bacchus et de Vénus. On le représente sous la figure d'un jeune homme, tenant un flambeau à la main, et couronné de roses.

LES TROIS GRACES, sont filles de Vénus et de Jupiter, ou de Bacchus. Elles sont trois : *Aglaïe*, *Thalie* et *Euphrosine*. On les représente toujours ensemble, et sous la figure de trois jeunes filles nues, se tenant par la main. Elles président aux arts de goût et d'agrément, et sont les compagnes des Muses.

VULCAIN, dieu du feu et des forgerons, fils de Jupiter et de Junon, était si laid et si difforme, que son père lui donna un coup de pied, qui le jeta du haut en bas du ciel. S'étant cassé la jambe en tombant, il resta boiteux toute sa vie ; mais il avait tant de talent et de génie, qu'il se fit admirer également des hommes et des dieux. On raconte que les dieux, indignés que Jupiter prétendît seul avoir le droit de créer des hommes, firent fabriquer par Vulcain une femme qu'ils appelèrent *Pandore*, et, pour la rendre parfaite, chacun lui fit son présent. Vénus lui donna la beauté, Pallas la sagesse, Mercure l'éloquence, &c. Jupiter, feignant de vouloir aussi combler Pandore de ses dons, lui fit présent d'une boîte, avec ordre de la porter à Epiméthée, frère de Prométhée. Cette boîte fatale, qui contenait la guerre, la peste, le vol, les maladies, la mort, &c., ne fut pas plutôt ouverte, que tous ces maux se répandirent sur la terre ; l'Espérance seule resta au fond de cette boîte, devenue celèbre sous le nom de *boîte de Pandore*. Vulcain fabriqua encore beaucoup de choses merveilleuses, entre autres un filet d'airain si déli-

cat, qu'on ne pouvait l'apercevoir, et dont il se servait pour surprendre Vénus et Mars, et les exposer ainsi à la risée de tous les dieux. On représente Vulcain sous la figure d'un homme d'à peu près 40 ans, boiteux, la barbe épaisse, les cheveux négligés, couvert d'un vêtement qui ne lui vient qu'aux genoux. Il est près d'une enclume, et tient un marteau et des tenailles : quelquefois il est entouré de ses garçons forgerons, qu'on nomme *Cyclopes*, et qui sont fort reconnaissables, en ce qu'ils n'ont qu'un œil au milieu du front.

MINERVE, qu'on nomme aussi *Pallas*, était fille de Jupiter, qui la fit sortir toute armée de son cerveau. Elle était la déesse de la sagesse, des sciences et des arts. On raconte qu'une nouvelle ville venant d'être bâtie dans le Grèce, Neptune, le dieu des eaux, prétendit lui donner son nom, et eut dispute avec Minerve, qui, seule, voulait avoir l'honneur de donner son nom à la ville. Douze grands dieux qui furent choisis pour être arbitres de ce différend, décidèrent que celui des deux concurrens qui produirait la chose la plus utile à la ville, lui donnerait son nom. Alors Neptune, d'un coup de trident, fit sortir de terre un cheval, qu'on dit être le cheval Pégase, représenté avec des ailes. Minerve fit sortir de terre un olivier : ce qui lui fit adjuger la victoire, parce que l'olivier est le symbole de la paix, qui est plus utile qu'un cheval. La nouvelle ville s'appela donc *Athènes*, du nom d'Athénée, qu'on donne aussi à Minerve. On représente cette déesse avec un casque sur la tête, un bouclier au bras, et une lance à la main, comme étant aussi déesse de la guerre. On voit à ses pieds ou sur son casque, une chouette, animal sérieux et tranquille, symbole de la sagesse. On met aussi à ses pieds divers instrumens de mathématique et d'astronomie symboles des arts. Minerve est donc déesse de la guerre, de la sagesse et des arts.

MARS. On raconte que Junon voulant se venger de ce que Jupiter avait créé Minerve sans sa participation, en la tirant de son cerveau, reçut de Flore

une fleur qui avait la vertu merveilleuse de donner la vie, et qu'elle s'en servit pour donner le jour à Mars, qui devint le terrible dieu de la guerre. On le représente toujours armé, et ayant souvent un coq auprès de lui, comme l'emblème de la surveillance. On dit qu'il eut une sœur nommée *Bellone*, qui présidait aux combats, et qu'on représente sous la figure d'une femme armée.

NEPTUNE, fils de Saturne et de Cybèle, frère de Jupiter, dont il obtint l'empire des eaux, épousa Amphitrite, fille de l'Océan. Neptune fut chassé du ciel, ainsi qu'Apollon, pour avoir conspiré contre Jupiter. Ils se réfugièrent auprès de Laomédon, auquel ils aidèrent à relever les murs de la ville de Troie, et il punit ce roi pour lui avoir refusé son salaire, en envoyant un monstre marin qui désolait tout le rivage. On dit aussi qu'il n'obtint Amphitrite que par l'adresse et l'esprit d'un dauphin, qui séduisit si bien la princesse, qu'elle consentit enfin à recevoir pour époux Neptune, qu'elle avait toujours refusé. Il est présumable que Neptune était un prince qui recherchait une princesse fort puissante sur mer par le nombre de ses vaisseaux, et que ce ne fut que par l'adresse de quelque ambassadeur ou confident, qu'il obtint cette princesse.

On représente Neptune sous la figure d'un homme âgé, traîné par des chevaux marins, dans un char formé d'une grande coquille. Il tient à sa main un trident, et sa suite se compose de Tritons, espèce d'hommes moitié poissons, qui célèbrent sa marche avec des trompettes faites de coquilles marines.

PLUTON, fils de Saturne et de Rhéa ou Cybèle, était frère de Jupiter, dont il obtint l'empire de l'enfer. Ce dieu se promenant un jour sur la terre, ennuyé du triste séjour des morts, rencontra Proserpine, fille de Cérès, déesse des moissons.*

* On représente ordinairement cette déesse couronnée de fleurs et de fruits, tenant une serpe d'une main et des épis de l'autre main.

Comme elle était fort jolie, il en devint amoureux, l'enleva, et l'épousa malgré les remontrances de Minerve déesse de la sagesse. Cérès, désolée de la perte de sa fille, ne parvint qu'à force de recherches à découvrir quel était son ravisseur. Elle courut aussitôt demander justice à Jupiter, qui, après lui avoir fait entendre que le dieu des diables n'était pas un parti si désavantageux pour Proserpine, lui assura cependant que si sa fille avait gardé un jeûne rigoureux dans les enfers, elle lui serait rendue; mais il se trouva malheureusement que Proserpine avait mangé quelques grains de grenades. Alors tout ce que put faire Jupiter, fut d'ordonner que Proserpine demeurerait, chaque année, six mois avec son mari, et six mois avec sa mère.

Pluton était représenté avec un sceptre ou bâton à deux pointes, une couronne noire sur la tête. A ses pieds on voit Cerbère, chien à trois têtes, qui était le portier des enfers.

Les trois Parques, déesses infernales, filles de l'Enfer et de la Nuit étaient au nombre de trois: *Clotho*, *Lachésis* et *Atropos*. Elles séjournaient dans les enfers, où elles étaient chargées de la trame de nos jours, représentée par des soies qu'elles filaient. Il y en avait de toutes les couleurs, pour marquer les jours heureux et malheureux. Clotho tenait la quenouille, Lachésis tournait le fuseau, et Atropos coupait le fil avec ses ciseaux, lorsqu'elle jugeait que nous avions assez vécu. Ainsi les païens croyaient leur vie entre les mains de ces trois sœurs.

Cerbere, chien à trois têtes et à trois gueules, qui gardait la porte des enfers et du palais de Pluton. Il naquit du géant Typhon et d'Echidna. On dit qu'il caressait les ames malheureuses qui descendaient dans les enfers, et dévorait celles qui en voulaient sortir. Orphée allant chercher Eurydice, l'endormit au son de sa lyre; et lorsqu'Hercule y descendit pour en retirer Alceste, ce héros l'enchaîna et s'en fit suivre.

Les trois Furies, divinités infernales filles de

l'Achéron et de la Nuit. Elles étaient trois; savoir : Alecton, Mégère et Tisiphone. Les poëtes les représentent armées de flambeaux ardens, coîffées de couleuvres, et occupées à tourmenter continuellement les méchans dans le Tartare. Lorsque Oreste entra dans sa fureur, après avoir tué sa mère, elles lui apparurent vêtues de blanc, et il leur bâtit un temple quand il fut revenu à son bon sens.

Cérès, fille de Saturne et de Cybèle, mère de Proserpine, et déesse de l'agriculture. Elle voyagea long-temps avec Bacchus, en enseignant l'agriculture aux hommes. Il ne faut pas la confondre avec Cybèle, ses emplois et ses attributs étant différens. On la représente couronnée d'épis tenant d'une main une faucille, et de l'autre une poignée d'épis mêlés de pavots.

Palès, déesse des pâturages, des bergers et des troupeaux. Quelques-uns croient qu'on entendait Cybèle sous ce nom, comme représentant la terre, et qu'on l'appelait anciennement *Parès,* d'autres veulent que ce soit Cérès.

Pomone, présidait aux fruits ; elle était l'épouse de Vertumne, Dieu de l'automne. On la représente sous les traits d'une jeune femme, tenant une serpe et des fruits. Vertumne est représenté sous la figure d'un jeune homme, avec les mêmes attributs que Pomone.

Flore, déesse des fleurs et du printemps, avait épousé Zéphire, dieu de l'air et de la fraîcheur. On la représente ordinairement sous la figure d'une jeune et jolie femme, ornée de guirlandes, et portant une corbeille de fleurs. Il ne faut pas la confondre avec Pomone, nymphe qui présidait aux fruits, et qui épousa Vertumne, Dieu de l'automne. On le représente sous la figure d'un jeune homme couronné d'herbes de différentes espèces, tenant de la main gauche des fruits, et de la droite une corne d'abondance. Pomone, sa femme, est représentée tenant des fruits.

Zephire, vent d'occident, et l'un des quatre principaux. Il était fils d'Eole et de l'Aurore, selon quelques-uns. Il souffle avec tant de douceur, et a cependant tant de puissance, qu'il rend la vie aux arbres et aux fruits, Il s'attacha à la déesse Flore et à Chloris ses femmes, dont il eut plusieurs enfans. On le représente sous la figure d'un jeune homme ayant un air serein.

Eole, dieu des vents et fils de Jupiter. Il reçut très bien Ulysse qui passait par ses états; et pour marque de sa bienveillance, il lui fit présent de plusieurs peaux, où les vents étaient enfermés. Les compagnons d'Ulysse ne pouvant commander à leur curiosité ouvrirent ces peaux, d'où les vents s'échappèrent, firent un désordre épouvantable, et causèrent une tempête si furieuse, qu'Ulysse perdit tous ses vaisseaux, et se sauva seul sur une planche. Eole avait un si grand empire sur eux, que sa seule volonté les retenait.

Priape, dieu des jardins, fils de Bacchus et de Vénus. Il naquit avec une difformité étrange, ce qui arriva par un enchantement de Junon pour se venger de Vénus, qu'elle haïssait mortellement. Les maris, peu contens de sa conduite envers leurs femmes, le chassèrent, et pour se venger, il les rendit furieux et extravagans dans leurs plaisirs. Ce dieu présidait aux débauches. On le représente toujours avec une longue barbe et une chevelure mal peignée, tenant une faucille à la main.

Comus, divinité dont l'unique fonction était de présider aux fêtes, aux toilettes des femmes et des jeunes gens. On le représente avec un bonnet de fleurs, et tenant un flambeau.

Momus, fils du Sommeil et de la Nuit, et dieu de la raillerie. Il s'occupait uniquement à examiner les actions des dieux et des hommes, et à les reprendre avec liberté; c'est pourquoi on le représente levant le masque de dessus le visage, et tenant une marotte à la main. Neptune ayant fait un taureau, Vulcain un homme et Minerve une maison, Momus trouva

que les cornes du taureau étaient mal plantées, qu'il aurait fallu qu'elles fussent plus près des yeux ou des épaules, afin de donner des coups plus violens. Quant à l'homme, il aurait voulu qu'on lui eût fait une petite fenêtre au cœur, pour voir ses pensées les plus secrètes ; enfin la maison lui parut trop lourde pour être transportée lorsqu'on aurait un mauvais voisin.

TERME, divinité qui présidait aux limites des champs. Lorsque les dieux voulurent céder la place du Capitole à Jupiter, ils se retirèrent dans les environs par respect ; mais le dieu Terme demeura à sa place sans bouger. On le représentait sous la forme d'une tuile, ou d'une pierre carrée ou d'un pieu fiché en terre.

HARPOCRATE, divinité allégorique ; on la représente sous la figure d'un jeune homme tenant un doigt sur sa bouche.

LA NUIT, déesse des ténèbres, fille du Ciel et de la Terre ; elle épousa l'Erèbe, fleuve des enfers. On la représente ordinairement couverte d'un voile noir.

MORPHEE, c'est le dieu du sommeil. Il endormait ceux qu'il touchait avec une plante de pavot, et présentait les songes sous diverses figures.

THEMIS, fille du Ciel et de la Terre, et déesse de la Justice. On la représente toujours avec une balance à la main, et un bandeau sur les yeux ; elle est la mère de la Loi et de la Paix.

ASTREE, fille de Jupiter et de Thémis. Elle quitta le ciel pour habiter sur la terre, tant que dura l'Age d'or ; mais les crimes des hommes l'en ayant chassée, elle remonta au ciel, et se plaça dans cette partie du Zodiaque, qu'on appelle *le signe de la Vierge*.

LA RENOMMEE, divinité poétique, messagère de Jupiter. On dit qu'elle allait nuit et jour, qu'elle se plaçait sur les plus hauts lieux pour publier les bonnes et mauvaises nouvelles, et qu'elle ne pouvait se taire. Les poëtes la représentent sous la figure

d'une jeune fille avec des ailes, sonnant de la trompette, et ayant sa robe retroussée.

La Fortune, déesse qui préside au bien et au mal. On la représente aveugle et chauve, toujours debout avec des ailes aux deux pieds, l'un sur une roue qui tourne avec vitesse, et l'autre en l'air. On l'appelle autrement *Sort.*

Nemesis. déesse de la Vengeance, fille de Jupiter et de la nécessité. Elle châtiait les méchans, et ceux qui abusaient des présens de la fortune. On la représentait toujours avec des ailes, armée de flambeaux et de serpens, et sur la tête une couronne rehaussée d'une corne de cerf.

Les Grecs révéraient plusieurs divinités de ce nom, qu'ils croyaient fille de l'Erèbe et de la Nuit.

L'Envie, divinité allégorique, extrêmement hideuse, qu'on représente avec des yeux égarés et enfoncés, un teint livide, et le visage plein de rides, coîffée de couleuvres, portant trois serpens d'une main, une hydre à sept têtes de l'autre, et un serpent qui lui ronge le sein.

La Discorde, déesse que Jupiter chassa du ciel, parce qu'elle brouillait continuellement les dieux ensemble. Elle fut si piquée de n'avoir pas été invitée aux noces de Thétis et de Pélée avec les autres dieux, qu'elle résolut de s'en venger, en jetant sur la table une pomme d'or, sur laquelle elle avait écrit ces mots : *A la plus belle.* Junon, Pallas et Vénus disputèrent cette pomme, jusqu'à ce que Paris, par l'ordre de Jupiter, termina la querelle en faveur de Vénus : ce qui causa une infinité de malheurs. On représente la Discorde coîffée de serpens, tenant une torche ardente d'une main, une couleuvre et un poignard de l'autre, ayant le teint livide, les yeux égarés, la bouche écumante, et les mains ensanglantées.

La Verite, divinité allégorique, fille de Saturne, et mère de la Vertu. On la représente sous la figure d'une femme, ayant un air majestueux, et habillée simplement.

Esculape, dieu de la médecine, fils d'Apollon et de Coronis. Apollon, après avoir tué Coronis, et Ischis qu'elle aimait, tira Esculape des flancs de cette nymphe, et le donna à élever au Centaure Chiron. Il passa toute sa vie dans les jardins, où il acquit une connaissance parfaite des simples. Jupiter le foudroya, pour avoir rendu la vie à Hippolyte, fils de Thésée, et Apollon paya bien cher la vengeance qu'il en tira. Esculape était adoré à Epidaure, sous la forme d'un serpent.

Pan, fils de Mercure, dieu des campagnes, et particulièrement des bergers. Il poursuivit Syrinx jusqu'au fleuve Ladon, entre les bras duquel se jeta cette nymphe, et fut métamorphosée en roseau, que ce dieu coupa, et dont il fit la première flûte. Il accompagna Bacchus dans les Indes, et fut père de plusieurs satyres. On dit qu'il était jour et nuit dans les campagnes, jouant continuellement de la flûte en gardant ses troupeaux. Les poëtes le représentent avec un visage enflammé, des cornes sur la tête, l'estomac couvert d'étoiles, et la partie inférieure du corps semblable à celle d'un bouc. Beaucoup le confondent avec le dieu Sylvain et le dieu Faune. Les Arcadiens l'honoraient particulièrement.

Hébée, fille de Jupiter et de Junon, et déesse de la jeunesse. Jupiter lui donna le soin de lui verser à boire. Un jour étant malheureusement tombée en présence des dieux, elle en eut tant de honte, qu'elle n'osa plus paraître depuis, et Jupiter mit Ganimède à sa place. Hercule l'épousa, et en sa considération, elle rajeunit Iola. On l'appelait aussi Juventa.

Persée, fils de Jupiter et de Danaé. Acrise, père de Danaé, ayant appris de l'oracle qu'il périrait de la main de son petit fils, fit enfermer Danaé, sa fille unique, dans une tour d'airain, avec résolution de ne jamais la marier. Jupiter descendit dans cette tour en pluie d'or. Acrise ayant appris que Danaé était enceinte, la fit exposer sur la mer. Elle

se sauva, et se retira chez Polydecte, où on eut soin d'elle et de son enfant, qui fut nommé Persée. Celui-ci étant devenu grand, obtint le bouclier de Minerve, avec le secours duquel il fit plusieurs belles actions, dont les deux plus fameuses furent d'avoir coupé la tête à Méduse, du sang de laquelle naquit le cheval Pégase; puis, étant monté sur ce cheval, d'avoir délivré Andromède d'un monstre marin auquel elle était exposée. Il métamorphosa ce monstre en rocher, en lui montrant la tête de Méduse. A son retour, Acrise voulut s'opposer à son passage, mais il le tua, et ayant appris que cet Acrise était son aïeul, il s'exila, et fut placé entre les constellations après sa mort.

HERCULE, fils de Jupiter et d'Alcmène. Jupiter, pour tromper Alcmène, avait pris la ressemblance d'Amphitryon, son mari, pendant qu'il faisait la guerre aux Thélébéens. La jalouse Junon, qui, pour se venger de son mari, voulait empêcher l'accomplissement des hautes destinées qu'il avait promises à l'enfant qui devait naître de cet adultère, fit naître Euristhée avant Hercule, afin que le premier, comme aîné, eût de l'autorité sur le second. On prétend cependant qu'elle s'adoucit dans la suite à la prière de Pallas; que même elle donna de son lait à Hercule, qui en ayant laissé tomber une goutte, fit cette tache blanche au ciel, qu'on nomme la *voie lactée.* Mais Junon dans la suite ne put se résoudre à le laisser jouir de sa destinée. Elle suscita contre lui son frère, qui lui prescrivit douze travaux où elle prétendait le faire périr, et dont ce demi-dieu sortit couvert de gloire. Mais il fit bien plus de douze belles actions, entre lesquelles voici les principales: Etant encore au berceau, il étouffa deux serpens, que Junon avait envoyés contre lui. Il tua dans la forêt ou dans le marais de Lerne, un un hydre épouvantable, qui avait plusieurs têtes, lesquelles renaissaient à mesure qu'on les coupait. Il prit et tua à la course une biche qui avait les cornes d'or et les pieds d'airain. Il étrangla dans

la forêt de Némée un lion extraordinaire, dont il porta depuis la peau pour se couvrir. Il punit Diomède, qui nourrissait ses chevaux de chair humaine. Il prit sur la montagne d'Érimanthe, en Arcadie, un sanglier qui désolait toute la contrée, et qu'il mena à Euristhée. Il tua à coups de flèches tous les horribles oiseaux du lac Stymphale. Il dompta un taureau furieux qui desolait la Crète. Il vainquit le fleuve Achéloüs, à qui il arracha une corne, qu'il lui rendit néanmoins en recevant celle de la chèvre Amalthée. Il étouffa dans ses bras le géant Anté. Il déroba les pommes d'or du jardin des Hespérides, après avoir tué le dragon qui les gardait. Il soulagea Atlas, en soutenant fort longtemps le ciel sur son dos. Il massacra plusieurs monstres, comme Gorgon, Cacus, Albion, Bergion et d'autres. Il dompta les Centaures et nettoya les étables d'Augias. Il tua un monstre marin, auquel Hésione, fille de Laomédon, était exposée ; et pour punir Laomédon, qui lui refusa les chevaux qu'il lui avait promis, il renversa les murailles de Troie, et donna Hésionne à Télamon. Il defit les Amazones, et donna leur reine Hypolite à Thésée. Il descendit aux enfers, enchaîna le chien Cerbère, et en tira Alceste, qu'il rendit à son mari Admète. Il tua le vautour qui mangeait le foie de Prométhée, attaché au Mont-Caucase. Il sépara les deux montagnes Calpé et Abyla et joignit par ce moyen l'Océan avec la Mediterranée. Croyant que c'était là le bout du monde, il y planta deux colonnes, qu'on appela depuis colonnes d'Hercule, et sur lesquelles on dit qu'il grava une inscription, dont le sens est *non plus ultrà*. Après tant de belles actions, il aima tellement Omphale, qu'il s'habillait en femme pour lui plaire, et filait avec elle. Ensuite il s'attacha à Iole, fille d'Euryte ; ce qui détermina Déjanire à lui donner la chemise du Centaure Nessus, qu'il n'eut pas plutôt mise, qu'il entra dans une fureur épouvantable, et se jeta dans les flammes d'un bûcher ardent, où, malgré le secours de Philoctète, il fut consumé. Ce héros alla prendre place parmi les

dieux, et épousa dans le ciel Hébé, déesse de la jeunesse. Il y a eu plusieurs conquérans de ce nom ; et ce sont apparemment toutes les actions remarquables de chacun de ces héros, que les poëtes ont attribuées à un seul, et dont ils ont voulu faire un homme extraordinaire. Mais on sait à présent à quoi s'en tenir, en lisant l'histoire du ciel poétique.

Thesee, fils d'Eglée et d'Ethra, fille de Pithée. Il donna pendant sa vie des marques d'une valeur étonnante, et marcha sur les traces d'Hercule. Il déclara toujours la guerre au vice, et dompta plusieurs monstres, comme le Minotaure, dont il devait être la proie. Il enleva plusieurs femmes, comme Hélène, Ariane, Phèdre et d'autres ; mais il les rendait lorsqu'elles ne consentaient pas à leur enlèvement. Il en abandonna quelques-unes, entre autres Ariane, et descendit aux enfers avec Pirithous, pour l'aider à enlever Proserpine. Mais il fut condamné par Pluton à être attaché à une pierre, et y demeura jusqu'à-ce qu'Hercule, envoyé par Euristhée, allât l'en délivrer. Il tenait si fort à cette pierre, qu'il y laissa de sa peau. Il dompta les Amazones, et fit prisonnière leur reine Antiope, ou Hippolyte, qu'il épousa, et dont il eut un fils nommé Hippolyte. Il abandonna ce fils à la fureur de Neptune, ayant cru trop légèrement les accusations calomnieuses de Phèdre. Les Epirotes le firent prisonnier, et le firent beaucoup souffrir dans sa prison, pendant ce temps Menesthée, fils d'Erechthée, s'empara de ses Etats. Etant de retour, il le chassa du trône, y remit ses enfans, et gouverna parfaitement son peuple. On dit qu'il mourut à Athènes, et que les Athéniens lui dressèrent des autels : enfin, il mérita l'honneur d'être mis au nombre des demi-dieux, et fut regardé le premier après Hercule.

Castor et **Pollux**, frères d'Hélène et de Clitemnestre, enfans de Jupiter et de Léda. Ils suivirent Jason, dans la Colchide pour la conquête de la toison d'or, et s'aimaient si tendrement, qu'ils ne se quittaient point. Jupiter donna l'immortalite à Pollux,

qui la partagea avec Castor, en sorte qu'ils vivaient et mouraient alternativement. On leur dédia plusieurs temples, mais plus souvent sous le nom de Castor. Ils furent métamorphosés en astres, à cause d'une si belle union, et placés dans le Zodiaque, sous le nom de *Jumeaux*, l'un des douze signes.

Bellerophon, fils de Glaucus, roi d'Epire. Ayant tué par malheur à la chasse son frère Pirrène, il alla se réfugier chez Proclus, roi d'Argos, dont la femme, appelée *Sthénobée* ou *Antée*, lui fit des propositions auxquelles il fut insensible. Sthénobée, piquée de cette indifférence, accusa Bellérophon auprès de son mari d'avoir voulu attenter à son honneur. Proclus ne voulant point violer le droit des gens, l'envoya en Lycie, avec des lettres adressées à Iobates, père de Sthénobée, pour le faire mourir. Bellérophon, averti de ce qu'on tramait contre lui, monta le cheval Pégase, et défit la Chimère, monstre qu'Iobates lui ordonna de combattre. On lui suscita une infinité d'ennemis dont il triompha, et sortit, par sa valeur et son adresse, de tous les dangers auxquels on l'exposa. Il dompta les Solymes, les Amazones et les Lyciens : ensuite il épousa Philonoé, fille d'Iobates, pour prix de ses belles actions, et après avoir prouvé son innocence.

Jason, fils d'Eson et d'Alcimède. Eson en mourant le laissa sous la tutelle de Pélias, qui le donna à élever au Centaure Chiron. Ce prince étant devenu grand, gagna tellement l'affection des peuples, que Pélias chercha tous les moyens de le perdre pour s'assurer du trône. Il persuada à Jason qu'il fallait entreprendre la conquête de la Toison d'or, espérant qu'il n'en reviendrait pas. Le bruit de cette expédition s'étant répandu partout, les princes grecs voulurent y avoir part, et partirent sous ses drapeaux pour la Colchide, où cette toison était suspendue à un arbre, et défendue par un dragon monstrueux. On les appela *Argonautes*, du nom de leur vaisseau, nommé *Argo*. Aussitôt que Jason fut arrivé en Colchide, il s'attacha à Médée,

grande magicienne, qui lui donna une espèce d'herbe peur endormir le dragon, ce qui réussit, car il le tua.

ORPHEE, fils d'Apollon et de Clio. Il jouait, dit-on, si bien de la lyre, que les arbres et les rochers quittaient leur place, les fleuves suspendaient leurs cours, et les bêtes féroces s'attroupaient autour de lui pour l'entendre. Euridice sa femme étant morte de la morsure d'un serpent, le même jour de ses noces, en fuyant les poursuites d'Aristhée, il descendit aux enfers pour la redemander, et toucha tellement Pluton, Proserpine et toutes les divinités infernales par les accords de sa lyre, qu'ils la lui rendirent, à condition qu'il ne regarderait pas derrière lui, jusqu'à ce qu'il fût sorti des enfers. Ne pouvant commander à son impatience, il se tourna pour voir si Eurydice le suivait, mais elle disparut aussitôt. Depuis ce malheur il reconça aux femmes, auxquelles il préféra, dit-on, la compagnie des hommes : ce qui irrita si fort les Bacchantes, qu'elles se jetèrent sur lui et le mirent en pièces. On le représente ordinairement avec une lyre, un luth ou un violon.

CADMUS, roi de Thèbes fils d'Agénor et de Téléphassa. Jupiter ayant enlevé Europe, Cadmus eut ordre d'Agénor d'aller la chercher, et de ne point revenir sans elle. Il consulta l'Oracle de Delphes, qui, au lieu de le satisfaire sur sa demande, lui ordonna de bâtir une ville à l'endroit où un bœuf le conduirait. Il partit dans la résolution de parcourir le monde ; et lorsqu'il arriva en Béotie, il fit un sacrifice aux dieux, et envoya ses compagnons à la fontaine de Dircé pour y puiser de l'eau ; mais ils furent dévorés par un dragon. Minerve, pour le consoler, lui ordonna d'aller attaquer en toute sûreté ce monstre. Les choses arrivèrent comme elle les lui avait prédites : ensuite il sema les dents de ce dragon, desquelles naquirent des hommes tout armés, qui s'entretuèrent sur-le-champ, à la réserve de cinq, qui l'aidèrent à bâtir la ville de Thèbes, dans l'endroit où le bœuf, dont l'oracle lui avait parlé, le conduisit. Il épousa Hermione, fille de

Vénus et de Mars, dont il eut Sémélé, Ino, Autonoé et Agavé. Ayant encore consulté l'Oracle, il apprit que sa postérité était réservée aux plus grands malheurs. Il se bannit lui-même de son pays pour ne les pas voir, et fut métamorphosé dans la suite, lui et sa femme, en serpens.

ACHILLE fils de Pélée, roi de la Phtioride en Thessalie, et de Thétis. On dit que sa mère le plongea dans le Styx, pour le rendre invulnérable. Il le fut par tout le corps, excepté au talon, par lequel elle le tenait en le plongeant. On le mit sous la discipline du centaure Chiron, qui le nourrit de moëlle de lions, d'ours, de tigres, et de plusieurs autres bêtes sauvages. Sa mère ayant su de Chalchas qu'il périrait devant Troie, et qu'on ne prendrait jamais cette ville sans lui, l'envoya à la cour de Lycomède, dans l'île de Scyros, en habit de fille, sous le nom de Pyrrha, pour l'y tenir caché. Etant ainsi déguisé, il se fit connaître à Déidamie, fille de Lycomède. Il l'épousa en secret, et en eut un fils nommé Pyrrhus. Lorsque les Grecs s'assemblèrent pour aller assiéger Troie, Calchas leur indiqua le lieu de sa retraite. Ils y députèrent Ulysse, qui se déguisa en marchand ; et en présentant aux dames de la cour de Lycomède des bijoux et des armes, il reconnut ce jeune prince, qui préféra les armes aux bijoux, et l'emmena avec lui au siège de Troie. Achille fit bientôt voir qu'il était le premier héros de la Grèce, et devint la terreur de tous ses ennemis. Pendant le siège, Agamemnon lui enleva une captive, appelée Briséis, ce qui fut cause qu'il se retira dans sa tente, et ne voulut plus combattre. Tant que dura sa retraite, les Troyens eurent toujours l'avantage : mais Patrocle, son ami, ayant été tué par Hector, il retourna au combat et le vengea en tuant Hector, qu'il traîna trois fois autour des murailles, l'ayant attaché à son char par les pieds ; puis il le rendit aux larmes de Priam. Ayant ensuite conçu de la passion pour Polyxène, fille de Priam, il la demanda en mariage ; et lorsqu'il allait

l'épouser, Pâris lui décocha une flèche au talon. Il mourut de cette blessure, On dit que ce fut Apollon qui conduisit cette flèche. Les Grecs lui élevèrent un tombeau sur le promontoire de Sigée, sur lequel Pyrrhus son fils lui immola Polyxène. Quelques-uns prétendent que Thétis lui avait proposé dans son enfance de vivre long-temps sans rien faire pour la gloire, ou de mourir jeune et chargé d'honneurs, et qu'il prit le dernier parti.

Il paraît nécessaire d'observer ici que la fable qui suppose Achille invulnérable n'était pas reçu du temps d'Homère. Ce poëte dit précisément le contraire. Il n'avait garde de donner dans une fiction qui aurait déshonoré son héros.

ETEOCLE, roi de Thèbes, et frère jumeau de Polynice, naquit de l'inceste d'Œdipe et de Jocaste. Il partagea le royaume de Thèbes avec son frère Polynice après la mort d'Œdipe, qui ordonna qu'ils règneraient tour à tour. Etéocle étant sur le trône n'en voulut pas descendre ; et Polynice lui fit cette guerre qu'on appela l'entreprise des sept Preux, ou des sept braves devant Thèbes. Ces deux frères se haïssaient si fort, qu'ils se tuèrent l'un l'autre en même temps, dans un combat singulier.

ATREE et THIESTE, fils de Pélops et d'Hippodamie. Irrité de ce que Thieste son frère avait des familiarités avec Erope sa femme, il lui fit manger ses propres enfans dans un festin. On dit que le soleil rebroussa d'horreur, pour ne point éclairer une action aussi détestable, et que toute la postérité d'Atrée fut bien punie de ce crime. Cette fable ressemble à celles de Térée, de Pélops et d'Arcas.

ŒDIPE, roi de Thèbes, fils de Laïus et de Jocaste. L'Oracle avait prédit à Laïus que son fils le tuerait, et épouserait sa mère. Pour éviter de tels crimes, Laïus donna Œdipe, aussitôt après sa naissance, à un de ses officiers, pour le faire mourir ; mais cet officier, touché de compassion, l'attacha par les talons à un arbre. Un berger passant par là, prit l'enfant, et le porta à Polybe, roi de Co-

rynthe, qui l'éleva comme son fils, jusqu'à ce que ce jeune prince, que l'Oracle menaça des malheurs dont Laïus avait déjà été menacé, s'exila lui-même de Corinthe, croyant que c'était sa patrie. Il rencontra Laïus dans la Phocide, sans le connaître, eut querelle avec lui, et le tua. De là il alla à Thèbes, après avoir encore voyagé quelque temps, et il expliqua l'énigme du Sphynx. Jocaste, la reine devait être le prix de celui qui vaincrait ce monstre. Il épousa ainsi sa propre mère, dont il eut deux fils, Etéocle et Polynice, et une fille nommée Antigone. Les dieux irrités de cet inceste, frappèrent les Thébains d'une peste, qui ne cessa que quand le berger qui avait sauvé Œdipe, vint à Thèbes, le reconnut, et lui fit découvrir sa naissance. Œdipe, après ce terrible examen, se creva les yeux de désespoir, et s'exila de sa véritable patrie.

Ulysse, roi de l'île d'Ithaque, fils de Laërte et d'Anticlée. Il contrefit l'insensé pour ne point aller au siège de Troie ; mais Palamède mit, pour l'éprouver, son fils Télémaque, encore enfant, devant le soc d'une charrue, qu'il faisait tirer par des bœufs. Ulysse, de crainte de blesser son fils, leva la charrue : cette attention découvrit sa feinte, et il fut constraint de partir. Il rendit de grands services aux Grecs par sa prudence et ses artifices. Ce fut lui qui alla chercher Achille chez Lycomède, où il le trouva déguisé en femme, et le découvrit, en présentant aux dames de la cour, des bijoux, parmi lesquels il y avait des armes, sur lesquelles ce jeune prince se jeta aussitôt. Ulysse enleva le Palladium avec Diomède, fut un de ceux qui s'enfermèrent dans le cheval de bois, et contribua par son courage à la prise de Troie. En retournant en Ithaque, il courut plusieurs dangers sur mer, et lutta pendant dix années contre sa mauvaise fortune. Il fit naufrage dans l'île de Circé, où cette enchanteresse eut un fils de lui, appelé Télégone. Pour le retenir, elle changea tous ses compagnons en bêtes sauvages ; mais il sortit enfin de

cette île, et fit naufrage dans celle de Calypso, qui le retint aussi auprès d'elle. Enfin son vaisseau se brisa auprès de l'île des Cyclopes, ou Polyphème dévora quatre de ses compagnons, l'enferma avec le reste dans son antre, d'où ce prince sortit heureusement.

Ulysse évita par son adresse l'enchantement des Syrènes, et lorsqu'il sortit d'Eolie, Eole, pour marque de sa bienveillance, lui donna des peaux où les vents étaient enfermés; mais ses compagnons ouvrirent ces peaux par curiosité : les vents s'échappèrent et firent un désordre épouvantable. L'orage jeta Ulysse sur les côtes d'Afrique, lorsqu'il était sur le point de rentrer dans sa patrie. Il fit enfin naufrage pour la dernière fois, perdit ses vaisseaux et ses compagnons, se sauva sur un morceau de bois, et arriva en Ithaque dans un état pitoyable, sans être reconnu de personne. Il se mit cependant parmi les amans de Pénélope, pour tendre l'arc qu'on avait proposé, et dont Pénélope devait être le prix. Il en vint à bout, se fit reconnaître, rentra dans le sein de sa famille, et tua tous ses rivaux. Quelque temps après, il se démit de ses Etats entre les mains de Télémaque, parce qu'il avait appris de l'Oracle qu'il mourrait de la main de son fils : il fut en effet tué par Télégone, qu'il avait eu de Circé. Il fut mis au nombre des demi-dieux.

(Extrait d'un ouvrage élémentaire français.)



HISTOIRE

DE CHRISTOPHE COLOMB,

qui le Premier découvrit le Nouveau-Monde.

CHRISTOPHE COLOMB, à qui l'on doit la grande et fameuse découverte de l'Amérique, naquit en Italie vers l'an 1452, les uns disent à Nerni ou Cuguero, villages voisins de Gènes, d'autres à Savonne et Plaisance, qu'importe; il était issu de parens qui jouissaient d'une réputation honorable et justement méritée, quoiqu'ils eussent perdu toute leur fortune dans les guerres du pays. Leur fils Christophe ayant, dès sa première jeunesse, montré un goût décidé pour la navigation, ils s'attachèrent à développer ces premiers germes naturels par une éducation analogue et soignée. L'ardeur et l'application qu'il apporta à l'étude des sciences, lui firent faire des progrès rapides dans l'art qu'il chérissait; et il avait à peine quinze ans lorsqu'il débuta par des voyages qu'il fit avec des marins génois sur les côtes de la Méditerranée. Mais brûlant d'étendre ses connaissances, il entreprit de parcourir les mers du Nord, dans lesquelles il pénétra jusqu'à plusieurs degrés en dedans du cercle polaire. Quelque temps après il s'attacha à un de ses parens, nommé aussi Colomb, navigateur distingué, qui, avec une petite frégate armée à ses frais, s'était enrichi et devenu redoutable par ses courses contre les Turcs et les Vénitiens rivaux du commerce de Gènes. Tant que dura cette association, Christophe fut d'un grand secours à son parent, autant par ses lumières que par son courage; mais le génie du jeune Colomb ne pouvait guère se perfectionner dans ce genre de navigation.

Les Portugais jouissaient alors d'une certaine renommée dans les découvertes maritimes; leurs en-

treprises hardies inspiraient de l'enthousiasme à ceux qu'animait le désir de se distinguer; et Colomb, pénétré de cette vive ardeur, en entrant à leur service, ne tarda pas à se faire remarquer par son mérite et ses talens. Il s'établit en Portugal, et y épousa la fille de Perestrello marin consommé, qui, à sa mort, lui laissa en succession ses journaux et ses cartes. Cette propriété fut pour Colomb une nouvelle source d'observations importantes qui le mirent à même d'entreprendre différens voyages dans lesquels il se montra un des plus habiles navigateurs de l'Europe.

Toujours avide d'acquérir de nouvelles connaissances, et capable en même temps des plus profondes méditations, il conçut bientôt que, puisque les Portugais s'étaient déjà pratiqué au midi tant de routes par lesquelles ils avaient multiplié leurs découvertes, en pénétrant si loin dans les mers d'Afrique, on parviendrait aussi à découvrir de nouvelles terres en parcourant les régions occidentales. Le raisonnement, l'autorité de plusieurs cosmographes, les indices de marins les plus instruits, tout en un mot le fortifiait de plus en plus dans ses conjectures; et il rapporte lui-même, avec cette bonne foi qui ne diminue en rien sa gloire, les principes sur lesquels il appuyait ses calculs. La figure sphérique de la terre étant, disait-il, connue, et la grandeur de son volume étant déterminée avec quelque exactitude, il s'ensuivait évidemment que les continens de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique ne pouvaient former qu'une portion de la superficie du globe terrestre; et que d'après cela il paraissait très vraisemblable que la portion du monde connu, placée sur un des côtés du globe, devait nécessairement être balancée par une quantité à peu près égale de terres dans l'hémisphère opposé: ce système ne pouvait être ni mieux calculé, ni plus exact.

Colomb, encouragé par les hommes les plus savans et les plus profonds, ne cherchait plus qu'à mettre à exécution le projet hardi et difficile de naviguer à l'ouest, se croyant certain d'y découvrir à quelque

distance que ce fût de nouvelles terres. Mais les dépenses d'une pareille entreprise lui rendaient indispensable la protection de quelque puissance de l'Europe. Christophe pensa aussitôt à sa patrie; il eût désiré qu'elle profitât du fruit de ses travaux; mais le Sénat réjeta son projet comme chimerique ou impraticable. Dans le fait, quelle confiance Colomb pouvait-il inspirer à ses compatriotes parmi lesquels il n'habitait plus depuis long-temps, et qui par conséquent ignoraient et son habileté et son caractère? D'après ce refus, il alla porter son hommage à Jean II, roi de Portugal, dont il était devenu le sujet. Ce prince parut goûter ses propositions, mais jaloux lui-même de se distinguer par des opérations maritimes, et avide de nouvelles possessions, il fit partir secrètement une caravelle pour ravir à Colomb la gloire de ses conceptions. Cette expédition peu délicate eut le succès qu'elle méritait; le pilote, chargé de suivre le plan de Colomb, erra pendant long-temps dans les mers, et revint en assurant que le projet n'était qu'un rêve. Indigné de ce procédé, Colomb quitta le Portugal, et passa vers la fin de 1484, en Espagne, dans l'intention de soumettre son plan à Ferdinand et à Isabelle; mais craignant déprouver quelque nouvelle catastrophe, il envoya en même temps son frère Barthélemi vers le roi d'Angleterre Henri VII. Ce prince, un des plus instruits et des plus puissans de l'Europe, accueillit favorablement le projet, et donna l'assurance de pourvoir aux frais de l'entreprise. Mais le retour du frère ayant été retardé par divers accidens, Christophe Colomb s'était engagé définitivement avec l'Espagne.

Cependant ce ne fut pas sans peine que Colomb parvint à se faire écouter de la cour d'Espagne, car cinq à six ans s'étaient déjà écoulés sans avoir pu rien obtenir, ni du caractère défiant et circonspect de Ferdinand, ni de l'incertitude d'Isabelle son épouse, et encore moins des intrigues et des cabales excitées par l'ignorance; Colomb était même sur le point de quitter l'Espagne, lorsque le prieur Jean

Pérez, confesseur de la reine, le pria de retarder son départ. Cet ecclésiastique estimait Colomb par les grands talens et les vertus qu'il lui reconnaissait; il se chargea de voir la reine, et lui fit envisager les précieux avantages qu'ils retireraient d'une expédition aussi certaine dans sa réussite; et malgré d'autres entraves suscitées par des juges ignares, qui avaient cependant été chargés d'examiner ce vaste projet, Isabelle et Ferdinand firent enfin un traité par lequel ces souverains consentaient à tous les frais de l'expédition, et le créaient lui et ses héritiers grand-amiral et vice-roi de tous les continens et îles qu'il découvrirait, en lui accordant de plus le dixième de tous les bénéfices qui résulteraint du commerce des productions étrangères. Ce traité ainsi terminé, Christophe Colomb se rendit dans le port de Palos, petite ville de l'Andalousie, où l'on équipait les vaisseaux destinés à l'expédition; mais l'armement ne répondait ni à la dignité de la nation, ni à l'importance de l'entreprise. Cet armement consistait en trois frêles bâtimens le plus gros d'un port peu considerable, et les deux autres ne pouvant à peine passer que pour des chaloupes; ces bâtimens appelés, le premier la Sta.-Maria, le second la Pinta, et le troisième la Nigna, étaient approvisionnés pour un an et portaient quatre-vingt-dix hommes.

Il fallait le caractère et le courage de Colomb pour s'abandonner ainsi à une navigation aussi hasardeuse, dans des mers inconnues et avec si peu de ressources. L'illustre voyageur ne se dissimulait pas sans doute les dangers qu'il allait braver; mais que ne peuvent dans une grande ame le désir d'acquérir de la gloire, la conviction de son projet et surtout la confiance dans la Divinité. Colomb ne voulut pas s'embarquer sans avoir par une prière solennelle, appelé sur lui et ses compagnons la protection du Tout-Puissant. Après avoir rempli cet acte de religion, et le lendemain mardi, trois août, 1492, au lever du soleil, et en présence d'une foule innombrable de spectateurs qu'agitaient la crainte et l'espoir, Colomb mit à la voile pour cette expé-

dition mémorable, dont les résultats devaient avoir une si grande influence sur les destinées du monde.

Du port de Palos, Colomb cingla droit aux Canaries, où il arriva après dix jours d'une navigation dont les moindres événemens furent recueillis avec soin. Dès le second jour le gouvernail de la Pinta se rompit. Les matelots, gens d'un esprit faible, virent dans cet accident le présage d'un fâcheux succès, et témoignèrent déjà les craintes les plus vives. On envisageait encore et avec plus de fondement, que les navires étaient bien insuffisans pour un voyage supposé devoir être long et dangereux. Avant de se remettre en mer, Colomb les fit soigneusement réparer, il embarqua des provisions fraîches, et le six septembre, il partit de Gomera, point le plus occidental des îles Canaries, d'où faisant pleine voile à l'ouest, il s'élança dans une mer jusqu'alors inconnue.

Le second jour n'était pas encore fini que les matelots, ayant perdu de vue la terre, s'imaginèrent ne jamais la revoir ; les uns découragés et abattus, regrettaient leur patrie, pleuraient leurs parens et passaient leur temps à prier ; d'autres faisant entendre les accens d'un plus violent désespoir, adressaient de vives reproches à Colomb, qu'ils rendaient responsable de leur vie, en l'accusant d'une ambition démesurée, dont ses compagnons seraient les déplorables victimes. Mais cet homme extraordinaire, réunissait aux talens d'un grand navigateur, l'art nécessaire pour manier les esprits et conduire les hommes. Néanmoins les plaintes et les menaces allaient de pis en pis, et c'est au milieu de tant d'inquiétudes et de tourmens, qu'une circonstance vint tout à coup porter le comble de l'effroi dans la petite flotte. Le 14 septembre, à la distance de trois cents lieues environ à l'ouest des Canaries, on s'aperçut que l'aiguille aimantée ne se dirigeait plus exactement vers l'étoile polaire, que sa variation était d'un degré plus ouest, et qu'elle augmentait à mesure qu'on avançait. Colomb eut besoin de toute sa presence d'esprit pour appaiser ses gens ;

il leur donna une explication qui leur parut assez claire pour les tranquilliser, quoique Colomb lui-même ne pût se rendre compte d'un phénomène qui n'inquiète plus aujourd'hui quoiqu'il ne soit pas encore expliqué.

A quatre cents lieues environ des Canaries, la mer offrit l'aspect d'une vaste prairie. Les plantes qui la couvraient étaient si touffues que la marche des vaisseaux en était arrêtée. Ici, toutes les observations de Colomb semblaient perdre de leur clarté, et tous se croyant perdus sans ressource, ne songeaient plus qu'à maudire et à menacer même leur chef que rien ne pouvait ébranler. Mais heureusement un vent frais vint les dégager de ces plantes importunes, et tout parut reprendre cette sécurité qui néanmoins ne devait pas durer long-temps.

Le premier octobre suivant, Colomb, suivant ses calculs, se trouvait à sept cents lieues à l'ouest des Canaries, et rien n'indiquait l'apparence de rencontrer enfin cette terre tant promise. Les murmures augmentaient de jour en jour, le courage était abattu, et la rumeur fut bientôt à son comble. Les trois vaisseaux se mirent en rebellion ouverte contre l'amiral que l'on traita de misérable aventurier, qui, pour exécuter un plan chimérique, conduisait à une perte inévitable les infortunés sujets d'un prince crédule dont il avait surpris la protection. Au milieu de ces vociférations on poussa les menaces jusqu'à proposer de se débarrasser de Colomb, en le jetant à la mer : sa mort, disait-on, donnerait la liberté de penser au retour, pendant que les vaisseaux se trouvaient encore en état de tenir la mer. Toutefois l'exécution de ce projet fut suspendue, et on força Colomb à prendre un parti qui assurât le salut de tous.

Colomb n'ignorait pas le complot qui se tramait contre lui, mais il feignait de l'ignorer ; l'air calme, le visage gai et l'agitation dans l'ame, il s'entretenait avec chacun d'eux selon leur caractère ; il présentait aux uns les succès qu'il avait obtenus et ceux qu'il espérait; aux autres, il donnait des consolations en leur mettant sous les yeux l'état d'opu-

lence dans lequel ils allaient être bientôt placés; mais malgré tous les ressorts qu'il mettait en œuvre, rien ne pouvait les calmer; et de nouvelles alarmes, s'emparant encore une fois des équipages, la rebellion éclata avec violence; on se porta tumultueusement sur le pont, et on se livra à des imprécations et à des menaces. Colomb essaya encore de calmer les esprits, mais ses discours ne furent accueillis que par des cris et de nouvelles menaces qui ne marquaient que trop l'oubli du respect et de la subordination.

Forcé de composer avec les rebelles, Colomb conserva néanmoins assez de pouvoir sur eux pour en obtenir un délai. Il leur demanda encore trois jours, et il leur promit sur l'honneur que si, à l'expiration de ce terme qui lui parut suffisant, son entreprise n'était pas accomplie, il s'engageait à l'abandonner, et à les ramener en Espagne. On accepta sans murmure sa dernière proposition, et l'on n'eut pas lieu de s'en repentir.

Dans la journée même de cette déclaration, on vit une grande quantité d'oiseaux différens, parmi lesquels on put en remarquer d'espèces habituées à ne point s'éloigner de la terre. Un matelot de la Pinta aperçut un roseau flottant, nouvellement coupé, et une pièce de bois travaillée de main d'homme. Les gens de la Nigna trouvèrent une branche d'arbre avec des baies rouges très fraîches. L'air était plus doux; les nuages autour du soleil offraient un aspect différent. Pendant la nuit le vent était inégal et variable. Tous ces signes, remplis de charmes pour Colomb, ne lui permirent plus de douter qu'il ne fût très près de la terre. Le soir du onze octobre, après une prière générale, il fit carguer les voiles pour tenir les trois vaisseaux en panne, et il veilla toute la nuit. A dix heures, apercevant une lumière, il appelle deux de ses officiers, et tous trois reconnaissent que cette lumière est portée d'un lieu à un autre. A minuit, on entend crier de la Pinta : *Terre ! terre ! terre !*

Il est impossible de peindre la joie que ces cris inspirèrent à nos navigateurs ; ils allaient enfin voir cette terre désirée, et leurs tourmens étaient oubliés. Cependant, après tant d'espérances trompées, ils n'osaient se flatter d'une réalité qui leur semblait encore être un songe ; mais les craintes se dissipèrent avec la nuit. Au point du jour, on vit distinctement au nord une île plate et verdoyante, présentant l'aspect d'un pays délicieux. Aussitôt la joie fut à son comble, on se félicitait mutuellement, on s'embrassait en versant des larmes de plaisir. On chanta un *Te Deum* en action de grâce ; et Colomb devint ensuite l'objet de tous les hommages : on lui devait de grandes réparations ; aussi passant d'un extrême à un autre, ces mêmes gens qui naguère n'avaient cessé de l'outrager, ne mirent plus de bornes à leur admiration. Ils se jetèrent à ses genoux, le regardant comme un homme inspiré de Dieu, et ils sollicitèrent de sa bonté un pardon qu'ils promirent de mériter par leur respect, leur soumission et la sincérité de leur repentir.

A ces démonstrations touchantes succède un tableau d'un autre genre. Les chaloupes mises aussitôt à la mer, sont garnies d'hommes, et, dans un appareil militaire, enseignes déployées, elles s'avancent vers l'île au son d'une musique guerrière. Attirés par la nouveauté de ce spectacle, les naturels accourent en foule sur la côte, et, par leurs gestes et leurs regards, ils expriment à la fois leur étonnement et leur admiration. Colomb, richement vêtu et l'épée à la main, débarque, et le premier respire dans le Nouveau-Monde. Après de nouvelles actions de grâce rendues à Dieu, Colomb, par un acte solennel, et en sa qualité de grand amiral de la couronne de Castille et de Léon, procède à la prise de possession de l'île, au nom du roi Ferdinand ; il la nomme *San-Salvador* (Saint-Sauveur), et prend, en conséquence de son traité, le titre et l'autorité de Vice-roi.

A ce spectacle imposant des légions espagnoles, de leurs cérémonies et de leurs entours, les naturels

ne pouvaient se lasser d'admirer tant d'objets nouveaux qui s'offraient ainsi à leurs yeux, et leur enchantement était poussé jusqu'à l'extase. Le bruit du canon surtout, que le grand amiral avait fait tirer en signe de réjouissance, achevait de les émerveiller, et de leur persuader en même temps, que ce ne pouvait être que des enfans du soleil qui venaient pour les visiter : cette première entrevue se passa en témoignages réciproques d'une tendre affection, qui d'une part avait pour objet la joie de la confiance, et de l'autre celle d'un sordide intérêt.

Cette première île découverte était appelée *Guanahani*, faisant partie de celles *Lucayes* ou de *Bahama*, sous le 24ème degré de latitude nord. Dès le lendemain, Colomb en fit le tour, et il fut à même de juger de l'extrême pauvreté de ses habitans, fort mal vêtus, et dont le luxe consistait seulement dans de petites plaques d'or suspendues à leurs narines. Les insulaires interrogés sur le lieu d'où ils tiraient ce métal, montrèrent le sud, en faisant comprendre par signes qu'il abondait dans les pays situés de ce côté. Colomb prit pour guide sept insulaires qui parurent flattés de son choix, et partit aussitôt dans la direction indiquée. Il découvrit d'abord plusieurs îles, reconnut les trois plus considérables où il ne s'arrêta point, et auxquelles il donna néanmoins les noms de Ste.-Marie de la conception, de Ferdinand et d'Isabelle. Poussant ensuite plus loin, il découvrit l'île de Cuba où il débarqua le 28 octobre. A son approche les habitans prirent la fuite. Cependant les Espagnols qui furent envoyés avec un naturel de St.-Salvador, pour en reconnaître l'étendue et les ressources, furent reçus partout avec les démonstrations d'un profond respect, et honorés comme des êtres descendus du ciel : quelques uns même poussèrent leur humilité jusqu'à vouloir leur baiser les pieds.

L'île d'Haïti, située plus à l'est, fut désignée par les habitans comme produisant de l'or en abondance. On partit pour cette île, et Colomb y arriva le 6 décembre ; il lui donna le nom d'Hispaniola ou île

d'Espagne ; elle est connue aujourd'hui sous celui de St.-Domingue.

A l'aspect des Espagnols, les habitans prirent encore la fuite comme à Cuba : une seule femme fut arrêtée dans sa course. Colomb la traita avec douceur, et il la renvoya chargée de grelots, de sonnettes, de petites graines de verre et d'autres bagatelles semblables, que les insulaires estimaient tant. Cette femme de retour parmi les siens, fit un tel récit de la conduite des étrangers à son égard, que bientôt les insulaires se portèrent en foule sur le rivage avec beaucoup d'or, qu'ils s'empressèrent d'échanger contre nos babioles : ce commerce était sans contredit fort inégal quoiqu'il satisfît également les deux partis.

Après cette dernière découverte, où Colomb se conduisit toujours en homme pacifique, sage et prudent, il continua sa route vers l'est et entra, après quelques jours de navigation, dans un havre commode qu'il appela St.-Thomas. Guacanahari, souverain puissant et l'un des cinq caciques qui se partageaient l'île, s'empressa de venir présenter ses hommages à Colomb. Ce chef paraissant mettre quelque noblesse dans ses procédés, Colomb l'accueillit avec beaucoup d'égards et de distinction. En abordant sur cette côte, on eut le malheur de perdre le vaisseau, Ste.-Marie de la conception qui, entraîné par les courans, vint se briser contre un rocher. Cependant personne ne périt, et grâce à l'empressement et aux soins des bons insulaires, à la tête desquels était le cacique, on put sauver une grande partie des objets qu'il contenait, et qui furent transportés sur la-Nigna, le seul bâtiment qui restât à Colomb ; car Martin Pinzon, commandant la Pinta, excité par l'appât de l'or, avait déjà abandonné son chef dans la précédente expédition.

Réduit ainsi à un seul vaisseau qui ne pouvait contenir deux équipages, et craignant d'ailleurs que le traître Pinzon n'eût fait voile vers l'Europe, pour annoncer le premier à Ferdinand l'issue heureuse des découvertes qui venaient d'être faites, Colomb dut

penser à le prévenir; il lui parut donc indispensable de faire un voyage en Espagne. En conséquence, et à la grande satisfaction du crédule et confiant cacique, on disposa de son terrain pour y tracer le plan d'un petit fort. Dix jours suffirent pour l'achèvement de cette construction à laquelle les bons insulaires travaillèrent avec une infatigable peine, élevant ainsi de leurs propres mains le premier monument de leur servitude. Ce poste retranché fut garni des canons tirés du bâtiment naufrage et d'une grande partie de son équipage; Colomb en donna le commandement à Diéro d'Arados, et le pourvut d'instructions les plus sages pour se maintenir la bienveillance de Guacanahari, et l'amitié des insulaires; ensuite il fit voile pour l'Europe, en les assurant d'un prompt retour. Il rencontra le surlendemain la Pinta qui continua sa route avec lui, mais une tempête affreuse les ayant séparés, Colomb pressentit une perte presque inevitable, et craignant d'après cela que l'ancien monde ne fût privé de la découverte précieuse qu'il venait de faire, il se retira dans sa chambre, acheva d'écrire une relation détaillée de son voyage, il en fit un paquet qu'il enveloppa d'une toile cirée, l'enferma dans un baril bien bouche; mit dessus l'adresse du Roi Ferdinand, et puis il jeta le tout à la mer, espérant qu'un heureux hasard le férait parvenir à sa destination. Il se préparait à établir un second envoi pareil au premier, lorsque le temps s'appaisa, et il arriva en Portugal, où il passa cinq jours à la cour du roi Jean II, qui le reçut avec la plus haute distinction. Colomb quitta Lisbonne, et arriva le 15 mars 1493, dans le port de Palos d'où il était parti l'année precédente. Son retour causa la joie la plus vive; on sonna les cloches et on tira le canon.

De Palos, Colomb se mit aussitôt en route pour Barcelone où résidait la cour. Dans ce trajet, il fut plus d'une fois force d'interrompre son chemin pour satisfaire la curiosité des Espagnols qui ne pouvaient se lasser d'admirer le héros navigateur, et de voir, et les naturels, et tout ce qui venait des pays

inconnus. Des personnages d'un rang distingué furent envoyés au-devant de lui par Isabelle et Ferdinand qui le reçurent publiquement, et avec les démonstrations du plus vif enthousiasme. Placé devant le trône sur un siège qui lui avait été préparé, et d'après l'invitation du monarque, Colomb fit le récit des principales circonstances de son expédition. Ce discours fini, le roi et la reine lui donnèrent de nouveau les marques les plus solennelles de leur reconnaissance ; et, par de nouvelles lettres patentes, il fut anobli et confirmé dans ses charges et privilèges. Ensuite Ferdinand s'empressa de lui équiper de nouveaux bâtimens, et le pape Alexandre VI, par un acte de générosité qui ne lui coûtait guère, donna en toute propriété à la couronne d'Espagne les contrées découvertes, ainsi que celles qu'on pourrait découvrir encore ; à la charge cependant que Ferdinand s'engageait à y propager la foi chrétienne.

La nouvelle expédition étant prête, Colomb repartit le 25 septembre 1493, avec dix-sept vaisseaux et 1500 hommes. Poussé par un vent favorable, il prit terre le 2 novembre, à une des *Caraïbes* ou *îles-du-vent* qu'il appela *Deseada* (la Désirade), en raison du désir que montraient ses gens d'aborder à quelque partie du Nouveau-Monde.

Après avoir successivement découvert plusieurs autres îles, telles que la *Guadeloupe*, la *Dominique*, *Marie-galande*, l'amiral, pressé de revoir sa petite colonie, et de lui porter des secours, se dirigea vers Hispaniola ; mais quel changement s'était opéré pendant son absence ! Vainement il se flattait de voir ses gens accourir joyeux sur le rivage pour embrasser leurs compatriotes ; la côte resta déserte. Inquiet, il débarque ; les habitations avaient été brûlées, le fort et les remparts démolis. On ne voyait partout que des lambeaux d'habillemens, des débris d'armes et d'ustenciles ; on eut même la douleur de retrouver les corps morts de trois Espagnols. Ce grand désastre n'était arrivé que parce que les Européens, par leurs actes de violence et de mauvaise conduite, avaient laissé voir qu'ils étaient pleins de toutes les

passions attachées à l'espèce humaine, et qu'ayant par là lassé la patience et excité le courage de ce peuple naturellement doux et timide, ils avaient tous été massacrés.

Colomb, malgré tant de malheurs, ne perdit point courage ; il parcourut de nouveau l'île pour trouver une situation saine, commode et sûre, exposée et voisine d'une large baie ; il y traça le plan d'une ville, et cette première cité, fondée dans le Nouveau-Monde par les Européens, reçut le nom d'*Isabelle.*

Mais, pendant que l'amiral donnait ainsi ses soins à la colonie naissante, sa propre sûreté se trouvait menacée par ceux qui devaient la lui garantir. La plupart des Espagnols, venus dans le seul espoir de recueillir des richesses, ne purent se plier aux travaux pénibles que réclament le défrichement de terres incultes, le desséchement de marais infects, la coupe de bois pour les constructions, &c. Une fertilité certaine, mais tardive, ne remplissait pas leurs désirs ; ils prétendaient jouir sur-le-champ de ces productions précieuses qu'on leur avait annoncées ; quelques morceaux d'or acquis laborieusement leur parraissaient trop payés de leur sueur : ils voulaient posséder, et ils le voulaient sans peine. Découragés et desespérant de ne jamais obtenir cette abondante moisson, qui ne pouvait être que l'effet du temps, ils abandonnèrent les travaux. Les promesses et les remontrances ne furent pas écoutées ; les menaces aigrirent, et l'on se révolta. L'amiral fut ferme et résolu, il punit les chefs de la sédition, en envoya même quelques-uns prisonniers en Espagne, et parvint à rétablir le calme ; il s'occupa ensuite de visiter l'intérieur du pays.

D'après les renseignemens donnés, le district de Cibao produisait beaucoup d'or. Un détachement y pénétra sous le commandement d'un officier zélé et soumis. Colomb le suivit de près avec une grande partie de ses forces, et dans un appareil capable d'en imposer aux naturels, qui, voyant des chevaux

pour la première fois, en furent épouvantés, s'imaginant que le cavalier et sa monture ne faisaient qu'un, et renouvelant par là la fable des Centaures; néanmoins Colomb ne négligea rien pour captiver leur amitié.

Les recherches faites dans le Cibao justifièrent la déclaration des naturels. On trouva dans les montagnes des mines considérables, et même des ruisseaux qui roulaient des grains de ce métal d'une grosseur considérable. Les Espagnols se livrèrent enfin à l'espoir d'en posséder au gré de leurs désirs; et Colomb, pour consacrer leur crédulité, fit élever, dans cette riche contrée, un fort qu'il nomma Saint-Thomas. Cette perspective consola les révoltés qui avaient à leur tête le P. Boyl, vicaire-apostolique de l'expédition.

Après avoir ainsi établi ses gens, Colomb partit le 24 avril avec un vaisseau et deux petites barques, pour reconnaître d'autres pays. Sa principale découverte fut la Jamaïque; mais il se vit dans ce trajet qui dura cinq mois, exposé à des dangers inouïs, et tels qu'il fut atteint d'une fièvre violente suivie d'une léthargie qui lui fit perdre la mémoire et le sentiment. De retour à Isabelle, il y trouva son frère Barthélemi, qui lui avait amené, de la part du roi d'Espagne, trois vaisseaux remplis de provisions. La présence d'un frère qu'il n'avait pas vu depuis long temps, lui fit recouvrer la santé : elle devenait pour lui d'une grande importance par le besoin qu'il éprouvait d'un ami sûr, intelligent et fidèle; car la colonie ne présentait alors que désordre et fermentation. Aussitôt le départ de l'amiral, les Espagnols s'étaient livrés de nouveau à des excès qui leur avaient attiré une haine implacable de la part des indigènes, qui les égorgeaient partout où ils les trouvaient; et la cruauté était portée à un tel point, que personne n'osait plus s'écarter de ses remparts. Les subsistances manquaient, et les naturels ne voulaient plus non-seulement en fournir, mais encore ils se refusaient à cultiver la terre.

Le danger était pressant. Colomb vit se rallier

autour de lui ses imprudens subordonnés, qui dès l'instant qu'ils croyaient n'avoir plus besoin de lui, se portaient à la révolte et au brigandage. L'amiral, forcé d'attaquer les Indiens, rassembla tout ce qui lui restait d'Espagnols valides, et tenta la chance d'un combat.

Le corps de troupes qui entra en campagne, se composait de 200 hommes de pied et de vingt chevaux ; plus vingt grands chiens, dont les services seraient au moins déplacés dans toute autre armée, mais qui, dans le Nouveau-Monde, étaient dirigés avec avantage contre des adversaires nus, timides et privés d'armes à feu, et même de fer ; n'ayant d'autres armes que des massues, des bâtons durcis au feu ; des sabres de bois, des frondes, et des flèches dont la pointe était d'os de poissons. Mais leur nombre, d'un autre côté, excédait 100,000 hommes; et cette masse colossale eût été sans doute inexpugnable, si, à l'approche des Espagnols, ils n'eussent pas eu la maladresse, suite inévitable de leur ignorance, de prendre position dans la plaine de Véga-Réal, la plus vaste du pays ; tandis qu'ils pouvaient attirer l'ennemi dans leurs bois, ou dans les défilés de leurs montagnes. Colomb profita de leur faute. Aussitôt vaincus qu'attaqués, les insulaires ne purent résister, ni au bruit des armes, ni aux charges impétueuses de la cavalerie, ni aux chiens qui furent lâchés à propos ; ils furent obligés de prendre la fuite, et on en fit un carnage affreux. Le résultat de cette victoire complète fut l'entière soumission des naturels, et des impôts considérables, tant en or qu'en coton, &c., dont Colomb taxa chaque Indien au-dessus de 14 ans.

Mais pendant que Colomb faisait ainsi des merveilles, le P. Boyl, vicaire apostolique, retourné en Espagne depuis quelque temps, et l'archidiacre Fouseca, chargé de la direction principale des affaires de l'Inde, mettaient tout en œuvre pour le noircir et le perdre dans l'esprit de Ferdinand et d'Isabelle. L'amiral pensa alors que le seul moyen de réduire au silence ses calomniateurs, et d'engager par

là le roi à lui laisser continuer l'exécution de ses plans, était d'envoyer en Espagne une grande quantité d'or et de coton. Mais cet envoi ne fut pas suffisant, tant les intrigues et les cabales étaient à leur comble. Colomb voyant donc son pouvoir balancé, et ses desseins entravés par des commissaires ignorans et jaloux, se décida à retourner en Espagne, afin de mettre directement sa conduite sous les yeux du souverain. A cet effet, il remit l'administration de l'île à son frère Barthélemi et partit le 10 mars, 1496. Fort de sa conscience, il se présenta à la cour dans une attitude noble et modeste. Le roi et son épouse, honteux de leur facilité à écouter les discours du méchant et de l'envieux, le reçurent avec des marques d'une si haute considération, que ses ennemis en demeurèrent confus et stupéfaits. L'or, les perles, et d'autres marchandises précieuses que produisit Colomb, achevèrent de détruire les assertions défavorables à la colonie.

Après avoir ainsi triomphé de ses ennemis, Isabelle et Ferdinand s'empressèrent de fournir à Colomb tout ce qui était nécessaire à l'affermissement de leur puissance dans le Nouveau-Monde. Mais comme on manquait de bras, on fit proposer de transporter à Hispaniola tous les malfaiteurs condamnés aux galères et même à la mort; mesure aussi impolitique que funeste, qui, adoptée sans réflexion, ne pouvait manquer que de porter la corruption dans une société naissante, et c'est ce qui arriva.

Malgré le zèle des souverains, l'armement projeté éprouva de grands retardemens occasionés par la malveillance, et ce ne fut que deux ans après que Colomb put parvenir à se remettre en mer. Il prit encore dans cette traversée une route différente, par l'espoir de faire de nouvelles découvertes. Ses recherches balancées par les plus grands dangers, lui valurent néanmoins la reconnaissance de l'île, qu'il nomma la Trinité, et de celles de Cubagna et

de Margarita, devenues très importantes par la pêche des perles.

Hispaniola, pendant son absence, avait éprouvé de grands changemens. Les Espagnols s'étaient de nouveau révoltés, et on s'était entregorgé. Roldan, homme ambitieux et turbulent, était à la tête des rebelles; il acheva de porter le mal à son comble, en s'emparant de deux navires que Christophe avait fait partir en avant, et qui contenaient les malfaiteurs envoyés d'Espagne. Cependant, Barthélemi, en tout digne de son frère avait gouverné avec sagesse et avec fermeté; mais il fut accusé d'arrogance et de tyrannie. Autorisé par l'amiral, il avait transporte la colonie de l'autre côté de l'île, où l'on jeta les fondemens de Santo-Domingo.

Colomb, affligé du malheureux état de la colonie, s'empressa, dès son arrivée, d'y porter remède. Il était effrayé de voir se prolonger une guerre civile qui, d'un côté, ne pouvait que les affaiblir, et de l'autre, encourager les insulaires à achever de les exterminer. Dans cet état de choses, Colomb préféra employer la voix de la douceur; il réunit les parties, et, par des promeses, des compensations et des présens, l'esprit de sédition parut être assoupi pour quelque temps.

Les succès de ce chef excitèrent en Espagne l'ardeur pour les voyages et les découvertes. Des gens de toutes les classes, qui pour la plupart avaient servi sous lui, offrirent d'équiper des bâtimens à leurs frais, ce qu'adopta avec empressement la cour d'Espagne, qui jusqu'alors avait pourvu elle-même à toutes les dépenses des expéditions. Alonzo d'Ojéda, officier de marine distingué, constata l'existence d'un grand continent annoncé par Colomb; et Améric Vespuce, qui avait accompagné cet officier, obtint bientôt de ses compagnons la direction principale de toutes les manœuvres et de toutes les opérations. Il revint en Espagne, prétendant avoir le premier découvert le continent du Nouveau-Monde, et il parvint à lui faire donner son nom.... Mais revenons à l'infatigable Colomb dont nous

n'allons continuer l'histoire que pour retracer les injustices et les amertumes dont on ne cessa de l'abreuver.

Assiégés de rapports calomnieux contre le chef de la colonie, le roi et la reine d'Espagne finirent par y ajouter foi ; d'un autre côté, la reconnaissance qu'on lui devait semblait s'affaiblir de jour en jour, et tourner même en ingratitude. Le roi envoya en conséquence à Saint-Domingue, François de Bodavilla, chevalier de Calatrava, muni de pleins pouvoirs, pour rechercher la conduite de Colomb, et le remplacer dans le cas où il lui reconnaîtrait des torts. D'après une mesure semblable l'amiral ne pouvait échapper à la condamnation d'un juge intéressé à le trouver coupable : Bodavilla, en effet, le traita en criminel. Il prit possession de l'île au nom du roi, recueillit contre lui des dépositions aussi injustes qu'absurdes, s'empara de ses papiers, le fit arrêter, mettre aux fers et traîner à bord d'un vaisseau. Le capitaine chargé de le conduire, attendit avec impatience le moment où il fut hors de la vue de l'île, pour offrir à son illustre prisonnier de lui ôter ses fers. “ Non, s'écria Colomb avec une généreuse indignation ; je porte ces fers par l'ordre du roi et de la reine ; j'obéirai à ce commandement comme à tous ceux que j'ai reçus d'eux : leur volonté m'a dépouillé de ma liberté ; leur volonté seule peut me la rendre.”

Heureusement le voyage fut court. Colomb parut à la cour où il ne lui fut pas difficile de prouver son innocence. Isabelle et Ferdinand parurent lui témoigner une vive douleur du traitement injuste qu'on lui avait fait éprouver, ils affectèrent de proclamer son innocence ; mais on ne lui rendit pas les droits et privilèges attachés au titre de vice-roi des pays qu'il avait découverts ; et ce fut vainement qu'il sollicita pendant près de deux ans pour rentrer en possession de ces mêmes droits. Ce dernier trait d'injustice porta un coup sensible à Colomb, qui ne put dissimuler son ressentiment. Les fers dont on l'avait accablé le suivaient partout ; partout il les mon-

trait comme un monument d'ingratitude; il les tenait suspendus dans sa chambre à la tête de son lit, et à sa mort il voulut qu'on les mît dans son cercueil.

Toujours passionné pour la gloire, l'illustre navigateur ne put rester long-temps dans l'inaction, et il sentit alors qu'il fallait attaquer l'ingratitude en flattant la cupidité. Il proposa donc à ses souverains de l'employer à de nouvelles découvertes utiles à la monarchie espagnole. On accepta.

Parti de Séville le 9 mai 1502, pour son quatrième voyage, Colomb se proposa de faire voile directement au continent de l'Amérique; mais les vaisseaux qu'on lui avait donnés n'étaient pas tenables pour une longue route, et il fut forcé d'aller toucher à Hispaniola, où il était plus que présumable qu'il trouverait des secours, qui cependant lui furent refusés par Ovando, nouveau gouverneur de l'île: cette conduite était infâme à l'égard d'un homme qui méritait tant d'égards et de reconnaissance; mais Colomb, en dépit de tout, se montra toujours grand, et il en donna les preuves par le fait suivant. Les connaissances immenses qu'il avait acquises par l'expérience et dans la navigation, lui ayant annoncé comme très prochaine une violente tempête, il eut la bonté d'en instruire Ovando, qui était sur le point de faire partir pour l'Espagne une flotte de dix-huit vaisseaux chargés de richesses. Le gouverneur méprise ses conseils: bientôt un ouragan éclate, et l'expédition est engloutie.

Colomb continua sa route sur le continent, dont il reconnut une grande étendue de côtes, depuis le cap Gracias-à-Dios jusqu'au havre de Porto-Bello. Il découvrit encore quelques îles assez abondantes en or, mais il eut en général une navigation désastreuse. L'insolence des espagnols excitèrent souvent les naturels à prendre les armes, et souvent ils furent vainqueurs. Battue enfin par une tempête, l'éxpédition se trouva réduite aux dernières extrémités. Les mutineries et le désespoir de ses gens ajoutèrent encore à tant de maux. On se divisa, on en vint aux mains, et Colomb n'obtint un calme

apparent qu'en donnant l'ordre à son frère de marcher contre les rebelles, dont quelques chefs furent tués et d'autres faits prisonniers. Malgré tant de vicissitudes, Colomb ne se laissait point abattre, il avait toujours l'esprit présent, et la circonstance suivante va prouver combien son génie était fécond en ressource. Les insulaires fatigués du séjour des Espagnols, les menacèrent de reprendre les armes, et de ne plus leur fournir de vivres. Colomb, réduit au plus affreux dénûment, et dans l'impossibilité de pouvoir leur résister davantage, eut alors recours à un stratagème fort ingénieux. Ses connaissances en astronomie lui faisant juger qu'il y aurait dans peu une éclipse totale de lune, il fit rassembler la veille les principaux Indiens, et, après leur avoir reproché leur mauvaise conduite à son égard, il leur dit "qu'étant inspiré de Dieu, ce Souverain Maître les punirait sévèrement; qu'en conséquence, dans la nuit suivante, la lune leur retirerait sa lumière, et leur paraîtrait de couleur de sang, signe de la colère divine, et emblème de la vengeance prête à tomber sur eux." Quelques uns reçurent cette prédiction avec indifférence; mais lorsque la lune commença en effet à s'obscurcir par degrés, et qu'enfin elle parut de couleur de sang, tous furent frappés de terreur; ils coururent consternés à leurs habitations, et, revenant chargés de vivres, ils se jetèrent aux pieds de Colomb, en le suppliant d'intercéder pour eux la clémence du Grand Esprit, et d'écarter le malheur qui les menaçait. Colomb se montra touché de leurs prières, l'éclipse se dissipa, et les Espagnols, dès ce moment, furent non-seulement pourvus de vivres, mais encore les Indiens évitèrent avec soin de désobliger désormais leurs hôtes.

Colomb, de retour à Hispaniola, après avoir épuisé tout ce que la fortune a de plus déplorable, fut de nouveau tellement maltraité dans tous les sens, qu'il eut horreur de tant de perfidie; alors il abandonna un pays où sa sûreté même était compromise. Il se remit en mer avec ses parens, ses domestiques

et les gens qui lui étaient restés fidèles. Le malheur continua de s'attacher à ses pas ; pendant son trajet, il faillit deux fois être englouti par des tempêtes. Enfin, dans le mois de décembre 1504, il débarqua au port de San-Lucar, et de là se rendit à Séville où se trouvait la Cour.

La mort d'Isabelle lui avait enlevé sa plus puissante protectrice. Ferdinand le reçut si mal, qu'il poussa l'ingratitude jusqu'à le déposséder de sa dignité d'amiral, en lui donnant l'espoir d'un noble dédommagement. Ce fut en vain que Colomb réclama la promesse du roi, qui semblait ne s'être engagé que parce qu'il comptait que la mort le délivrerait bientôt du solliciteur importun. En effet, Colomb, abreuvé de chagrin, épuisé de fatigue et chargé d'infirmités, finit ses jours le 20 mai 1506, âgé de 59 ans. Son corps fut transporté de Valladolid à Séville, où Ferdinand le fit enterrer en grande pompe : honneurs sans doute bien mérités, mais trop tardifs pour pouvoir disculper le monarque d'avoir si mal reconnu les services de son illustre sujet.

ÉLOGE FUNÈBRE
DE
NAPOLÉON.

L'Homme le plus extraordinaire, le génie le plus sublime qui ait jamais paru sur la scène du monde, n'est plus. La dépouille mortelle du conquérant de l'Europe et du dictateur de ses lois pendant quinze années, repose humblement au pied d'une chaumière, située sur le roc le plus affreux des confins de l'Afrique. Loin du beau pays à qui il dut et sa prospérité et sa gloire, Napoléon, le plus puissant Monarque de la terre, vient de rendre le dernier soupir.

Le peu de terre qui couvre ses cendres ne pourra être arrosé des larmes de son fils; ses amis ne pourront jeter des fleurs sur la tombe de celui à qui ils doivent toute leur élévation, et nos larmes sont peut-être les seules que des Français verseront sur sa fosse.—Quel est donc ce Proscrit qui expire à la fleur de l'âge, dans un exil aussi barbare?—Qui? c'est le Sauveur et le Législateur de la France; c'est le Restaurateur de la monarchie chancelante, de la religion désolée et du contrat social dissous; c'est le Héros de Lodi, d'Arcole, des Pyramides, de Marengo, d'Austerlitz, de Jena, de Wagram; c'est le généreux Vainqueur des Autrichiens, des Prussiens, des Russes, et de cent autres nations qui n'ont cessé de l'admirer; c'est enfin le même Napoléon de qui tous les souverains de l'Europe ont sollicité l'Alliance et l'Amitié.

Jetons un coup d'œil rapide sur l'immortelle carrière du grand homme; nous voyons en lui et à la fois l'intrépide soldat, le général consommé, l'homme d'état ferme et instruit. Que sa fortune soit bonne ou mauvaise, nous le trouvons toujours au-dessus d'elle.

A peine sorti de l'adolescence, Napoléon, encore simple officier d'artillerie, commença sa brillante carrière sous les murs de Toulon. Il étonna ses chefs par la solidité de son jugement, et par les habiles dispositions qu'il fit prendre aux batteries confiées à son commandement. Ce fut lui qui contribua le plus puissamment à chasser de cette place un ennemi qui la tenait de la trahison, et qui, par ce moyen, s'était rendu maître de la mer. Un succès aussi éclatant fut le présage de ce que Napoléon deviendrait un jour. Bientôt après, à la tête de l'armée française en Italie, il débuta par battre les Autrichiens à Montenote, et il les mit en fuite partout où il les rencontra. Ce fut en vain qu'ils voulurent se retrancher au pont de Lodi: notre jeune héros, entouré des étendards de la liberté, que les foudres même de l'armée autrichienne semblaient respecter, força ce terrible passage à la tête des grenadiers de-

la République, et, pour la cinquième fois en moins d'un mois, il mit en déroute les troupes impériales. Dix autres batailles successives, gagnées par le même conquérant, rendirent la France complétement maîtresse de l'Italie, et ce beau pays, devenu libre, adopta une nouvelle organisation sous la protection du vainqueur.

Le génie de Napoléon acheva de se développer dans cette glorieuse campagne. Il est déjà plus que général consommé : à l'âge de vingt-six ans, il est le premier capitaine de son siècle, le régénérateur de l'Italie, où il est révéré du peuple comme le plus grand des hommes.

Peu de temps après, un rivage étranger le reçut lui et ses braves compagnons d'armes. Il fit la conquête de l'Egypte, et délivra ce pays du joug des Mameluks. Il détruisit le commerce anglais dans les îles Orientales, et il ouvrit une nouvelle route à l'industrie des Français. L'Europe et l'Asie se liguèrent contre lui. Les Turcs devinrent les alliés de l'Angleterre pour arrêter les progrès de cette importante expédition. Néanmoins, un mois suffit au génie de Napoléon pour subjuguer l'Egypte et la Syrie. Une poignée de soldats français s'emparèrent de nouveau des Pyramides, et les approches étonnées d'Aboukir furent les témoins de leur valeur et de celle de leur chef.

Mais pendant que Napoléon et ses immortelles phalanges battaient les Turcs et les Anglais, les Mameluks et les Arabes, la France était agitée par des factions intestines. L'Autriche prit avantage d'un moment qui lui paraissait favorable pour recommencer la guerre : 'Italie fut envahie par les troupes impériales, et les frontières même de la France furent menacées. Dès que Napoléon eut connaissance de la malheureuse situation de son pays, il quitta l'Egypte, passa à travers les flottes anglaises, et arriva en France où il fut accueilli comme son libérateur.

Quelques jours seulement lui suffirent pour détruire l'anarchie, et établir un gouvernement solide,

à la tête duquel le peuple le plaça, en l'honorant du titre de premier Consul de la République française.

Après ce début, Napoléon, sans perdre un moment, ramasse à la hâte quelques divisions de jeunes conscrits ; il traverse les Alpes au milieu des neiges et des précipices, et s'élance avec la rapidité de l'aigle sur une armée victorieuse et déjà enivrée de succès. Il attaque l'ennemi et lui livre bataille dans les plaines de Marengo. Ce fut sur ce vaste Champ que le premier consul déploya tous les talens d'un grand Capitaine, réparant dix fois les pertes que le nombre supérieur de l'ennemi faisait éprouver à son armée ; et ce fut particulièrement, en conservant le plus grand et le plus imperturbable sang-froid, qu'il triompha des Autrichiens, en changeant leurs succès en une défaite complète. L'Italie fut une seconde fois délivrée, et les conditions d'une paix des plus remarquables pour la France, furent les trophées glorieux de cette bataille.

N'ayant plus de guerre à soutenir sur le continent, Napoléon s'occupa sans relâche de l'organisation intérieure de la République. Il rétablit l'ordre dans les finances ; il fit disparaître tous les abus qui existaient dans les administrations, et il créa ce Code immortel de lois, par lequel il assura le bonheur de son peuple. La France reconnaissante de tant de bienfaits lui déféra le titre d'Empereur. Ce fut alors que les Aigles françaises, en se mettant à la poursuite du Lion britannique, l'eussent bientôt réduit à sa dernière ressource, si l'or corrompu de l'Angleterre n'eut pas prévenu ce coup mortel, en suscitant dans le Nord une nouvelle guerre contre la France.

C'est à cette époque que commencèrent ses glorieuses campagnes d'Autriche, de Prusse et de Pologne, et où se couvrirent d'éclat les soldats français. Quelques mois suffirent à l'Empereur pour anéantir les armées que ses ennemis avaient formées avec tant de peines, et pour envahir leurs Etats, en pénétrant jusqu'au sein même de leurs Capitales Les Champs d'Austerlitz, de Jena, d'Eylau, de Friedland, de Ra-

tisbone, d'Essling, de Wagram, seront à jamais célèbres dans les fastes de l'histoire de France. En moins de trois ans les armées françaises, toujours conduites par Napoléon, conquirent deux fois l'Autriche, envahirent la Prusse, et ne s'arrêtèrent qu'aux confins de la Pologne. La gloire militaire des Français ne fut jamais élevée à un plus haut degré de splendeur; jamais aucun peuple n'eut plus de confiance dans son souverain: il paraissait être pour eux un homme envoyé du Ciel. Il tint enchaînée pendant quinze ans l'inconstante fortune qu'il avait appris à maîtriser. Chaque instant de son règne voyait naître les plus grands et les plus glorieux événemens; événemens qui, dans tout autre temps, eussent pu à peine s'accomplir en un siècle: il sut sans cesse commander l'admiration du monde entier par une série continue des plus beaux prodiges.

Toutes ces guerres de destruction, suscitées par un ennemi présomptueux et jaloux, semblaient donner une nouvelle vie à la France. Le génie de Napoléon ne se déployait pas seulement sur des champs de bataille, à Vienne, à Berlin, à Tilsit, mais encore il se manifestait par des travaux immenses, qui seuls auraient immortalisé tout autre monarque. La parfaite sécurité dont la France jouissait alors fit fleurir son commerce intérieur: les bords de la Seine devinrent le théâtre des sciences et des arts; l'agriculture doubla ses produits. De tous les côtés de nouveaux ports, de nouvelles routes, de nouveaux canaux, rendaient les communications plus faciles et les échanges plus actifs. L'industrie était portée à un tel degré de perfection que nulle autre puissance ne pouvait la rivaliser dans aucune de ses branches. Les finances étaient dans l'état le plus prospère; et le peuple, qui jusqu'alors avait gémi sous le poids des impôts, fut bientôt soulagé de cette calamité accablante: la misère avait cessé, et chacun jouissait du bonheur et de la tranquillité. Cent monumens attestent la gloire de la France et la grandeur du héros qui la gouvernait. Telle fut la situation fortunée de ce vaste Empire pendant près de quinze

ans ; aussi est-ce en vain que la calomnie oserait essayer de vouloir le représenter comme ayant constamment été plongé dans les troubles et l'indigence ; jamais la France ne fut plus grande, plus riche, ni plus heureuse que dans ce nouvel *âge d'or.*

Mais Napoléon, aussi grand et aussi puissant qu'il pouvait l'être, fut abandonné de la fortune. Les élemens se liguèrent avec ses ennemis, et les plaines de la Moscovie devinrent le tombeau de la plus belle et de la plus intrépide armée qui eut jamais existé. L'Empereur, sans se laisser abattre à la vue d'un pareil désastre, mesura l'étendue de ses pertes, et s'empressa de les réparer : en très peu de temps il redevint encore formidable. Les Champs de Lutzen et de Bautzen le virent de nouveau victorieux et plein de confiance : fatale confiance qui ne lui permit pas de s'apercevoir que ses alliés l'abandonneraient au moment où la fortune cesserait de lui sourire....Et, comment aurait-il pu soupçonner que des Princes, à qui il avait donné des Royaumes, oublieraient ses faveurs, et deviendraient des Traîtres ! ! ! Les funestes batailles de Leipsick furent le résultat d'une désastreuse défection, et il ne trouva plus que des ennemis parmi ceux qui naguère se disaient être ses amis.

Réduit à la dure extrémité de défendre ses propres frontières avec les débris de son armée, il épouvanta néanmoins, et confondit vingt fois ses nombreux adversaires. C'est dans cette fameuse mais infortunée Campagne que Napoléon déploya plus particulièrement tous ses talens et son inépuisable activité. Chaque jour était pour lui un combat et une victoire ; et chaque nuit était consacrée à des préparatifs pour s'engager le lendemain sur un autre point. Quadruplant ses forces par les manœuvres les plus habiles, il présentait partout ses vieux soldats à la tête desquels il marchait. Harcelant ainsi sans relâche des armées toujours complètes, il les défit à Champ-Aubert, à Montmirail, à Château-Thierry, à Vauchamp, à Mormans, à Montereau, à Craone, à Reims, à Arcy-sur-Aube, à Saint-

Dizier ; en un mot, le résultat de cette incomparable campagne eût été bien funeste aux alliés, si Paris n'eut ouvert ses portes trop précipitamment.

Les ennemis de Napoléon, quoique maîtres d'une partie de la France, et campés dans sa capitale, le redoutaient encore. Les Français, qu'ils s'imaginaient bien connaître, leur paraissaient trop formidables sous ce chef, et ils ne se trouvaient point en sûreté ; ils provoquèrent, en conséquence, la déchéance de l'Empereur. Napoléon croyant que le bonheur de la France demandait un tel sacrifice de sa part, signa son abdication et son exil avec moins de répugnance qu'il n'aurait signé une paix déshonorable.

Quelques amis sincères et quelques vieux généraux le suivirent sur les rochers de l'île d'Elbe. Là, ils admirèrent la sérénité et la résignation de celui dont le nom était encore d'un poids immense dans la politique de l'Europe. Napoléon veillait sur cette Europe pour laquelle son abdication aurait dû assurer la tranquillité. Mais il jugea par les opérations du Congrès de Vienne que cette tranquillité était illusoire. Il vit la France divisée. et prête à être déchirée par ses propres enfans. Il trembla pour elle. Il crut que son retour préviendrait les calamités qui la menaçaient ; et sans s'arrêter à calculer les dangers d'une pareille entreprise, il débarqua à cette même place qui l'avait accueilli à son retour d'Egypte. On ne peut nullement douter dans cette circonstance que l'opinion des Français ne fût toujours en sa faveur, car il ne rencontra pas le moindre obstacle dans l'exécution du projet le plus inouï que jamais homme eût conçu. Parti du lieu de son exil dans les derniers jours de février, il traversa la France, accompagné seulement d'un simple bataillon, et le jour du vingt mars suivant fut le témoin de sa nouvelle élévation au Trône qu'il s'était érigé : jamais souverain détrôné ne reprit les rênes de ses Etats d'une manière aussi étonnante.

Mais Napoléon avait accompli toutes ces merveilles *sans la permission* du Congrés de Vienne. *Les*

puissans monarques et les habiles diplomates réunis dans cette capitale, ne purent voir un pareil outrage sans indignation contre celui qui s'en était ainsi rendu coupable. On se mit à crier à l'usurpation, et leurs innombrables baïonnettes furent encore une fois dirigées contre Napoléon.

Fier de ses premiers succès, Napoléon crut, en rappelant les braves qui l'avaient servi autrefois, qu'il pourrait forcer ses ennemis à envisager leur situation, à s'occuper d'eux-mêmes, et surtout à ne point se mêler des affaires intérieures de la France. Il se sentit capable de soutenir leur agression quoique avec des forces inégales. Il fit en conséquence les plus admirables dispositions, et en moins de deux mois l'armée française fut triplée.

Impatient de se mesurer avec ceux qui rejetaient toutes propositions de paix, il mit en mouvement ses principales forces pour combattre deux armées réunies, dont une seule était plus considérable que la sienne. Il obtint dans ses premières attaques les plus brillans avantages, et une victoire de plus eût pu suffire pour accomplir ses hautes destinées...... Mais! Waterloo vint détruire ses projets et ses espérances!!! Napoléon, qui ne put trouver la mort dans cette trop funeste bataille, dit adieu pour jamais à cette France qui lui était si chère, et il termina sa vie politique *en se confiant à la générosité de ses ennemis.*

Telle a été la courte mais étonnante carrière de Napoléon! —Quels noms militaires, quelle gloire d'hommes d'état, anciens ou modernes, ont brillé d'un éclat aussi resplendissant!... Transportez-vous dans l'avenir, regardez ce Héros comme la postérité le contemplera un jour, et sa grandeur ne vous semblera qu'une fable. A peine pourra-t-on s'imaginer qu'un seul homme ait pu, en si peu de temps, gagner deux cents batailles, conquérir cent nations, changer la forme de trente Etats, réunir l'Italie en un seul royaume, donner à ses sujets les plus sages lois, ouvrir cent nouvelles routes et autant de ports, bâtir cent monumens admirables: heureusement, son

Code de lois, ses routes, ses ports et ses monumens restent.

Quoique habitué depuis long-temps à être favorisé de la fortune, sa grande ame sut néanmoins se soumettre aux plus cruels revers. Traité comme l'homme le plus odieux et comme le plus infâme des criminels; mis à la torture la plus horrible par un gardien sans foi comme sans honneur; privé de sa compagne chérie, de son seul enfant, et par la suite du petit nombre d'amis à qui on avait permis de l'accompagner à Sainte-Hélène; n'ayant aucune espèce de communication avec l'Europe, et se voyant, pour ainsi dire, rayé de la liste des humains, Napoléon eut cependant le courage de supporter tous ces tourmens, et son ame n'en paraissait devenir que plus ferme et plus grande. Attaqué enfin de la maladie qui l'a conduit au tombeau, il a vu arriver les approches de la mort avec cette stoïque résignation dont il était seul capable. Ses souffrances ne lui arrachèrent pas une plainte, pas un seul soupir. *La France et son Fils* remplissaient son ame toute entière : il s'entretint d'eux jusqu'à son dernier moment; enfin, Napoléon *vécut en Héros et mourut en Martyr et en Sage.*

À PARIS, PLACE VENDÔME.*

DESCRIPTION *de la Colonne triomphale, élevée à la gloire des Armées françaises victorieuses en Allemagne, dans la Campagne commencée le cinq septembre* 1805, *à dix heures du soir, et terminée le deux décembre suivant.*

L'Armée française, répartie dans les camps de

* Nos jeunes lecteurs nous sauront sans doute gré de la description que nous allons leur donner de la Colonne triomphale, élevée à Paris; car nous pensons que dans le cas où quelques uns d'eux iraient dans cette capitale, ils ne manqueraient pas d'aller visiter cette Colonne, qui est érigée sur la place Vendôme.

Boulogne, de Bruges, de Calais et de Brest, se mit en mouvement dans la nuit du cinq septembre 1805, et les premières divisions de l'armée commencèrent à effectuer le passage du Rhin le dix-huit septembre suivant.

La première affaire est la prise du pont de Donavert, le six octobre, 1805 ;

Combat de Wertingen ; prise d'une division ennemie, huit octobre ;

Entrée des Français à Augsbourg, neuf octobre ;

Passage du Danube à Neubourg, neuf octobre ;

Combat de Guntzbourg, le pont emporté de vive force, 10 8bre.

Affaire de Lansberg, onze octobre ;

Entrée des Français à Munich ; prise du pont et de la position d'Elchingen douze octobre ;

Combat de Languenau, treize octobre ;

Combat de Haag et de Wissembourg ; prise d'un parc d'artillerie, quinze octobre ;

Prise de Memmingen, quinze octobre ;

Combat de Véreshein, dix-sept octobre ;

Combat de Nordlingen, dix-huit octobre ;

Combat de Nuremberg, vingt-un octobre ;

Passage de l'Iser et de l'Inn, 26 et 27 octobre ;

Affaire de Muhledorff, 28 octobre;

Entrée des Français à Salsbourg, 30 octobre ;

Entrée dans la ville et la citadelle de Braunau, 30;

Combat de Mérobach, 31 octobre ;

Combat de Lambach 1er. novembre 1805 ;

Prise de Wels et de Lintz, le 2 novembre ;

Prise du fort de Passling, 2 novembre ;

Passage de la Trann ; prise de la ville d'Erberg ; de Lenns, le 3 novembre :

Prise de la ville de Steyer, 4 novembre ;

Combat de Lioven, 5 novembre ;

Combat d'Amstellen, 6 novembre ;

Affaires de Freydstadt et de Mattahausen, 7 novembre ;

Combat de Giulay ; combat de Marienzell, 8 novembre ;

Prise des forts Sbarnitz et de Neustark ; entrée à Inspruck, 9 novembre ;

Combat de Diernestein, 11 novembre ;

Capitulation de la ville et de la forteresse de Koffstein, 14 ;

Prise de Sotokerau, 14 novembre ;

Combat de Waldermuncher ; combat de Lunderedoff ; prise de Chausen et de Briken, 16 novembre;

Prise de Znaim, 17 ; combat de Brunn, 18 novembre ;

Combat d'Olmutz, 20 ; prise de la ville de Brixen, 23 ;

Prise de la ville d'Iglau, 28 novembre ;

Bataille d'Austerlitz, 2 décembre, 1805.

Cette colonne, commencee en 1806, fut terminée en 1810.

Sa hauteur est de 133 pieds, son diamètre de 12. Elle a été basée sur le modèle de celle d'Antoine. Le total du bronze employé à cet édifice est de 1,800,-000 livres, provenant de 1200 pièces de canon conquises sur les Russes et les Autrichiens, dans une campagne de moins de trois mois, commandée par l'Empereur Napoléon.

Le bas est entièrement garni de bas-reliefs composès de trophées d'armes de toute espèce, et d'habillemens d'officiers supérieurs russes et autrichiens.

A partir du fût de la colonne commence la suite des bas-reliefs qui retracent dans un ordre chronologique les principales actions de la campagne de 1805, depuis le départ des troupes campées sur les bords de la mer, jusqu'après la bataille d'Austerlitz, époque où l'empereur d'Autriche, se voyant poursuivi jusqu'aux dernières limites de la Moravie, vint implorer la paix au bivouac de Napoléon, et où l'empereur Alexandre regagna ses Etats avec les débris de son armée qu'avait épargnés le vainqueur.

Ces bas-reliefs, disposés à monter en spirale, sont placés par plaques de trois pieds de large, sur deux pieds huit pouces de haut. Il y en a 276 ; elles retracent toutes les dates et victoires mentionnées dans l'analise précédente.

On admira la conduite des puissances alliées qui, pendant leur station à Paris, respectèrent ce monu-

ment, quoiqu'il attestât leur défaite entière dans une simple campagne de trois mois. A la vérité, des Prussiens essayèrent de faire sauter le pont de Jena, action qui fut plutôt considerée comme l'effet d'un égarement du soldat, que comme celui de la volonté du chef. Mais à ce sentiment d'admiration, succéda un mouvement d'une toute autre nature, lorsqu'on vit, aussitôt le départ des armées belligérantes, des personnages, absolument étrangers au sujet de ce monument mémorable, s'empresser de faire descendre la statue colossale de Napoléon, dont la colonne était surmontée, pour lui entendre donner ensuite les épithètes les plus ridicules. Certes, cette colonne peut être abattue par quelque destructeur insensé; elle peut tomber en ruine par la suite des siècles; mais le burin de l'histoire est là, il est impérissable; il rappellera sans cesse au contemplateur des merveilles, que le premier nom de ce monument fut celui de Napoléon, et des braves de l'armée française qui servaient sous son commandement.

FIN.

